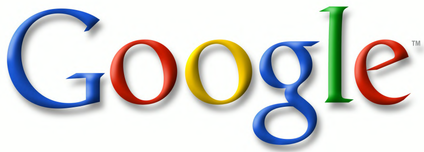
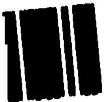






CAMPAGNE

DE

CIRCUMNAVIGATION.

TOME VI.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
Rue de Vaugirard, 9

CAMPAGNE

DE

CIRCUMNAVIGATION

DE LA FRÉGATE

L'ARTÉMISE,

PENDANT LES ANNÉES 1837, 1838, 1839 ET 1840,

SOUS LE COMMANDEMENT

DE M. LAPLACE,

CAPITAINE DE VAISSEAU,

Publié par ordre du Gouvernement, sous les auspices du Ministre de la Marine.

TOME SIXIÈME.



PARIS,

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

Libraire de la Société de Géographie, rue Hautefeuille, 21.

1854.

CAMPAGNE

DE

CIRCUMNAVIGATION

DE LA FRÉGATE

L'ARTÉMISE,

PENDANT LES ANNÉES 1837, 1838, 1839 ET 1840.

CHAPITRE V.

L'ARTÉMISE FAIT VOILE POUR LA CÔTE N. O. D'AMÉRIQUE. — CONSIDÉRATIONS POLITIQUES SUR L'ÉTAT ACTUEL DE CES CONTRÉES. — COUP D'OEIL SUR LES ÉTABLISSEMENTS RUSSES, ANGLAIS OU AMÉRICAINS, LEUR COMMERCE, LEURS POPULATIONS. — RELACHES SUCCESSIVES AU COMPTOIR RUSSE DE LA ROSEGA, PUIS A SAN FRANCISCO ET A MONTEREY DE CALIFORNIE. — DESCRIPTION DE CETTE ANCIENNE POSSESSION ESPAGNOLE.

Nous abandonnions pour toujours cette immense Polynésie que notre frégate sillonnait depuis tant de mois. Devant elle s'ouvraient de nouvelles régions, non moins curieuses, non moins intéressantes à mes yeux que celles aux rivages desquelles j'avais si souvent abordé. Ce n'étaient plus cependant, ces con-

trées qu'un soleil toujours chaud éclaire de ses rayons brillants, où la nature riche et féconde entretient un printemps presque éternel; autour de nous, au contraire, s'étendaient les rivages glacés que l'Asie et l'Amérique projettent vers le pôle nord pour former le détroit de Behring; là où il y a moins d'un siècle les navigateurs européens n'avaient pas encore osé pénétrer; et qu'après même de longues et pénibles explorations ils considéraient comme condamnés par leur climat d'airain à un isolement éternel.

Sur ces rivages, il est vrai, en descendant vers l'équateur, ils avaient trouvé des pays moins sauvages, moins affreux, où la nature des régions tempérées commençait à reprendre ses droits; mais situés auprès d'un immense océan; presque ignorés encore de l'univers civilisé; bordant des côtes souvent orageuses que les marins ne pouvaient que difficilement approcher, ces pays dont ils avaient cru assurer la possession à leurs parties respectives en les visitant les premiers, ne leur semblèrent certainement pas alors devoir être un jour le sujet de débats aussi vifs entre les plus grandes puissances maritimes et commerçantes du monde.

En effet, le siècle dernier n'était pas encore achevé, que déjà les côtes N. O. d'Amérique se trouvaient annuellement visitées par bon nombre de navires anglais ou américains, dont les armateurs venaient échanger de grossières marchandises d'Europe contre les précieuses fourrures que leur cédaient en abondance et

à vil prix les sauvages naturels de ces régions hyperboréennes.

A l'époque dont je parle, toutes les nations semblaient avoir des droits égaux à l'exploitation de cette nouvelle mine de richesses ; la plupart des baies, des canaux, des ports, qui bordent la côte depuis la haute Californie jusqu'aux îles Aleutiennes, étaient fréquentées durant la belle saison par une foule de traitants qui, de retour chez eux, expédiaient leur récolte pour les marchés de Canton où elles étaient vendues très-avantageusement.

Une pareille concurrence exercée sans aucun frein devait amener et amena en effet, dès le commencement du siècle, de graves inconvénients. D'une part, elle fit diminuer rapidement la somme de pelleteries fournie par les sauvages qui, alléchés par le lucre, ne mirent plus aucune mesure dans la destruction des animaux ; de l'autre elle excita la convoitise des nations qui crurent pouvoir, à la faveur de quelque titre douteux, revendiquer pour elles seules la propriété d'une partie plus ou moins étendue de ces contrées maritimes et, par conséquent, l'exploitation exclusive d'une branche de commerce plus importante encore à cette époque qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Deux d'entre elles semblaient avoir le plus de chances de succès dans la poursuite de leurs prétentions, en raison d'une ancienne prise de possession des régions limitrophes des pays contestés qu'elles pressaient, pour ainsi dire, l'une vers le nord, l'autre vers le sud.

La Russie, maîtresse du Kamtschatka et de la Sibérie, avait étendu d'autant plus aisément son pouvoir sur les îles Aleutiennes ainsi que sur les terres américaines voisines du détroit qu'avait découvert, bon nombre d'années auparavant, le navigateur suédois Behring alors à son service, qu'à cette époque, le port d'Ochotsk et celui d'Awatcha voyaient chaque printemps, au retour des beaux jours, mettre à la voile une foule de caboteurs allant d'île en île jusqu'à la côte du continent opposé pour y trafiquer des fourrures qui, ensuite, prenaient la route du marché de Kiachta.

De son côté, l'Espagne, qui alors tenait sous le joug le Mexique et les deux Californies, réveillée momentanément de son apathie par l'inquiétude que lui causait cette affluence d'étrangers dans le voisinage de ses possessions, chercha par des explorations et par des actes de souveraineté à s'assurer des droits à la propriété des contrées dont ces mêmes étrangers lui avaient montré la valeur. Mais bientôt, comme épuisée par cet effort, elle retomba dans sa léthargie politique accoutumée et abandonna bon gré mal gré à l'Angleterre, en 1790, toutes ses prétentions sur le territoire environnant la baie de Nootka, située par 49° de latitude; puis quelques années après, elle fixait le cap Mendocino pour limites septentrionales des Californies; cédant ainsi aux demandes des États-Unis qui réclamaient l'Orégon comme leur appartenant par droit de prise de possession, droit assez juste, au reste, comme nous le verrons plus tard.

Tel était, à peu près, l'état des choses vers le commmencement du siècle au nord-ouest de l'Amérique. Les pelleteries amassées de temps immémorial par les tribus sauvages, se trouvaient épuisées; et celles-ci n'ayant plus à vendre aux traitants que les produits annuels de leurs chasses, produits que la rapide destruction des animaux à fourrures précieuses fit diminuer rapidement, les navigateurs abandonnèrent peu à peu ces côtes qui retombèrent momentanément ainsi dans leur ancien isolement.

Mais une branche de commerce aussi lucrative ne pouvait être délaissée complétement par les Anglais, cette nation si active, si entreprenante, sans avoir été exploitée par elle de toutes les façons. Maîtresse du Canada dès longtemps arraché à la France, elle dominait sur presque toutes les contrées septentrionales de l'Amérique du Nord, et l'exploitation générale des pelleteries tirées de ces immenses régions, se trouvait aux mains de deux associations de capitalistes de Londres, connues sous les noms de compagnies du N. O. et de l'Hudson.

Encouragées sans doute par les énormes profits qu'elles réalisèrent pendant longtemps dans leurs opérations, les deux compagnies, surtout celle du N. O, ne négligèrent aucun des moyens qui pouvaient faire prospérer leurs affaires. Un grand nombre de tribus de sauvages chasseurs, gagnées ou soumises par elles, concoururent à les enrichir de concert avec une foule de coureurs des bois, la plupart fournis par cette population canadienne si intelligente et si

aventureuse en même temps. Ces hommes hardis, infatigables, se trouvant bien payés, bien traités, et étant conduits par des chefs d'une capacité éprouvée, explorèrent rapidement de proche en proche les vastes plaines situées entre le Canada et les Montagnes Rocheuses, franchirent enfin celles-ci en 1808 et parvinrent ainsi par le 43° de latitude sur les bords de l'océan Pacifique.

Ce dernier pays, dont les Anglais semblaient pouvoir se considérer d'après cela comme seuls possesseurs, et qui s'étend depuis les frontières de la basse Californie jusqu'au 49° de latitude nord, puis de l'Océan jusqu'à la chaîne de terres élevées citées plus haut, était pourtant celui que les citoyens des États-Unis appelaient Orégon, qu'ils s'étaient fait céder par l'Espagne une vingtaine d'années auparavant, enfin sur lequel ils prétendaient avoir des droits certains de propriété. Aussi, en même temps que les agents de la compagnie du N. O. y abordaient par l'ouest; eux y parvenaient par le sud après avoir remonté le Missouri jusqu'à sa source et franchi les montagnes Rocheuses un peu plus bas que le 30° de latitude. En suivant cette route, une expédition, partie de la Louisiane, parvint à l'embouchure de la Columbia deux mois seulement avant la première apparition des Anglais dans ces parages. Elle hiverna à cette place, y construisit quelques cases comme abri temporaire, ainsi qu'une estacade en bois pour se garantir des attaques des naturels, et l'année suivante revint à la Nouvelle-Orléans. Son retour et les renseignements qu'elle donna sur les beaux pays dont elle

venait de faire l'exploration, excitèrent chez tous les habitants de la nouvelle république un louable désir d'utiliser une semblable découverte. De riches capitalistes se réunirent en société dans ce but et mirent à leur tête un d'entre eux, homme jouissant d'une grande opulence, entreprenant, engagé depuis longtemps dans le trafic des fourrures et estimé généralement de ses compatriotes pour ses talents, son énergie et son activité.

Le directeur Astor justifia la haute opinion qu'on avait de son mérite; deux expéditions envoyées, l'une par terre et l'autre par le cap Horn, arrivèrent en même temps à l'embouchure de la Columbia et y choisirent, sur la rive méridionale, l'emplacement de la ville d'Astoria. A peine le comptoir était-il établi, qu'une bande de pionniers envoyés en toute hâte du Canada par la Compagnie du N. O., afin de précéder ses rivaux sur ces bords lointains, y arriva après un rapide voyage; mais, manquant de tout, en proie aux plus cruelles privations, elle fut très-heureuse de trouver secours et protection chez les premiers occupants, que toutefois ces pionniers quittèrent bientôt pour explorer la rive opposée où, quelque temps après, ils jetèrent les fondements du fort Van Couver, à quarante lieues environ de la mer.

Les commencements du comptoir américain furent heureux; la population ainsi que les établissements publics et privés, s'y accrurent rapidement; Astoria devint un considérable entrepôt de pelleteries, malgré la rivalité souvent hostile que ses

coureurs de bois rencontrèrent non moins dans les chasseurs canadiens que parmi les Indiens alliés de ces derniers.

Malheureusement la rupture qni eut lieu en 1812 entre l'Angleterre et les États-Unis mit un terme à cette prospérité : deux bâtiments, destinés à le ravitailler avec des soldats et des munitions de guerre, ayant fait naufrage avant de parvenir à leur destination, le comptoir tomba sans coup férir au pouvoir d'une expédition envoyée par le gouvernement Britannique et par la Compagnie du N. O. Comme pour rendre cette perte plus cruelle encore, on apprit que l'agent supérieur, séduit probablement par le vainqueur, non-seulement avait livré la place confiée à ses soins ainsi que les postes établis dans l'intérieur et les fourrures qu'ils contenaient, mais encore avait pris service chez l'ennemi.

La paix signée en 1814 trouva Astoria récemment détruite par un incendie et dans un si mauvais état, que son fondateur vendit, à ce qu'on prétend, pour un faible prix, tous ses droits sur le territoire d'alentour à la Compagnie du N. O. qui, malgré cette nouvelle acquisition, ne s'efforça pas moins de faire de Van Couver un établissement important, en le mettant dans un état respectable de défense et en y attirant des frontières du Canada, par de grands avantages, beaucoup d'engagés soit cultivateurs, soit chasseurs. De sorte qu'en peu de temps cet établissement devint un des principaux entrepôts de fourrures de la Compagnie anglaise dans cette partie de

l'Amérique et le centre de vastes exploitations agricoles, sous le double rapport des céréales et des troupeaux de bœufs ou de moutons.

Cependant aucune clause du traité de paix ne donnait à l'Angleterre plus de droits que par le passé sur le territoire contesté : il avait été seulement arrêté entre les parties, que les choses seraient remises sur le même pied qu'avant la guerre et y resteraient pendant dix années; c'est-à-dire que les sujets des deux nations jouiraient en commun et à droits égaux des pays en litige. Ce laps de temps écoulé, les négociateurs n'ayant pu s'entendre, il fut convenu que rien ne serait encore changé; que si toutefois une des parties contractantes voulait rompre cet arrangement, elle devait en prévenir l'autre une année d'avance. De pareilles clauses étaient bien vagues et pouvaient donner lieu à bien des interprétations erronées; mais à cette époque l'Orégon n'était encore que peu connu; à l'exception d'Astoria et de Van Couver, on n'y rencontrait aucun autre établissement que des postes où les Indiens venaient troquer les produits de leur chasse contre des articles d'Europe et autour desquels les traitants se réunissaient à certaines époques des deux saisons.

De fréquentes et sanglantes querelles n'en avaient pas moins lieu, pourtant, entre les chasseurs canadiens soutenus par les Indiens, et les coureurs de bois américains que leur caractère indépendant, ennemi de tout frein, leur penchant à la débauche, au désordre, au pillage, avaient rendus un objet de haine pour les na-

turels, lesquels, par représailles et excités peut-être aussi par les Anglais, les massacraient sans pitié quand l'occasion s'en présentait. Mais telle était l'importance de la question et les graves dissentiments auxquels toute discussion à ce sujet ne pouvait manquer de donner lieu entre les deux gouvernements, que ceux-ci fermaient à la fois les yeux sur ce qui se passait, et les oreilles aux réclamations incessantes dont chaque parti les accablait également.

Toutefois, les négociations furent entamées à plusieurs reprises, mais l'Angleterre les empêcha toujours d'aboutir heureusement, en exigeant la cession de toute la partie du territoire contesté, située au nord d'une ligne tirée par le 49° de latitude jusqu'à la mer, de plus la libre navigation de la Columbia, enfin la propriété de la rive septentrionale de cette rivière jusqu'à une grande distance de l'embouchure. De semblables conditions qui enlevaient aux États-Unis le plus précieux des avantages, celui que leur assurait la jouissance exclusive du magnifique cours d'eau que ses mille affluents font régner pour ainsi dire sur l'Orégon, devaient être nécessairement repoussées. Elles le furent en effet au mécontentement d'autant plus vif de la cour de Londres, que le cabinet de Washington ne voulait rien moins qu'expulser complétement sa rivale du territoire en litige, et repousser ses frontières vers le nord jusqu'à Nootka-Sound située par 53°, prétendant non sans raison, ainsi que nous l'avons vu plus haut, que ce territoire même lui avait été cédé par l'Espagne en 1790.

Qu'avait fait cette dernière pendant que la Grande-Bretagne et son ancienne colonie se disputaient ainsi la plus belle partie de la côte N. O. du nouveau monde? Elle avait laissé son pavillon disparaître successivement de toutes les belles possessions que Cortès, Pizarre, Orellana et tant d'autres illustres aventuriers avaient données à la couronne de Castille et dont les populations avaient brisé complétement son joug. Dans cet immense naufrage de la puissance castilanne au delà des mers, la Californie était échue en partage à la faible république mexicaine envers laquelle, dès cette époque, des voisins ambitieux trahissaient les projets d'envahissement qu'ils devaient accomplir plus tard.

Ces contrées, riveraines de l'océan Pacifique, dont la défiante cour de Madrid avait tenu si longtemps les étrangers éloignés, se trouvaient donc livrées pour ainsi dire au premier occupant. En vain leur nouveau propriétaire avait essayé de faire entendre quelques réclamations; elles étaient méprisées, et, sans la surveillance jalouse que l'Angleterre et les États-Unis exerçaient mutuellement sur leur conduite politique dans ces parages, déjà les provinces septentrionales du Mexique, y compris la Californie, auraient placé leur étoile dans le drapeau de l'Union.

Si de ce côté la race anglo-saxonne pouvait satisfaire, sans trouver d'obstacles sérieux, l'esprit d'envahissement qui semble inhérent à sa nature, il n'en était pas de même vers le nord. Là elle rencontrait une nation non moins avide de nouvelles posses-

sions, non moins entreprenante, non moins persévérante dans ses projets de conquête que la Grande-Bretagne, la Russie enfin, pour laquelle l'accroissement de sa puissance semble être un principe absolu en politique; principe contre lequel, en effet, nous avons vu s'arrêter déjà plusieurs fois depuis moins d'un siècle, les justes mécontentements de nos voisins.

Sans paraitre craindre nullement de soulever les susceptibilités commerciales de ces derniers, pendant qu'ils disputaient l'Orégon aux États-Unis, elle s'emparait de la côte N. O., depuis le 53e degré de latitude jusqu'au détroit de Behring, y élevait des comptoirs armés sur tous les points favorables au trafic des fourrures avec les tribus indigènes, jetait au fond de la baie de Sitka les fondements du bel établissement de la Nouvelle-Archangel dont elle fit le chef-lieu de ses possessions dans ces parages; puis, sans aucun autre motif que sa volonté, le czar défendit, par un ukase, en 1823, sous peine de confiscation des navires et des cargaisons, l'approche de ces dernières à tous les traitants étrangers; et par plusieurs exemples sévères, accomplis malgré les plaintes des cabinets de Londres et de Washington, envers les contempteurs de cette prohibition, soutenue, il est vrai, par de nombreux colons militaires ainsi que par une flotille bien armée, il assura à la Compagnie des fourrures, formée dès longtemps à Saint-Pétersbourg sous sa protection puissante, le monopole du commerce des pelleteries de cette partie extrême du continent amé-

ricain. L'Europe ne fit aucune attention à cette espèce d'usurpation; les gouvernements anglais et américain ne purent ou n'osèrent s'y opposer, quoique à cette époque les contrées situées au sud de la Nouvelle-Archangel, fouillées en tous les sens par les chasseurs canadiens ou indiens et par les coureurs de bois des États-Unis, se trouvassent presque complétement épuisées de pelleteries; tandis que les régions s'étendant au nord de la métropole russe continuaient à fournir à cette époque, comme cela a lieu encore aujourd'hui, les plus précieuses fourrures du monde; lesquelles portées par terre à Kiakta et de là sur les marchés de la Chine, y assurent aux sujets du czar dans ce genre de trafic, une suprématie incontestée.

Naguère encore ces mêmes régions dont il est question ici et que les géographes désignent sous le nom de côtes N. O. d'Amérique, n'excitaient, pour ainsi dire, aucune attention chez nous où elles étaient considérées comme des pays condamnés à des frimats éternels et à rester à tout jamais la propriété de hordes sauvages, farouches, guerrières, sur lesquelles la civilisation ne pouvait exercer aucune influence. Mais aujourd'hui que par suite des débats diplomatiques auxquels les diverses questions dont j'ai parlé plus haut ont donné lieu entre les principaux cabinets européens, le voile qui cachait ces lointaines contrées aux investigations des hommes d'État s'est trouvé déchiré; on comprend parfaitement quelle importance, dans le mouvement d'expansion auquel se trouvent de plus en plus en proie l'Europe et les États-

Unis, sous le double rapport du commerce et de l'émigration, depuis la découverte des terrains aurifères en Californie, ne tarderont pas à prendre les vastes solitudes qui bordent du côté de l'est l'océan Pacifique septentrional, et dont aussi je vais essayer de donner une idée au lecteur.

Si nous jetons les yeux sur une carte de l'hémisphère nord, là où l'Asie et l'Amérique semblent vouloir venir se confondre aux approches du pôle, nous apprécierons aisément l'importance des possessions moscovites aux extrémités de ces deux continents. Nous jugerons également du prix élevé que l'Angleterre et ses rivaux les États-Unis, doivent attacher à la propriété exclusive des belles plaines où j'ai montré plus haut les agents de la Compagnie du N. O. et les colons venus de toutes les parties de l'Union, se disputant l'occupation du sol, non plus ainsi que cela avait lieu autrefois pour une récolte précaire et toujours faible de pelleteries, mais bien dans le but d'y former des colonies agricoles, véritable rendez-vous de cette multitude d'émigrants dont les flots pressés, venant de l'est par terre et par mer, auront avant longtemps occupé complétement tous les pays habitables du nouveau monde septentrional; de ces pays que la sage Providence semble avoir désignés pour recevoir le dangereux superflu de notre vieille société. Sur la gauche, nous voyons l'archipel du Japon, sur lequel l'empire russe, maître aujourd'hui de la Sibérie depuis les frontières de la Chine jusqu'au cercle polaire, exercera, quand son souverain le jugera avan-

tageux à sa puissance, une grande influencc politique, puisqu'une partie de cet archipel est dépendante du gouvernement d'Ochotsk; qu'Ochotsk elle-même exerce une sorte de domination sur les pays environnants, domination qu'elle partage avec Pétropolwski, chef-lieu de la colonie du Kamtschatka, et placé au fond de la magnifique baie d'Awatcha.

Si nous remontons plus au nord encore que ce dernier établissement, nous trouvons les chasseurs et les pêcheurs moscovites parcourant en maîtres absolus, les côtes de la pointe avancée que l'Asie projette vers le N. E. jusqu'au détroit de Behring; tandis que sur le bord opposé de ce détroit, commencent à se dérouler dans le sud les rivages du nouveau monde avec leurs baies, leurs ports, que fréquentent durant la belle saison les nombreux caboteurs expédiés d'Ochotsk pour traiter des fourrures avec les naturels, et qui, descendant vers le tropique à mesure que le soleil s'éloigne de ces régions glacées, ne rapportent qu'au beau temps de l'année suivante, à leur port d'armement, le produit d'un trafic bien profitable sans doute, mais aussi bien périlleux pour ceux qui le font, sous le double rapport de la navigation et du caractère non moins féroce que traître des sauvages auxquels ils ont affaire constamment.

Aussi les Russes, avant de s'aventurer aussi loin, avaient-ils dès longtemps soumis à leur joug toute les vastes plaines sibériennes qu'ils devaient traverser pour atteindre Ochotsk et Petropolwski; ce ne fut

même que peu à peu et de proche en proche que leurs traitants osèrent franchir, au moyen des îles Aleutiennes placées là par la nature comme un pont entre les deux continents, l'espace de mer qui sépare la presqu'île du Kamtschatka de la côte du nouveau monde. Sur ces îles ils trouvèrent une population paisible, industrieuse, adonnée à la pêche, faite aux fatigues de la mer ainsi qu'aux privations, et qui bientôt s'attacha à des maîtres dont elle n'a jamais éprouvé que de bons et généreux traitements. C'est ainsi que les insulaires de Tanaga où les navires trouvent un bon mouillage, ceux d'Atcka dont les rivages fournissent en abondance des loutres de mer, devinrent, sous la direction des agents de la Compagnie russe, des marins et même des soldats non moins dévoués que courageux; mais ce fut principalement à Outanachaka et à Kodiak, îles assez bien peuplées et situées à trente milles seulement de la côte du nouveau monde, vis-à-vis la presqu'île d'Alaska, que la compagnie a rencontré ses meilleurs, ses plus fidèles auxiliaires, tant pour son commerce de fourrures que pour contenir les tribus du continent voisin. Aussi forma-t-elle sur ces deux points des établissements d'une certaine importance et qui restèrent le centre de ses affaires jusqu'au moment où, étant parvenue à établir solidement son pouvoir sur les rivages d'Amérique au moyen d'une longue suite de postes fortifiés, elle fonda la Nouvelle-Archangel, comme je l'ai dit plus haut, sur l'une des îles que renferme la magnifique baie de Norfolk,

et qui prospéra sous beauconp de rapports en peu de temps.

C'est là, en effet, que viennent s'entasser, dans les magasins de la Compagnie, les pelleteries qui sont expédiées annuellement soit à Saint-Pétersbourg par le cap Horn, soit à Ochotsk d'où elles prennent la route du grand marché chinois de Kiakta sur les frontières de la Sibérie. Cette mine de richesse, exploitée avec ordre, avec discernement, a donné jusqu'à présent des produits considérables. Les terribles Kaloches, dont les nombreuses tribus occupent les vastes contrées riveraines de l'Océan depuis les alentours de la Nouvelle-Archangel jusqu'au delà de la presqu'île d'Alaska, se sont habitués peu à peu à de nouveaux voisins dont ils ont éprouvé la supériorité maintes fois à leurs dépens, et auxquels, se voyant traités par eux avec autant de générosité que de bonne foi dans toutes les transactions, ils livrent aujourd'hui, sans presque aucune exception, toutes les précieuses fourrures récoltées dans leurs immenses forêts.

Si nous ajoutons à ces moyens de prospérité ceux que la Compagnie trouve dans la pêche de la loutre et surtout du chat de mer dont la robe est si recherchée par les habitants des provinces méridionales du Céleste-Empire, et que les Kodiacks poursuivent à chaque belle saison, sur le littoral américain, depuis le détroit de Behring jusqu'au 53e degré, limite des possessions russes vers le sud, on comprendra de quelle valeur doit paraître aux yeux du czar la propriété de ces pays, tout glacés qu'ils sont,

et pourquoi il en a défendu si sévèrement l'approche aux navigateurs étrangers.

Cette espèce d'interdiction a dû paraître d'autant plus arbitraire, d'autant plus pénible à nos voisins d'outre-Manche, qu'ils se voyaient ainsi expulsés des seules contrées où existent encore les diverses espèces d'animaux à fourrures, et à la propriété desquelles ils prétendaient, non sans raison, avoir des droits par suite de la reconnaissance qu'en avait faite le fameux Cook en 1767, avant qu'aucune autre explorateur eût paru dans ces parages si éloignés.

Cependant l'Angleterre s'est soumise sans presque oser murmurer, à ces actes d'omnipotence; elle si altière, si exigeante quand il s'agit de sa suprématie commerciale. Les réclamations de ses armateurs, lésés dans leurs intérêts par la confiscation des bâtiments arrêtés trafiquant au N. O., ont été sans écho; elles sont venues échouer contre la volonté d'airain d'un souverain qui, comprenant, non moins que ses prédécesseurs, combien sont grandes les destinées réservées à son pays, marche toujours en avant, avec persévérance, sans jamais reculer, vers l'accomplissement de ces mêmes destinées, détruisant d'une manière ou d'une autre les obstacles qu'il rencontre sur son chemin. Chaque année, on peut le dire, son territoire, déjà bien étendu, s'accroît encore aux dépens de celui de ses voisins; au point que l'Europe entière pourrait craindre pour son indépendance à venir, en proie comme elle l'est aux défiances, aux jalousies qui empêchent les nations du sud de se réunir

contre l'ennemi commun, si le colosse du nord, en réalisant ses projets de conquête contre le faible successeur de Mahomet II, ne devait pas renouveler non moins heureusement peut-être pour le genre humain, l'exemple si fatal à la puissance romaine, donné par Constantin quand il créa une seconde métropole à l'empire des Césars.

Nul doute pourtant que la Grande-Bretagne n'ait eu l'intention de s'établir largement et solidement au nord-ouest de l'Amérique, afin de s'assurer la plus forte part possible aux avantages politiques et commerciaux que la colonisation des contrées riveraines de l'océan Pacifique, situées au nord du golfe de Californie, devait offrir bientôt aux puissances maritimes qui sauraient s'en emparer.

Pour atteindre ce but, tout semblait la favoriser. Maîtresse absolue, par suite de la cession que lui en avait faite dès longtemps la cour de Madrid, de la partie de côte comprise entre les limites des possessions moscovites par 53° de latitude et le territoire contesté de l'Orégon, elle avait ainsi à sa disposition le beau port de Nootka, plusieurs autres havres, et de vastes cantons non moins favorables à la grande culture qu'à l'éducation des troupeaux. De plus, ses gouvernants ne pouvaient douter alors que les États-Unis ne cédassent, à leur demande, tout le territoire qui s'étend au nord de la Columbia et la libre navigation de cette rivière elle-même; d'autant mieux que la population anglo-saxonne du haut Canada s'avançait, à pas de plus en plus pressés, vers ces nouvelles régions. L'Angle-

terre, donc, pouvait se considérer a juste titre comme appelée à jouer un rôle non moins important dans la Pacifique que celui qu'elle remplit sur les bords de notre Océan.

Déjà même, la Compagnie du N. O, qui venait d'acquérir à la fois plus de priviléges et plus de capitaux, en confondant ses intérêts avec ceux de son ancienne rivale la Compagnie d'Hudson, colonisait les alentours de Nootka, y attirait les colons qu'elle employait lucrativement non plus seulement comme autrefois à poursuivre les animaux à fourrures dans les bois, mais à cultiver les terres et à soigner de nombreux troupeaux de bœufs ou de moutons, dont les peaux ainsi que la laine, commencent à fournir de bons revenus auxquels viennent se joindre ceux du même genre que produit l'établissement de Van Couver sur la Colombie.

Après avoir ainsi montré, avec autant de détails qne le comporte le cadre de cet ouvrage, les positions qu'occupent respectivement la Russie et la Grande-Bretagne sur ces bords lointains, il ne me reste plus qu'à faire également le tableau de celle qu'ont prise les États-Unis, et expliquer le rôle très-important qu'ils commencent à jouer sur ce vaste théâtre où se trouvent ainsi en présence, les trois nations les plus envahissantes de l'univers civilisé.

Nous avons déjà vu quelles étaient, en 1838, leurs prétentions sur le territoire compris entre le cap Mendocino, limite sud fixée par eux d'accord avec l'Espagne pour l'Orégon, et le 49° de latitude où ils pré-

tendaient que serait établie la ligne de démarcation entre les possessions britanniques et les leurs. Toutefois, bon nombre d'années encore après les arrangements momentanés pris par les deux gouvernements, le cabinet de Washington semblait ne porter qu'un médiocre intérêt à la solution de cette question, soit qu'il n'en comprît pas alors toute l'importance, ou bien qu'il ne jugeât pas arrivé le moment favorable de faire d'énergiques réclamations contre les empiétements de ses rivaux ; même il ferma l'oreille aux sollicitations du fondateur d'Astoria, dont le but était d'obtenir de lui une protection capable de faire tomber les obstacles qui s'opposaient à ce que cet établissement sortît de ses ruines et devînt le chef-lieu de cantons populeux. Mais quelles que fussent les considérations politiques qui rendirent si prudent en cette circonstance le gouvernement de l'Union, elles ne pouvaient arrêter ces bandes innombrables d'émigrants, qui, semblables aux flots de l'Océan, se succèdent constamment les unes aux autres dans leur route vers l'ouest, sans que ni les immenses solitudes du centre de l'Amérique septentrionale, ni les larges fleuves, ni les chaînes de montagnes escarpées dont il est sillonné, ni enfin de nombreuses hordes de sauvages féroces, guerriers, ennemis jurés des blancs, pussent les arrêter. Aussi, en même temps que les colons envoyés du Canada arrivaient par l'est aux belles plaines riveraines de la Colombie, envahissaient-ils à la fois par le sud ces mêmes plaines et celles de la Californie, en dedans des frontières de laquelle se multipliaient

leurs villages ou leurs établissements agricoles à l'insu des autorités locales; imitant en cela l'exemple de leurs compatriotes de la Louisiane et des bords du Mississipi qui, vers la même époque à peu près, enlevaient successivement au Mexique, le Texas et plusieurs autres de ses plus belles provinces méridionales à la faveur des mêmes moyens, c'est-à-dire par la prise de possession illégale, cachée de cantons inoccupés, dont il était ensuite impossible aux maîtres du sol de les expulser.

Si, de ce côté, les Settlers américains ne trouvaient qu'une bien faible opposition à leur établissement, il n'en était pas de même dans l'Orégon où ils rencontraient, leur disputant les plus belles campagnes et les cantons les mieux arrosés, des émigrants appartenant comme eux à la race anglo-saxonne pour la plupart, protégés par la Grande-Bretagne dont les couleurs flottaient orgueilleusement sur le fort Vancouvert, tandis que celles des États-Unis ne servaient plus alors qu'à indiquer les ruines d'Astoria.

Une pareille lutte entre les citoyens de nations aussi rivales, aussi jalouses l'une de l'autre, ne pouvait manquer de fixer forcément l'attention des deux gouvernements respectifs. En effet, les débats devinrent si vifs, les plaintes si unanimes d'une part comme de l'autre, que ces derniers se virent obligés de résoudre enfin une question dont ils éloignaient la solution d'un commun accord depuis longtemps. Aux yeux de la plupart des hommes d'État canadiens, cette solution ne semblait pas douteuse. Les désirs de la

puissante Angleterre devaient être satisfaits, et l'Orégon lui appartenir sinon en entier du moins en majeure partie. Au reste, il faut en convenir, la faiblesse que le cabinet de Washington avait montrée, dans les précédentes négociations à ce sujet, pouvait justifier cette opinion.

Mais dix années d'une prospérité vraiment merveilleuse, les concessions faites récemment par la France au désir de ménager les ennemis naturels de l'Angleterre, l'annexion du Texas accomplie sans coup férir, malgré les menaces des deux plus grandes puissances maritimes d'Europe; enfin les embarras financiers et autres contre lesquels luttaient nos voisins en ce moment, changèrent complétement l'état des choses, en inspirant aux gouvernants de l'Union, dont jusqu'alors la politique s'était toujours montrée aussi sage que réservée, un orgueil, une assurance qui lui firent repousser cette fois avec hauteur les prétentions de la partie adverse sous le prétexte qu'elles étaient sans fondement. Ajoutons que l'événement a justifié cette hardiesse; et par le fait l'insistance que la Grande-Bretagne, déjà maîtresse du Canada, mettait à s'emparer de l'Orégon, était bien capable de donner à ses anciennes colonies de l'inquiétude, touchant ses projets ultérieurs à leur égard.

Aussi ces dernières, considérant la question comme vitale pour leur avenir, repoussèrent-elles sans balancer toutes les propositions d'arrangement, quoique de moins en moins sévères, faites par leur mère-

patrie. Elles voulurent rester maîtresses absolues et sans partage du territoire en litige; fixèrent pour limite des possessions britanniques dans ces parages, une ligne tirée des montagnes Rocheuses par le 49° et continuée jusqu'à l'océan Pacifique; en accordant toutefois la libre navigation de la Columbia.

Ces conditions, que la cour de Londres repoussait avec indignation depuis le commencement du siècle, détruisaient presque complétement ses rêves de prépondérance dans la Pacifique, en ne lui laissant que le territoire de Nootka, large territoire sans doute, assez fertile, possédant quelques bons mouillages, couvert même de superbes forêts d'arbres excellents pour la mâture et la construction des vaisseaux, enfin dont les côtes sont très-poissonneuses, mais placé sous une latitude déjà bien élevée, et que les possessions de deux puissantes rivales pressent, pour ainsi dire, au nord et au sud. Cependant la fière Angleterre a cédé aux exigences de ses anciens vassaux; elle a cédé comme elle l'avait fait, vingt ans auparavant, et dans de semblables circonstances, avec la Russie. C'est que, d'une part, celle-ci, rendue invulnérable à ses flottes par sa position géographique, la faiblesse de son commerce maritime et la manière formidable dont ses côtes sont défendues, pouvait lui fermer ses ports où affluent les armateurs des trois royaumes, en même temps qu'elle menacerait la sûreté des possessions britanniques dans l'Indoustan; tandis que, de l'autre part, cette même Angleterre rencontrait dans les États-Unis une population vigou-

reuse, énergique, envahissante aussi, sa rivale en commerce comme en politique dans le Nouveau-Monde; et qui, de plus, sait jusqu'à quel point son ancienne métropole a intérêt, sous mille rapports, à vivre en paix avec elle, et combien cette dernière souffrirait d'une guerre dont sa marine marchande ainsi que ses manufactures qu'alimentent les cotons de la Louisiane, payeraient, on peut le dire, tous les frais.

Sans doute que les deux parties opposées y perdraient presque autant l'une que l'autre; mais le tort n'en serait pas moins très-grave pour la Grande-Bretagne; et l'Europe continentale ne la verrait pas très-probablement sans un certain plaisir et sans l'intention d'en profiter, compromettre ainsi, sans aucun bon résultat probable pour l'avenir, la prééminence politique et financière qu'elle doit à nos malheurs.

Cette prééminence est précaire, du reste, puisqu'elle n'est véritablement basée, matériellement parlant, que sur les métiers à tisser le coton de Manchester et de Birmingham, et elle le deviendra bien davantage encore à mesure que les gouvernements de notre partie du monde, oubliant de plus en plus ces rivalités nationales qui les divisent depuis si longtemps, s'efforceront franchement de trouver le bonheur des populations confiées à leurs soins, dans l'industrie, les relations pacifiques avec leurs voisins, enfin dans une sage liberté.

Si, comme on peut le croire, ce sont les terribles désastres causés chez nous par les longues guerres

de la fin du siècle dernier et du commencement de celui-ci, qui ont fait monter l'Angleterre manufacturière au point de prospérité vraiment fabuleuse où elle est parvenue de nos jours, une paix très-prolongée doit produire sur elle naturellement un effet opposé; puisque ses fabriques et par conséquent son commerce, rencontrant une concurrence de plus en plus active, là où ils trouvaient naguère encore de fructueux débouchés, deviendront de moins en moins prospères. Sans doute qu'elle a montré et déploie chaque jour davantage une activité, une intelligence dignes d'admiration, pour créer des débouchés à ses fabriques; sans doute, de plus, qu'aucune considération n'est capable de l'arrêter dans cette voie; mais aussi il est sensible que ces débouchés deviennent de plus en plus rares, de plus en plus difficiles à trouver pour elle, et que les prodiges d'industrie auxquels ses manufactures ont recours pour lutter avec avantage contre celles de l'étranger auront des limites, et qu'enfin arrivera le moment où, à moins d'une conflagration générale en Europe, et par cela même désastreuse pour tous les genres d'industrie sur le continent, la Grande-Bretagne, ne trouvant plus où placer ses immenses produits, sera bientôt réduite aux abois, ou du moins ne pourra plus jouer dans le monde que le rôle qui convient à l'étendue de son territoire et à la force de sa population. Ne lui offrons donc pas l'occasion de se retremper dans une guerre continentale qui satisferait à la fois ses intérêts politiques et surtout commerciaux.

A ce compte, l'univers entier y gagnera sous tous les rapports.

Mais les États-Unis ne semblent-ils pas, dès à présent, être chargés par la Providence d'accomplir la première partie de cette tâche? ne sont-ils pas vraiment le *memento mori* de la superbe Angleterre. Attachés au colosse comme un ver rongeur qui le mine sans qu'il puisse s'en débarrasser, ils l'affaiblissent chaque jour davantage en prenant des forces à ses dépens. Anciennes colonies de la Grande-Bretagne, elles ont puisé dans le sang anglo-saxon toutes les fortes et précieuses qualités qui le distinguent à un si haut point; aussi les voit-on, après bien moins d'un siècle d'indépendance, rivaliser de richesses commerciales comme en industrie avec leur mère-patrie; lui faisant partout dans l'univers une redoutable concurrence, en même temps qu'elles la rendent leur tributaire pour les matières premières dont ses fabriques peuvent le moins se passer. Ajoutons que l'avenir semble devoir encore l'emporter sur le présent; et qu'il n'est pas bien éloigné, le jour où l'Union sera parvenue à un tel degré de prospérité, qu'elle évincera son ancienne métropole des grands marchés du monde entier. Elles le savent, elles s'y attendent l'une comme l'autre. Aussi le cabinet de Washington a-t-il constamment poursuivi par tous les moyens, sans paraître s'inquiéter du mécontentement, de l'opposition même d'une telle rivale, le cours de ses conquêtes sur le faible Mexique, et de ses menées pour faire entrer le Canada dans la fédération. De sorte qu'on peut

considérer aujourd'hui l'Union comme l'arbitre du sort futur de la plupart des républiques du Nouveau-Monde! et cette suprématie s'accroîtra rapidement sans qu'aucune nation puisse l'arrêter.

En effet, ne s'est-elle pas successivement annexé, en moins de vingt années, d'abord le Texas, puis l'Orégon, enfin une immense surface de territoire mexicain y compris la basse Californie; et à peine ces derniers envahissements sont-ils accomplis, que déjà les vainqueurs préludent à de nouveaux empiétements du même côté.

Qu'on ne croie pas que ces provinces restent, sous leur domination, de vastes solitudes comme elles l'étaient sous leurs précédents maîtres. Non, vraiment; elles se couvrent au contraire avec une incroyable rapidité, d'habitants actifs, industrieux, entreprenants, se recrutant sans cesse dans tout ce que l'Europe renferme de plus énergique et de plus vigoureux dans sa vieille société; de manière à ce que bientôt ces jeunes colonies poussent à leur tour au loin des essaims d'émigrants.

Telle sera, suivant toute apparence, la destinée des possessions que nos voisins ont conservées au N. O. de l'Amérique. Le Canada, leur échappant au premier jour, entraînera à sa suite la colonie de Nootka-Sound, trop éloignée de sa métropole pour en être efficacement protégée. Même sort attend probablemement la Nouvelle-Archangel et ses dépendances à 'époque plus ou moins reculée où les côtes et les forêts de cette extrémité du Nouveau-Monde se trouvant,

comme le sont aujourd'hui les cantons moins septentrionaux, complétement dépeuplées d'animaux à fourrures, seront abandonnées peu à peu par la Compagnie moscovite, dont le seul but semble être, comme nous le verrons plus bas, le commerce des pelleteries. Alors même que ces prévisions se trouveraient sans fondement, c'est-à-dire que le czar mieux instruit, peut-être, de ce que valent, dans l'intérêt de sa politique, ses possessions du N. O., chercherait à s'en assurer la propriété par tous les moyens à sa disposition; comment pourrait-il empêcher les frontières de cette partie extrême de son immense empire, frontières à peine tracées et même à peine connues encore à présent, d'être envahies par les infatigables settlers américains ou anglais qui débordent à flots pressés sur la Californie et l'Orégon en s'avançant vers le pôle. Il ne parviendra jamais à arrêter un semblable torrent, et de proche en proche les États-Unis auront, avant la fin du siècle, consommé l'annexion des contrées maritimes du N. O. aussi loin que les terres sont cultivables et peuvent nourrir leurs habitants.

Les nations de l'Ancien-Monde et principalement celles de notre continent, auront-elles un jour plus ou moins éloigné, à redouter pour leur sûreté cette puissance toujours croissante et déjà si forte maintenant? Je ne le crois pas, malgré les craintes que bon nombre de nos hommes d'État ont cherché à éveiller chez nous touchant l'esprit d'envahissement, la malveillance contre notre vieille société, dont les

citoyens de l'Union semblent généralement possédés aujourd'hui. A tort, suivant moi, ils ont présenté cette dernière comme offrant les mêmes éléments de cohésion entre les provinces, de centralisation de tous les pouvoirs aux mains de la première autorité, et par conséquent ces moyens d'agression, de conquête si dangereux pour la tranquillité des peuples voisins, quand ils se trouvent à la disposition d'un souverain ambitieux. Non, l'Amérique du Nord ne peut inspirer de pareilles inquiétudes. D'abord le chef du gouvernement n'y jouit que d'une autorité précaire et doit lutter sans cesse contre les mêmes passions populaires qui ont présidé à son élection comme, du reste, à celles de tous les membres des assemblées législatives; j'ajouterai même que cette population toute riche, industrieuse, entreprenante qu'elle est, ne donne pas l'idée complète d'une nation, si toutefois on entend par ce mot l'agglomération de plusieurs millions d'individus réunis en société depuis une époque plus ou moins reculée, ayant les mêmes mœurs, la même langue, les mêmes coutumes, enfin les mêmes traditions. Or, aux États-Unis, rien de tout cela n'existe; la société, recrutée annuellement dans dans toutes les parties du monde, se compose de gens n'ayant aucune affinité morale entre eux, pas même celle des souvenirs. Leur littérature, leur langue même ne leur appartiennent pas; elles sont empruntés à l'Ancien-Monde. Les habitants ne sont pas classés, comme en Europe, par provinces portant encore plus ou moins l'empreinte morale et physique de

populations indigènes restées pures ou bien mêlées, comme chez nous, à des races conquérantes dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. Pour eux les liens sociaux, dans leur nouvelle patrie, sont basés non sur une antique cohabitation des familles aux mêmes lieux, mais sur la communauté de religion, sur une semblable origine, dont la source se trouve le plus ordinairement dans quelque partie occidentale de notre continent, soit l'Allemagne, la Suisse, les bords du Rhin, ou bien les trois royaumes britanniques. En sorte que ces divers éléments forment au sein de la société américaine autant de couches distinctes, si je puis m'exprimer ainsi; lesquelles, quoique pressées les unes contre les autres et paraissant former un tout, ne se confondent pourtant jamais, heureusement pour le pays, qui autrement aurait éprouvé, dès longtemps déjà, le funeste contre-coup des mouvements anarchiques auxquels les principales nations de notre partie du monde sont en proie depuis le commencement du siècle. Dans l'Union, chaque état, chaque ville, voire même chaque village, prétend former une sorte de communauté politique à part et semble chercher à s'isoler administrativement, autant que possible, de ses voisins. Aussi, l'esprit national n'est-il pas autre chose que l'esprit de localité; l'intérêt général est lettre morte, et les services rendus à la chose publique doivent toujours être payés au poids de l'or. Le pouvoir central n'a pas d'armée et ne peut en avoir; à moins qu'on ne donne ce nom à quelques milliers de mercenaires achetés à prix d'argent, ou

bien à ces corps temporaires de volontaires, courageux certainement, mais faisant payer fort cher leurs services, et généralement trop peu disciplinés pour être capables de lutter contre des soldats européens.

Sans doute qu'il existe dans cette agglomération d'hommes un esprit de mouvement, d'entreprise, une activité vraiment merveilleuse qui lui fait accomplir chaque année des prodiges de colonisation; toutefois l'étonnement cesse quand on a calculé la masse énorme d'émigrants de l'Ancien-Monde qui aborde sans cesse sur les rivages de l'Union, venant y chercher, les uns du pain et du travail, les autres un refuge contre les lois politiques de leur pays, et presque tous doués de cette énergie de caractère, excités par cette soif du gain ou d'émotions fortes dont les hommes qui ont abandonné leur famille et leur pays pour aller tenter fortune au delà des mers, doivent être largement pourvus. Est-ce avec de pareils éléments au sein desquels fermentent toutes les mauvaises passions qui agitent et sapent dans sa base notre vieille société, qu'on aurait pu former, en moins de quatre-vingts ans, une nation dont toutes les parties seraient parfaitement homogènes, contribuant au bien général, également passionnées pour d'anciens titres de gloire, avides d'en acquérir de nouveaux et pouvant par conséquent susciter aux autres peuples des craintes sérieuses pour leur indépendance ou leur prospérité.

Je le répète, les Américains du Nord ne peuvent être considérés comme formant une nation dans l'acception que nous venons de donner à ce mot :

ils servent, pour ainsi dire, de pionniers à la race européenne s'avançant à grands pas vers l'envahissement complet d'un autre monde ; enfin ce sont les classes déshéritées de notre vieille société, marchant sous des cieux nouveaux à de nouvelles destinées. Comment et pourquoi arrêter un semblable torrent ? L'Angleterre elle-même qui aurait tant d'intérêt à empêcher la prospérité de l'Union, son émule si redoutable sous tous les rapports, ne semble-t-elle pas y avoir renoncé ? Avons-nous, comme elle, à redouter la concurrence de la marine marchande et des manufactures américaines? Ces contrées, quelque prospère que soit leur destinée future, ne seront-elles pas toujours un vaste marché ouvert à notre industrie? Puis, n'est-ce pas là que sont les plus dangereux rivaux de nos voisins d'outre-mer ? Enfin n'est-ce pas encore avec le superflu si gênant de nos populations toujours croissantes, que doivent se peupler les vastes solitudes dont les États-Unis s'emparent chaque jour ? Que fait à la France la manière plus ou moins altière avec laquelle le cabinet de Washington agit envers quelques-uns de ceux de notre continent, contre le courroux desquels il sait fort bien, du reste, que la vaste Atlantique le défend plus efficacement que des flottes et des armées? Aussi notre gouvernement a-t-il toujours observé dans les affaires du nouveau monde une sage neutralité. Plus la puissance dont il est question ici étend son territoire vers l'ouest et le sud, plus vite elle marche vers la crise qui doit dissoudre la fédération ; et avant

longtemps, nous la verrons se diviser en plusieurs nouvelles républiques ayant des intérêts soit politiques soit commerciaux complétement opposés, et par conséquent incapables de former une ligue assez unie pour se faire craindre par les nations européennes, à moins que celles-ci ne menacent leur indépendance ou ne cherchent à entraver cette force d'expansion, principale cause de leur prospérité.

Ne l'avais-je pas déjà reconnue, cette force d'expansion aux Sandwich; là où le commerce et les cultures sont aux mains de citoyens des États-Unis; là où se multiplient chaque jour davantage les relations de voisinage avec l'Orégon et la Californie; au point que cet archipel, peut, dès à présent, être considéré comme le grenier de denrées coloniales des établissements russes et américains à la côte N. O. Cette pensée était partagée par tous les riches négociants mes connaissances d'Honolulu, dans la conversation desquels j'ai puisé la majeure partie des renseignements qui me serviront tout à l'heure pour achever le tableau dont je viens de tracer l'esquisse à grands traits.

Pour eux, ces contrées curieuses étaient familières; ils les avaient visitées maintes fois : aussi écoutais-je avidement tout ce qu'ils en racontaient; me préparant ainsi d'avance les moyens de juger, en connaissance de cause, autant que possible, du présent ainsi que de l'avenir non-seulement des pays vers lesquels je dirigeais *l'Artémise*, mais encore de ceux qui s'étendaient sur notre gauche et que nous ne dépassions que lentement.

Là se trouvait le Japon, ce pays resté mystérieux pour les Européens depuis que les missionnaires portugais s'en firent expulser, il y a plus de cent années, à la suite des troubles civils qu'y avait causés leur fanatisme religieux. En vain la Russie, à laquelle le voisinage de ses possessions de Sibérie et du Kamtschatka doit faire désirer ardemment d'ouvrir des relations de commerce avec ces contrées, a saisi, depuis plus d'un demi-siècle, toutes les occasions, tous les prétextes d'entrer en rapport avec le gouvernement japonais; celui-ci les a constamment repoussés; plus même, il a retenu prisonnier le capitaine d'une frégate, en représailles de quelques hostilités commises sur les côtes de l'empire par un navire de guerre moscovite. Toutefois, ajoutons qu'en se refusant à toute espèce de traités d'amitié ou de commerce avec les Européens, en ne laissant ouvert à ceux-ci que le port de Nangasaki, enfin, en remettant en vigueur les lois sévères portées, il y a un siècle, contre les chrétiens qui oseraient pénétrer dans l'intérieur des terres, le souverain s'est montré, dans ces circonstances, malgré les jalouses suggestions des marchands hollandais, sage, humain et généreux envers les sujets du czar tombés en son pouvoir, soit par suite de naufrage ou de relâche forcée dans le pays, soit envoyés auprès de lui par les gouverneurs d'Ochotsk.

Pouvons-nous trouver sa prudence exagérée après ce qui s'est passé dernièrement en Chine et advient chaque jour aux Indes où les races indigènes ont

perdu leur indépendance et leur nationalité. Les Japonais n'ont-ils pas acheté la tranquillité dont ils jouissent chez eux au prix de longues révolutions, de guerres civiles affreuses soulevées par les chrétiens. Est-il étonnant, après cela, qu'ils redoutent autant notre présence parmi eux, surtout parfaitement instruits comme ils le sont par les maîtres de Java, du sort qui, dans ce cas, semble leur être réservé. Mais, suivant toute apparence, cet état de choses touche à sa fin; une nouvelle ère ne tardera pas à commencer pour le Japon, semblable à celle qui a lui dernièrement pour la Chine, d'où, pendant bien longtemps, les étrangers avaient été également expulsés. Ce sont les Américains du Nord qui se sont chargés de frapper les premiers aux portes de cet empire, sous le prétexte d'obtenir des conditions moins dures que par le passé en faveur des marchands et des marins étrangers que le commerce ou les événements de mer poussent asez fréquemment sur les côtes, parfois orageuses, de Jesso et de Niphon. Toutefois, ce prétexte, tout plausible qu'il est, n'endormira pas la défiance du souverain japonais, et ne sera pas admis bénévolement par lui; aussi est-il probable que, de même qu'au Céleste-Empire, les antiques barrières que, dans ces contrées, les préjugés nationaux et la crainte de notre joug opposent à l'admission des Européens dans l'intérieur du pays, ne tomberont que devant des moyens tout autres que la persuasion.

A quelle puissance maritime du monde appartiendra l'accomplissement de cette tâche importante que

commencent en ce moment les États-Unis, bien plutôt, il est vrai, en explorateurs qu'en conquérants, ce dernier rôle, accompli si loin du nouveau monde, ne pouvant convenir à leurs institutions politiques? Il semble réservé à la Grande-Bretagne, laquelle, sans cesse en quête de nouveaux débouchés pour les produits immenses de ses fabriques, maîtresse de Hong-Koug d'où sa marine à vapeur peut transporter rapidement des forces militaires sur tous les points abordables du N. E. de l'Asie, sera forcément appelée à jouer ce rôle non moins profitable, disons-le, pour les autres nations commerçantes du globe que pour elle-même.

Une semblable obligation ne lui sera pas, du reste, bien difficile à remplir; car le Japon, quoique sa population soit assez considérable et regardée comme plus belliqueuse que celle du Céleste-Empire, est un État trop faible pour opposer une résistance sérieuse à de pareils visiteurs. Aussi bientôt probablement verrons-nous l'Angleterre soumettre cette nouvelle contrée à son protectorat; en faire à la fois un entrepôt pour ses marchandises et une position militaire d'où il lui sera facile de surveiller en même temps, d'un côté les rivages de l'Asie chinoise, aux prises maintenant avec des révolutions dont elle saura profiter avec son savoir-faire accoutumé; et de l'autre côté, les rivages du nouveau monde, ce théâtre sur lequel nos voisins ne laisseront pas, on doit en être convaincu, les États-Unis s'adjuger sans difficultés le premier rôle, c'est-à-dire tous les avantages de la position.

Du reste, ne la voyais-je pas au temps où nous parcourions ces rivages lointains, préparer les moyens de profiter, quand le moment en sera venu, de ces heureuses chances à venir. Se trouvant empêchée par la jalouse rivalité de l'Amérique du Nord, de la Russie et de la France, de conserver sous son autorité, les îles Sandwich dont un capitaine de la marine royale s'était emparé dans le but d'offrir à son gouvernement un motif plus ou moins plausible de mettre la main sur cette précieuse position, elle s'est approprié, de son autorité privée, l'archipel de Bonning-Sima, occupé aujourd'hui par une assez grande quantité de colons anglais; et qui, situé sur la route suivie par les navires allant d'un bord à l'autre de la Pacifique par la route du Nord, ne peut manquer de devenir encore plus important sous le double rapport militaire et commercial, quand l'isthme de Panama sera complétement ouvert à la navigation. Depuis plus de quinze années les nombreux baleiniers fréquentant ces parages y trouvent des rafraîchissements en abondance et même les moyens de réparer leurs avaries.

Combien je me serais trouvé heureux de visiter ces divers pays qui figureront un jour d'une façon importante dans les événements dont les parages que nous parcourions en ce moment seront le théâtre peut-être, avant qu'un quart de siècle seulement se soit écoulé. J'aurais voulu y faire voir notre pavillon et la belle frégate qui le portait, pour montrer à ces peuples lointains que la Grande-Bretagne et l'Amérique du

Nord ne sont pas les seules puissances maritimes du globe. Je m'étais flatté, dès notre entrée au milieu de la Polynésie, de pouvoir toucher au Kamstchatka, puis à la Nouvelle-Archangel avant le retour de la mauvaise saison; mais l'échouage de *l'Artémise* à Taïti et la perte de temps que causa la réparation de ses avaries, me contraignirent de borner mes projets à visiter la haute Californie vers laquelle nous gouvernions en ce moment.

J'avais beaucoup entendu parler d'un établissement que la Compagnie russe avait fondé, depuis 1815 environ, auprès du havre de la Bodega, situé par le 35ᵉ degré de latitude sur la partie septentrionale de la basse Californie. Il était gouverné alors par un homme dont mes connaissances d'Honolulu avaient vanté souvent devant moi l'instruction, le caractère aimable et bienveillant. Il n'en fallait pas autant pour me décider à visiter cet établissement, où je pouvais ainsi espérer recueillir tous les renseignements que je désirais récolter sur l'état actuel des possessions russes dont l'état avancé de la belle saison m'empêchait d'aborder les rivages dangereux. Malheureusement, les vents ne secondaient pas mon impatience; nous trouvions une grosse mer, des brises tantôt fortes, tantôt faibles, souvent variables, accompagnées de brouillards ou de pluies et presque toujours contraires à la route que nous devions suivre. Le 5 août, c'est-à-dire seize jours après notre départ d'Honolulu, nous étions encore à trois cents lieues de notre destination. Pas un oiseau, pas même un poisson ne venaient

animer la profonde solitude au milieu de laquelle la frégate naviguait; et, à l'exception d'un baleinier, dont nous avions aperçu, non loin des Sandwich, les blanches voiles à l'horizon, aucun navire, rien enfin en s'offrant à nos yeux toujours occupés à interroger la surface des eaux, n'était venu faire diversion, même pour un instant, à notre triste isolement et nous causer quelques-unes de ces émotions dont le marin a tant besoin pour supporter les ennuis inséparables des longues campagnes du genre de celle que j'accomplissais. Pour moi, la jouissance des rêveries, la magique influence des souvenirs, si précieuses l'une et l'autre pour le pauvre exilé condamné comme je l'étais à vivre presque constamment seul, ces sources de consolation étaient presque épuisées; le travail lui-même, au sein duquel je m'étais si souvent réfugié pour échapper aux déceptions, aux dégoûts inhérents à ma position, n'avait plus autant de charme à mes yeux; enfin, je me sentais comme fatigué de ces impressions si vives, si changeantes qu'inspire la vue d'objets toujours nouveaux et auxquels j'avais attaché jusqu'alors tant de prix.

Cependant, ce ne fut pas sans plaisir que le 11 août, au matin, j'entendis nos vigies signaler la terre auprès de laquelle une forte brise de N. O. nous eut bientôt poussés. Le ciel était brumeux, la houle dure; le vent, augmentant sans cesse, me contraignit de faire prendre des ris; toutefois, nous n'en vînmes pas moins assez proche de la côte pour voir

briser les lames sur les rochers. Ce fut alors que M. Paris reconnut, du haut des mâts, l'entrée de la Bodega ; mais le temps était trop sombre et trop mauvais pour me permettre d'aller chercher et prendre un mouillage peu abrité et qui nous était complétement inconnu. Je me résignai à attendre des chances plus favorables, ou, pour mieux dire, à les chercher en remontant au nord, jusque devant le fort Ross, chef-lieu de la colonie russe, situé à quinze milles de la Bodega, au bord de la mer et où je savais que je trouverais des pratiques de l'entrée de cette baie.

Nous commençâmes donc à louvoyer avec autant de voiles que le temps permettait d'en porter, afin de résister au courant rapide qui emportait *l'Artémise* dans le sud. Vers le soir, l'horizon s'éclairçit un peu et me permit de distinguer assez clairement, malgré la brume, la terre le long de laquelle nous naviguions ; elle me parut blanchâtre, stérile, bordée de dunes de sable assez élevées, contre lesquelles la houle du large, après avoir couvert de sa blanche écume des bancs d'écueils répandus çà et là, venait briser avec fureur. Dans l'intérieur s'élevaient des collines revêtues d'une végétation pâle et maigre, couronnées par des bois de hauts sapins. Pas un village, pas une case, pas un bateau de pêche à la voile ou bien halé sur le sable, n'animaient cette morne perspective; seulement quelques oiseaux de mer et de nombreuses bandes de canards voyageurs, passaient au-dessus de nos mâts, mêlant leurs cris d'une

façon peu agréable au bruit sourd et triste du ressac. Mais bientôt le soleil descendit pâle et voilé sous l'horizon, l'obscurité devint profonde; alors je fis prendre le large, pour attendre en louvoyant que le jour nous permît d'accoster la terre de nouveau.

Je me servais de la carte dressée en 1792, par le fameux explorateur anglais Van-Couver, dont en ce moment je suivais la route et dans la même saison; aussi rencontrions-nous les mêmes contrariétés contre lesquelles il avait lutté; et comme lui aussi, sur ces côtes encore à peine connues, j'éprouvais d'assez vives inquiétudes pour la sûreté du grand navire et de son nombreux équipage confiés à mes soins. Le jour se fit enfin, mais toujours le ciel et l'horizon obscurcis par la brume qui, poussée çà et là par le vent, prenait mille formes fantastiques auxquelles ma vue et mon esprit fatigués par les veilles, prêtaient parfois une inquiétante réalité. Heureusement, la brise avait beaucoup molli, et la mer était plus douce; aussi m'empressai-je d'accoster la côte, à moins de deux milles, afin de reconnaître le fort Ross que je savais situé au sommet d'une falaise un peu avancée dans la mer. Supposant, avec raison, que nous étions au nord, par conséquent au vent de ce point, je laissai arriver; et mon second ainsi que moi, armés de nos longues-vues, nous scrutions avec une anxiété toujours croissante les rochers, les dunes et les anses qui se succédaient sous nos yeux.

Depuis deux heures la frégate descendait rapidement l'espace qu'elle avait gagné si péniblement en

louvoyant durant la nuit, et rien encore ne nous avait annoncé le fort Ross; en vain je le cherchais sur le rivage, parmi ces rochers noirs ou blanchis par la fiente des oiseaux qui les couvraient par centaines, ou bien au sommet de dunes dépouillées auxquelles le brouillard prêtait mille aspects singuliers; rien ne venait nous rassurer. Enfin, j'allais donner l'ordre de reprendre la première route jusqu'à ce que la latitude obtenue à midi m'eût appris d'une manière certaine où nous étions, quand une falaise ayant fixé mon attention par une apparence de fortifications, je fis tirer un coup de canon, auquel, après un intervalle de temps assez court, mais qui me parut pourtant un siècle, la terre répondit. Nous mîmes en panne et bientôt après la frégate reçut à bord deux pirogues de cuir ou baïdarques, montées par un agent russe et des pilotes qui, sur ma demande, s'empressèrent de diriger la frégate vers la Bodéga.

C'était bien le fort Ross que nous avions reconnu; et comme en ce moment le brouillard disparaissait peu à peu devant les rayons du soleil déjà parvenu au-dessus du rideau de collines qui jusqu'alors l'avait caché à nos regards; je pus juger d'autant mieux de sa position, que nous en étions très-près, trop même; à ce que me dirent les pilotes; car, sur cette partie de la côte, les courants portent à terre assez violemment pour causer la perte d'un navire que le calme abandonnerait à leur merci.

Éclairé alors par une atmosphère brillante, l'établissement russe offrit un point de vue vraiment pit-

toresque. Il était perché, pour ainsi dire, au sommet d'une haute falaise s'avançant dans la mer comme une presqu'île et coupée à pic de toutes parts, excepté du côté du continent dont elle n'est, par le fait, qu'une saillie. Les murailles au-dessus desquelles paraissaient les toits des édifices et la chapelle avec son petit clocher surmonté d'une croix grecque; un moulin aux murs blanchis, aux grandes ailes que la brise du matin faisait tourner avec vitesse; plus bas, au bord du rivage, à droite et à gauche de la falaise, deux ravins dans lesquels plusieurs embarcations halées sur le sable; tout cela formait le premier plan d'un joli tableau dont le fond se trouvait rempli par de belles collines aux pentes douces, couvertes de verdure, couronnées de sapins; mais l'ensemble me paraissait manquer de vie et comme empreint d'une teinte d'isolement en harmonie avec mes impressions du moment.

En vain *l'Artémise* dépassait rapidement les diverses pointes qui la séparaient de sa nouvelle destination, le rivage ne changeait pas d'apparence; partout mes regards rencontraient la même uniformité, la même solitude; aussi, bientôt fatigué de chercher inutilement des objets dignes de mon attention, et profitant de la faculté que la présence des pratiques me donnait de reprendre durant quelques instants mon rôle d'observateur, ce fut sur ces derniers eux-mêmes que je dirigeai mes investigations.

Ils en valaient la peine, et je vis avec plaisir en eux un échantillon de ces naturels des îles Aleutiennes,

dont j'avais tant entendu parler aux Sandwich comme des plus fidèles serviteurs de la Compagnie russe qui leur confie sans crainte la garde de ses comptoirs contre les attaques des farouches indigènes du N. O. Avec ces hommes précieux, elle arme de nombreux caboteurs qui parcourent les rivages des deux continents, allant d'île en île, de havre en havre, malgré les glaces et les mauvais temps; hivernant là où l'arrière-saison les surprend, pour revenir ensuite après deux années d'absence à la Nouvelle-Archangel ou bien à Ochotsk, chargés de fourrures précieuses échangées contre des marchandises moscovites avec d'énormes profits. C'est encore eux qui arment ces milliers de baïdarques, au moyen desquelles les agents de la Compagnie, en les faisant transporter par des navires à voiles sur les lieux où se trouvent les loutres de mer, les veaux et les chats marins, font chaque année une récolte considérable d'huile de poisson et de pelleteries.

Les Kodiacks sont généralement d'une taille moyenne, fortement constitués. Avec leur grosse tête, leur face large à pommettes saillantes, leurs yeux bien fendus et assez semblables à ceux des Chinois, avec leur nez épaté, la bouche bien faite quoique forte, le teint basané, ils ressemblent beaucoup aux indigènes des îles Curiles, dépendantes du Japon, ou bien aux Esquimaux qui parcourent les parages glacés de l'Amérique polaire. Mais ils n'offrent aucun rapport physique ou moral avec les naturels dont les tribus occupent les rivages du N. O. Aussi existe-t-il

entre eux une antipathie tellement profonde, que les Aleutiens qui ont le malheur de tomber aux mains de ces dangereux ennemis sont massacrés sur-le-champ. Il est vrai qu'autant ces naturels connus sous le nom collectif de Kaloches, se montrent féroces, traîtres, remuants et ennemis jurés de notre civilisation, autant les objets de leur haine sont doux, tranquilles, serviables et attachés aux Européens.

On peut donc croire, sans craindre de beaucoup se tromper, que cette excellente population est originaire de la côte d'Asie; et les naufrages, fréquents encore aujourd'hui sur les Aleutiennes, de navires japonnais poussés par les courants et les coups de vent de S. O., donnent aisément la solution du problème de leur venue à ces îles où les Russes trouvèrent, lorsqu'ils en prirent possession durant le cours du siècle dernier, bon nombre de hordes sédentaires, vivant en paix entre elles, adonnées généralement à la pêche et déjà assez avancées dans l'art de la navigation. Ces insulaires osaient, dès cette époque, montés sur leurs bateaux de peau de veau marin, parcourir tous les parages des environs; allaient même au loin, d'écueils en écueils jusqu'à l'un ou à l'autre continent, et étonnèrent les premiers explorateurs par l'audace avec laquelle ils bravaient les plus terribles tempêtes sur d'aussi frêles embarcations.

Les naturels de l'île Kodiak, que l'on signale, sinon comme la plus grande, du moins comme la plus peuplée des Aleutiennes, groupe de rochers à peu près stériles, sont ceux que les Russes recherchent prin-

cipalement. Ils se montrent plus hardis, plus intelligents, s'expatrient moins difficilement que leurs compatriotes des autres îles plus à l'est. Ils ont fait aussi plus de progrès en civilisation; ce qu'il faut attribuer probablement au climat qui est moins dur, à la végétation qui est moins pauvre sur leur petite terre qu'on ne pourrait le supposer, eu égard à la haute latitude, le cinquante-septième degré, sous laquelle cette dernière est située.

Ce climat est plutôt humide que froid; aussi les Russes qui, avant la fondation de la Nouvelle-Archangel, avaient fixé à Saint-Paul, établissement peu considérable, entourant un port très-sûr pour les navires, le siége de leur puissance dans ces parages, étaient-ils parvenus, m'a-t-on assuré, non-seulement à entretenir sur cette terre, encore plus voisine cependant du pôle que l'extrémité septentrionale de Terre-Neuve, des troupeaux de bœufs, voire même de moutons, mais plus encore à faire venir à maturité quelques-uns de nos légumes d'Europe, et à récolter pendant l'été une quantité suffisante de fourrages pour nourrir les bestiaux quand la saison des frimas est arrivée.

Autrefois Kodiak était couverte de taillis épais qui malheureusement sont tombés en majeure partie sous la hache des colons, pour lesquels le combustible est absolument nécessaire sous ce climat d'airain; puis ceux des comptoirs voisins où généralement le bois à brûler est rare, viennent s'en approvisionner aux mêmes lieux. Aussi est-ce là que se font

surtout ces baïdarques de toutes dimensions, si multipliées dans les établissements du N. O. où elles servent à tous les besoins de la navigation et dont, en ce moment, trois attachées derrière *l'Artémise* semblaient de légères outres pleines d'air volant à la surface des eaux. Qu'on se figure une nacelle de quatre mètres de long et de soixante centimètres de large tout au plus, ayant pour membrures de fines baguettes de bois très-pliant et pour carène une enveloppe transparente comme du parchemin dont elle a la couleur, tendue comme une peau de tambour et recouvrant la nacelle en dessous et en dessus, de façon que, à l'exception de un ou de deux trous circulaires pratiqués à l'avant et à l'arrière, toute ouverture est si complétement fermée, que, une fois ces trous bouchés, le pauvre esquif surnage toujours, quelle que soit la grosseur des lames qui l'assaillent de toutes parts.

Dans chacun de ces trous se place un Kodiak dont le premier soin est de se revêtir d'une sorte de vareuse fabriquée avec les intestins de quelques gros poissons; il la ferme exactement au cou ainsi qu'aux poignets, puis la serre par le bas autour du rebord dont chaque trou est garni, de manière à ce que la mer, quelque mauvaise qu'elle soit, ne puisse pénétrer ni dans le bateau, ni jusqu'au corps du rameur, enveloppé, comme il l'est, d'un tissu imperméable et tellement léger, qu'il lui laisse la plus parfaite liberté de mouvement. Ainsi installés et armés de leurs pagaies, les naturels des Aleutiennes s'élancent sans crainte au milieu des lames les plus furieuses. En vain

celles-ci cherchent à les engloutir dans leurs abîmes, toujours la pirogue surnage et les pêcheurs à peine ont-ils repris haleine, qu'ils s'élancent avec non moins d'ardeur qu'auparavant, et une adresse vraiment merveilleuse, à la poursuite de la proie qu'ils finissent toujours par percer du harpon dont ils sont constamment munis.

Toutefois, jamais une baïdarque ne quitte seule le rivage, toujours une autre l'accompagne de peur d'accident; et souvent elles partent par centaines quand les confédérés veulent attaquer les baleines. Ni les bonds prodigieux de l'énorme cétacé, ni ses redoutables coups de queue, ne peuvent étonner ses intrépides ennemis; ils s'attachent à lui, le percent de mille dards toutes les fois que pour respirer il paraît à la surface des eaux; et quand enfin, ayant perdu tout son sang, il expire et surnage, toutes ces petites nacelles se groupent autour du cadavre et parviennent ainsi, à force de patience et d'efforts, à le traîner jusqu'au rivage. Là bientôt dépecé, la graisse transformée en huile devient une boisson à laquelle, sous ce climat d'airain, les habitants des côtes attachent un très-grand prix, sous le double repport du goût et de l'hygiène; tandis que les chairs, soigneusement conservées, leur assurent pour l'hiver une nourriture aussi saine qu'abondante.

D'autres fois, quelques baïdarques seulement quittent ensemble le rivage pour aller chasser les loutres, ou bien les phoques, ou enfin les chats de mer dont la fourrure douce, épaisse et moelleuse est très-

recherchée en Chine aujourd'hui. Ces animaux amphibies, que l'on connaissait à peine il y a quelques années, ont été trouvés par les pêcheurs russes sur les rochers qui précèdent le détroit de Behring vers le sud. Ils y vivent par bandes que semble conduire un d'entre eux, auquel les autres obéissent avec empressement, et qui souvent est de la grosseur d'un jeune bœuf.

Les chats de mer se montrent confiants et timides; aussi, à une certaine époque de l'année, en fait-on un carnage horrible. Toutefois la Compagnie, que la diminution notable de certains quadrupèdes à fourrures, dont la disparition presque complète, pour avoir été pourchassée sans ménagements, a éclairée sur ses vrais intérêts, tient fortement la main à ce que les chasseurs épargnent le roi et son nombreux harem dans leurs sanglantes expéditions, et n'accomplissent ces dernières qu'à la saison où les robes de ces pauvres bêtes mises ainsi, on peut le dire, en coupe réglée, ont acquis toute leur beauté et peuvent être vendues au plus haut prix sur le marché de Kiakta.

On voit par ce qui précède que les insulaires des Aleutiennes, et principalement ceux de Kodiak, sont de bien précieux auxiliaires pour leurs maîtres actuels; aussi jouissent-ils de la plus grande faveur parmi ces derniers. On les traite avec douceur, générosité, comme du reste il est fait, par les ordres exprès de l'empereur, à l'égard de tous les naturels de ces contrées septentrionales de l'Asie et de l'Amérique qui ont des relations pacifiques avec ses sujets; l'importation des li-

queurs fortes est sévèrement défendue dans les établissements; les autorités n'ont recours aux armes pour contenir les indigènes du nord-ouest que dans les cas de nécessité absolue; aucune espèce de persécution religieuse n'a lieu, afin d'augmenter le nombre des chrétiens; enfin nuls soins, nulles dépenses ne sont épargnés pour mettre ces sauvages à l'abri, autant que possible, des cruelles misères inséparables de l'état de barbarie où ils vivent; et pourtant leur nombre diminue rapidement chaque année sous la fatale influence des maladies, épidémiques ou autres, que les blancs leur ont communiquées. La variole, la syphilis, voire même le choléra depuis quelques années, en emportent une effrayante quantité; des tribus entières disparaissent, et la population de Kodiak ainsi que des autres Aleutiennes, quoique jouissant de beaucoup du bien-être matériel que peut procurer notre civilisation, se trouve déjà réduite de moitié.

Cette diminution, il est vrai, peut être également attribuée aux affections de poitrine qui attaquent ces insulaires, habitués chez eux à un climat comparativement supportable, quand ils viennent résider aux établissements du N. O. et y respirer un air aussi vif que glacial durant neuf mois, et brûlant pendant le reste de l'année. Aussi, malgré les soins éclairés de la médecine, un grand nombre de ces pauvres exilés deviennent-ils la proie de ces terribles maladies. Ceux que j'avais sous les yeux me parurent cependant, quoique d'un âge mûr, jouir d'une vigoureuse constitution. Il est vrai qu'à leur costume

de matelot européen, substitué au pantalon d'étoffe grossière et à la vareuse de peau de daim serrée autour de la taille par une large ceinture, qui composent d'ordinaire l'habillement du Kodiak, il était facile de les reconnaître pour des hommes au-dessus de la classe inférieure de leurs compatriotes. De plus, leur tenue était décente, convenable; ils acceptèrent à manger, mais ne voulurent boire ni spiritueux ni même du vin. Faut-il attribuer cette excessive sobriété à la présence de l'agent russe ou bien à une vertueuse répugnance? J'ose d'autant moins décider cette question, que les indigènes des Aleutiennes, du Kamtschatka comme ceux de la côte N. O., se montrent, dit-on, passionnés, sans presque aucune exception, pour les liqueurs fortes et se livrent sans scrupule, quand ils le peuvent, à tous les excès de l'ivrognerie.

J'avais toutefois de la peine à diminuer, par de fâcheuses suppositions, la bonne opinion que m'inspirait, touchant leur moralité, l'air calme, réfléchi, l'aplomb dans le commandement, que du premier instant j'avais remarqués chez nos pratiques. Tout entiers à leur affaire et déployant les qualités d'excellents pilotes, ils ne s'occupaient que de la conduite du bâtiment, et, sans la complaisance de leur chef, qui voulut bien me donner la plupart des renseignements nautiques dont j'avais besoin, je me serais trouvé en arrivant au mouillage aussi peu instruit que la veille sur la navigation de ces parages lointains. Sa conversation fut pour moi une source de distractions non

moins agréables qu'utiles; les détails qu'il me donna sur sa traversée pour venir de terre à bord, m'amusèrent beaucoup; et je compris aisément que l'idée de retourner au rivage par la même voie ne lui souriait pas du tout; aussi m'empressai-je de lui promettre un de nos canots pour l'y reporter. Cette promesse et l'influence du bordeaux dont il arrosa un assez bon déjeuner, me gagnèrent tout à fait sa confiance, et lui firent, je crois, presque oublier les mauvais moments qu'à mon intention il avait passés en nacelle le matin. Il me racontait d'un air piteux comment, fourré dans le trou qui est souvent pratiqué au milieu des baïdarques pour un passager et emmitoufflé dans une vareuse semblable à celle que portaient ses conducteurs, il avait cru vingt fois, au moindre mouvement qu'il faisait pour conserver son équilibre, et lorsque la mer, alors un peu houleuse, le submergeait momentanément, que tout était fini pour lui. En effet, à en juger par la volage stabilité, la légèreté et les proportions exiguës de ces singulières embarcations, à voir la manière audacieuse dont les Kodiaks leur font franchir les plus fortes lames, le rôle d'un passager à bord doit être fort peu amusant; toutefois ajoutons que les naufrages sont extrêmement rares, tant les marins aleutiens déploient d'adresse, d'intelligence dans la manière de les diriger, et devinent dès longtemps d'avance le mauvais temps dont ils sont menacés.

Pilotée par de tels hommes et poussée par une brise favorable qui prit de la force à mesure que le

soleil monta sur l'horizon, *l'Artémise* franchit rapidement les vingt et un milles qui séparent le fort Ross de la Bodega. Lorsqu'elle arriva devant le mouillage, qu'une petite île et une bande de rochers protégent contre les vents de N. O. qui soufflaient en ce moment avec force, il fallut louvoyer pour entrer; elle virait pour la dernière fois, quand sa vergue du grand hunier se rompit en deux. Cet événement me força de laisser tomber l'ancre un peu plus loin du fond de la baie que je n'aurais voulu, et au large d'un transport russe que nous avions aperçu à toute vue le matin. Le temps était mauvais, la mer grosse, et la journée déjà très-avancée. Je renonçai donc à descendre au rivage avant la nuit; et, après avoir tenu promesse à mon passager qui fut enchanté de se retrouver sur son élément, m'être assuré que la frégate, bien amarrée, n'avait rien à craindre du vent ni de la mer, je me reposai, oubliant les soucis passés, fermant les yeux sur ceux qui m'étaient sans nul doute réservés, et tout disposé à profiter de la nouvelle occasion de m'instruire que m'offrait le moment présent.

J'étais bien à la côte N. O. d'Amérique; je voyais ces contrées que j'avais depuis longtemps un vif désir de visiter et sur lesquelles mes connaissances d'Honolulu s'étaient plu à me donner mille détails curieux. Cependant, en vain mes regards parcourant les rivages qui nous entouraient, cherchaient quelque chose qui fixât mon attention; je ne voyais que des marais ou bien une terre blanchâtre, stérile, revêtue, il est vrai, de

beaux sapins dans l'intérieur; mais au bord de laquelle la houle du large heurtait bruyamment contre des falaises coupées à pic ou se déroulait sur des rochers noirâtres, dont l'aspect n'avait rien d'attrayant. Une teinte monotone et sauvage en même temps était répandue sur les objets qui nous entouraient. De toutes parts je découvrais les traces des grands mauvais temps de l'hiver. En effet, à cette époque de l'année, des lames monstrueuses soulevées par de terribles coups de vent d'ouest, et les cours d'eau grossis par les pluies venant se précipiter en bondissant à la mer, font de ce mouillage une place impraticable pour les navigateurs. Toutefois, il existe au fond de la baie et serpentant à travers des écueils ou des bancs de sable sur lesquels le ressac brise presque constamment avec violence, un canal qui s'avance dans l'intérieur jusqu'au petit lac où naguère encore les navires d'un moyen tonnage pouvaient se réfugier, mais qui aujourd'hui, par suite d'atterrissements successifs, ne peut plus recevoir que des chaloupes pontées ou de faibles caboteurs. C'est là qu'au pied de hautes dunes d'un sable mouvant, est situé ce qu'on appelle l'établissement, c'est-à-dire quelques cases servant de demeure aux employés de la Compagnie, et un vaste magasin rempli d'approvisionnements destinés à la colonie ou bien aux navires mouillés sur la rade.

En continuant de regarder vers cette partie du rivage dont la frégate se trouvait à un mille et demi environ, mes yeux rencontraient sur la gauche l'îlot et la chaîne de rochers desquels j'ai parlé plus haut,

comme abritant le mouillage contre les vents et la mer du large; mais quand celle-ci est rendue furieuse par les tempêtes de l'arrière saison, cet abri disparaît sous des lames montueuses qui, allant se heurter contre la rive opposée et y rencontrant les eaux bouillonnantes des torrents venus des hautes terres, causent un effroyable chaos au lieu même où la frégate était ancrée.

A travers les ouvertures que ces torrents se sont faites dans les falaises pour s'écouler, j'apercevais des plaines dépouillées de verdure par une longue sécheresse et par les rayons brûlants du soleil d'été; les arbres y étaient rares et ne se trouvaient rassemblés qu'autour de petits étangs alors presque à sec, mais qui devaient se transformer, trois mois plus tard, en vastes lacs communiquant avec l'Océan par ces mêmes ouvertures dont j'ai parlé plus haut. Leurs rivages sont le rendez-vous, à certaines époques de l'année, d'une multitude d'oiseaux aquatiques que les amateurs de bonne chère ne dédaigneraient pas; de cerfs, de buffles, d'ours, ainsi que d'autres animaux sauvages, dont, lorsque le sol est glacé, les chasseurs viennent troubler souvent la solitaire indépendance. Le reste du temps ils parcourent, sans crainte de rencontrer une flèche ou un fusil ennemis, ces cantons livrés de temps immémorial à la plus complète solitude.

Sur ces bords, pas un vestige d'habitation, pas le moindre bruit, le moindre mouvement annonçant la présence de l'homme; mais, dès le lendemain de l'ar-

rivée de la frégate, nos jeunes gens avaient bien changé cet état de choses, et le bruit des armes à feu, les cris des chasseurs, des pêcheurs, des amateurs d'histoire naturelle donnaient aux hôtes sauvages de ces lieux un avant-goût des tribulations que devaient leur apporter bientôt après notre passage, les settlers Américains.

Pendant que je faisais ainsi mes observations, le soleil s'était couché; alors commença une de ces nuits douces, fraîches, au ciel brillamment étoilé, comme on en voit si souvent dans nos provinces méridionales, durant la saison où nous étions; la brise était tombée avec le jour; en sorte que tout nous annonçant un calme prolongé, j'allai avec empressement goûter le sommeil, que les dernières fatigues et celles que je prévoyais pour la matinée suivante, rendaient également nécessaire.

En effet, de bonne heure, le lendemain, je faisais à l'établissement connaissance avec le gouverneur qui, ainsi prévenu dans la visite qu'il se préparait à me rendre, voulut bien la remettre à cinq heures, pour prendre part à mon dîner, auquel j'invitai également notre visiteur de la veille et le capitaine du transport mouillé auprès de nous.

M. Rotscheff me parut justifier tous les éloges qu'avaient faits de lui mes connaissances des Sandwich; et j'eus bientôt oublié, dans sa société, les impressions tristes que la vue du pays m'avait inspirées jusqu'alors.

Je trouvai un homme encore jeune, d'un physique

agréable, ayant des manières distinguées, paraissant instruit et parlant parfaitemant le français, enfin justifiant, par son bon ton et son esprit, la haute opinion que nous donnent généralement de leurs compatriotes d'un rang élevé, les gentilshommes russes qui visitent notre pays.

Nos relations furent donc bientôt telles que je pouvais et devais le désirer, non moins pour mes plaisirs que pour mon instruction. Il fut convenu que le lendemain matin nous partirions à cheval pour Ross, où il avait annoncé ma venue à sa gracieuse compagne, pour laquelle ma venue, m'assurait-il, ne pouvait manquer d'être une source d'agréables distractions. En attendant le dîner, nous parcourûmes ensemble les dépendances de l'établissement de la Bodéga, dont lui-même, depuis deux années qu'il en était gouverneur, avait considérablement poussé le développement. Nous entrâmes d'abord dans un vaste hangar de bois où logeaient les employés de la Compagnie, soit blancs soit métis, au sein, je dois l'avouer, d'une fort douteuse propreté et avec des femmes indigènes ou kodiaks, dont la laideur repoussante et la saleté me donnaient une triste idée du goût et des habitudes de ces résidants. Cependant une partie du hangar, un peu mieux arrangée que le reste, servait de logement au gouverneur lorsque, quittant le fort Ross, il venait surveiller l'embarquement des productions agricoles de la colonie sur les navires qui devaient les transporter à la Nouvelle-Archangel, ou bien assurer l'approvisionnement de vivres frais des équi-

pages de ces mêmes navires. Cette occupation ne laissait pas d'être fatigante; la colonie n'ayant été fondée en 1812 que dans le seul but de fournir les établissements russes du N. O. de céréales, de végétaux, d'articles culinaires de toutes espèces, enfin de viandes salées. Comme ce but se trouvait rempli, ainsi que nous le verrons plus tard, grâce à l'intelligente activité de la première autorité, le mouvement maritime était assez considérable à la Bodéga durant la belle saison.

Je pus m'en faire une idée lorsque je visitai, en compagnie de mon aimable cicérone, de spacieux magasins où je vis tout préparé le chargement du navire mouillé en rade. Il se composait d'une multitude de barils renfermant, les uns de la salaison confectionnée sur les lieux mêmes dans une sorte de baraque, construite à cet effet, et contenant plusieurs gros tas de sel blanc tiré de San Blas; les autres étaient remplis de beurre, d'œufs, de fromage, ou bien de choux, de carottes, de navets, de melons, soigneusement plongés dans la saumure afin qu'ils pussent arriver sains et saufs à leur destination. A côté se trouvaient entassés des sacs de farine, puis des ballots de cuirs de bœuf ou de daim, tannés et destinés à la confection de chaussures pour les colons. A mesure que ces diverses marchandises disparaissaient du magasin et prenaient le chemin de la plage où les attendaient les chaloupes, celles-ci débarquaient de nombreux paquets de saumons fumés ou salés envoyés pour l'approvisionnement de l'établissement, par

les autorités de la Nouvelle-Archangel où les soldats, de même que les matelots blancs et indigènes, ne vivent guère que de cela.

Aussi les marins du transport, qui avaient été condamnés pendant longtemps à un pareil régime, considéraient-ils leur présence à la Bodéga comme un temps de fête et de bonne chère.

En effet, la viande fraîche, les légumes de toutes sortes leur étaient prodigués; et comme on le pense bien, les visiteurs étrangers n'étaient pas oubliés dans ces distributions de chaque matin. Nos hommes profitaient de tout leur cœur de cette précieuse aubaine; toutefois ils restaient encore, sous ce rapport, beaucoup au-dessous de leurs camarades russes; lesquels, à ce qu'il paraît, montraient un insatiable appétit.

Du reste, il faut en convenir, les animaux condamnés à servir de pâture à tant d'estomacs affamés, étaient superbes, gros, gras; mais malheureusement amenés de loin au poteau fatal et se débattant avec fureur jusqu'au moment où ils tombaient sous le couteau, leur viande avait perdu une partie de sa saveur naturelle; du moins cela me parut ainsi. Du reste, comme dès ma première excursion à terre, je fus témoin d'un pareil sacrifice, il est possible que le souvenir pénible qui m'en est resté, ait influencé mon jugement.

Nous étions devisant, M. Rotscheff et moi, touchant les mille sujets curieux sur lesquels j'attirais successivement la conversation; quand je vis descendre, ou plutôt rouler du haut de la falaise presque perpen-

diculaire à laquelle l'établissement est adossé, deux gardiens de troupeaux ou *vacheros* à cheval tenant entre eux à bonne distance, au bout de leurs lassos entortillés à ses cornes, un bœuf furieux et dont tous les efforts, pour se précipiter tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre de ses deux ennemis, se trouvaient paralysés par la vigueur et l'intelligence avec laquelle chaque cheval résistait au choc terrible que lui causait le lasso lorsque l'animal se jetait du côté opposé. Cette lutte durait depuis le moment où l'animal presque sauvage avait été choisi aux pâturages situés à plusieurs milles de là, et elle se prolongea, avec non moins de rage d'un côté que d'adresse, de vigueur, et de sang-froid de l'autre, jusqu'au moment où la victime, harassée de fatigue, ayant eu les jambes de derrière entravées, tomba haletante sur la poussière. Alors un des vacheros, descendant de cheval, s'en approcha sa *manchette* à la main et lui coupa la gorge avec la dextérité et en même temps avec l'indifférence d'un homme habitué à pratiquer ce cruel métier chaque jour.

Cependant le soleil était déjà très-haut sur l'horizon et ses rayons, en ces contrées où l'air est le plus ordinairement aussi pur que léger dans cette saison, se trouvant réfléchis par les dunes de sable blanc d'alentour, nous brûlaient la figure et les mains. Alors je repris le chemin de la rade, et mon compagnon alla s'occuper de ses affaires ou prendre quelque repos, jusqu'au moment où il dut se rendre à bord.

La journée finit pour moi aussi agréablement qu'elle avait commencé; et le lendemain matin, dès la petite pointe du jour, le gouverneur, le chirurgien-major de la frégate et moi nous faisions route à cheval, côtoyant la mer dans la direction du fort Ross où nous étions attendus.

D'abord nous franchîmes, non sans quelque peine les dunes de sable au pied desquelles j'avais vu la veille une si terrible lutte entre le bœuf et les deux vacheros; puis, après une descente assez rapide, nos montures cheminèrent sur un terrain plat, bordé par l'Océan d'un côté, et de l'autre se déroulant blanchâtre et stérile jusqu'au pied d'assez lointaines collines couvertes de hauts sapins.

Cette perspective n'avait rien de pittoresque ni d'amusant; toutefois, comme la longue-vue m'en avait donné un avant-goût le jour précédent, alors que *l'Artémise* suivait le rivage de très-près, je n'en fus nullement étonné, pas même de la vue de deux loups bien maigres, bien misérables, que notre approche fit sauver du côté du bois. Ils sortaient des amas d'arbres de toutes dimensions, jetés par la mer sur la plage durant les mauvais temps de l'hiver précédent, et que l'année suivante les grandes lames du large devaient reprendre, sans doute, pour aller les déposer plus loin.

Souvent parmi ces débris de forêts, on en trouve qui doivent avoir grandi sur les bords des contrées voisines du détroit de Behring, d'où les courants les ont entraînés vers le sud et les conduisent souvent

jusqu'aux archipels polynésiens dont les naturels les transforment en pirogues de dimensions tellement fortes, qu'elles étonnèrent les premiers navigateurs; tandis qu'aux îles Aleutiennes et sur les côtes du Kamtschatka, les indigènes rendent grâce au courant bienfaisant qui, portant au nord, dépose annuellement sur leurs rivages une quantité considérable d'arbres énormes, arrachés par les ouragans aux terres voisines des tropiques ou de l'équateur, et dont ils se servent pour fabriquer leurs cases et entretenir le foyer durant l'hiver.

Les arbres magnifiques, que je voyais couchés çà et là sur le sable, dépouillés de leurs branches, servant de repaires à toutes sortes d'insectes marins, eux qui naguère encore faisaient l'orgueil du sol qui les portait, fixèrent mon attention. Leur vue accrut encore le sentiment d'isolement qui pesait sur mon âme et qu'avait fait naître l'air triste, solitaire, des campagnes que nous traversions.

Il me tardait donc d'apercevoir d'autres sites, des bois, de la verdure, des vestiges de civilisation; mais en vain je regardais au loin devant nous; rien ne venait me distraire des ennuis de la route et de la fatigue inséparable, pour moi, du métier d'écuyer que je pratiquais fort mal, au grand regret de notre guide retardé ainsi beaucoup dans son retour chez lui.

Depuis plusieurs heures nous avions quitté la Rodéga; le soleil était chaud, et ses rayons, réfléchis par le sable sur lequel nous cheminions, incommodait très-fort cavaliers et montures; quand enfin nous arri-

vâmes à l'embouchure de la Slawinska, alors petite rivière murmurant au milieu des obstacles que les lames opposaient à son humble cours, mais devenant l'hiver un torrent impétueux qui entraîne dans ses eaux profondes les débris des montagnes où elle prend sa source et des plaines qu'elle parcourt, ainsi que je pus en juger à la vue d'une sorte de chaos de pierres et de végétaux auprès desquels nous trouvâmes, avec une satisfaction facile à concevoir, un fort bon déjeuner préparé d'avance par les ordres de notre aimable gouverneur.

Nous étions assis sur des troncs d'arbres, ayant devant nous la nappe mise sur le sable; derrière et servant d'abri contre le soleil, un énorme rocher; sur la gauche l'Océan et sur la droite la campagne où avaient serpenté les eaux qui coulaient à nos pieds.

Cette campagne, quoique brûlée par la chaleur de l'été, avait pourtant une moins mélancolique apparence que celles de la Bodega. A mesure que nos regards s'éloignaient des bords sablonneux, rocailleux de la mer, ils rencontraient de petits oasis de verdure devenant de moins en moins rares, et annonçant qu'un peu plus loin dans l'intérieur, en suivant les rives de la Slawinska, on devait trouver de belles forêts et des plaines couvertes d'une riche végétation.

En effet, me disait M. Rotscheff, qui, me voyant fatigué d'une route déjà longue, cherchait à relever mon courage, vous feriez tort à notre colonie si vous la jugiez sur le triste échantillon que je vous en ai

montré depuis ce matin. Peut-être votre jugement sévère serait-il fondé, si vous parcouriez les bords de l'Océan à quelques lieues plus loin que Ross vers le nord, là où commence une bande assez large de terres stériles, qui se prolonge assez loin vers l'embouchure de la Colombie. Mais ici, autour de nous, à petite distance se trouvent des terres excellentes, considérées comme les meilleures de la Californie; cette rivière qui murmure à côté de nous, a parcouru de superbes cantons couverts de la plus belle verdure; ses eaux ont abreuvé de nombreux troupeaux de cerfs, de bœufs et même de chevaux sauvages que souvent nos colons, de compagnie avec les naturels, vont chasser pour les soumettre au joug ou pour s'emparer de leurs peaux.

Ces lieux mêmes que vous trouvez, avec juste raison, si tristes, si arides, ne sont pas toujours ainsi; car lorsqu'aux ardeurs brûlantes de l'été qui, dans ces contrées de même que dans les provinces méridionales de votre belle France, dessèchent les campagnes, succèdent les pluies de l'automne, la terre se couvre comme par enchantement d'une végétation magnifique; laquelle, à la faveur des beaux jours qu'offre encore dans ces contrées les derniers mois de l'année, ne succombe qu'en janvier sous les frimas, et pour renaître deux mois seulement plus tard. En sorte que vraiment, en Californie et dans l'Orégon méridional, l'époque qui sépare les deux saisons opposées est considérée avec juste raison par tous les habitants, comme la plus agréable de l'année. Alors le vent

de nord-ouest, ce tyran de nos cantons maritimes, a cédé la place aux brises du sud amenant avec elles des ondées bienfaisantes, à la faveur desquelles les plantes renaissent à l'envi de toutes parts. Au cœur de l'hiver même, la température est d'ordinaire plus humide que froide; et lorsque les autans ont bouleversé l'atmosphère, des calmes parfois très-prolongés lui rendent sa première sérénité.

Bientôt, ajoutait notre complaisant guide, nous atteindrons les plaines qui avoisinent Ross; elles sont mieux cultivées que celles aux bords desquelles se trouve le bourg de la Bodéga qui, faute d'eau courante ou seulement potable, s'est vue préférer, malgré l'avantage de son port, le fort Ross comme chef-lieu de la colonie.

Ce fut donc avec une nouvelle provision de courage que je remontai à cheval pour continuer notre route; et j'en eus besoin, car pendant deux mortelles heures nous continuâmes à cheminer le long de la mer où, sans la brise qui s'était élevée, je serais mort de chaud. Toujours cette vue triste du rivage bordé de dunes de sables ou bien de falaises coupées à pic s'avançant un peu dans la mer dont le ressac faisait entendre son bruit monotone; ou bien de petites anses au fond desquelles étaient amoncelés de vieux troncs d'arbres, jouets des tempêtes, portant sur leurs branches décharnées des aigles pêcheurs à la tête blanche, qui, rassasiés sans doute aux dépens de la carcasse de quelque cétacé échoué aux environs, s'y tenaient perchés dans la plus profonde immobi-

lité. Mais peu à peu le paysage changea d'aspect. Nous passâmes auprès d'une ferme dont, il est vrai, les champs se trouvaient en partie en friche, à cause de l'état d'épuisement dans lequel une culture prolongée les avait jetés, mais qui n'en étaient pas moins tapissés d'une herbe touffue que paissait un nombreux troupeau de bœufs répandus sur les côteaux d'alentour. Ces derniers restaient nuit et jour confiés presque entièrement à la garde de leur instinct et de leur courage qui leur font braver, sans beaucoup de risques, les attaques des ours ou des loups, très-communs dans ces contrées isolées. Quant aux chevaux, ils rentrent chaque soir dans des espèces de parcs, où nos domestiques russes, après les y avoir réunis en assez grand nombre, choisirent ceux qui devaient remplacer nos coursiers fatigués. L'opération fut promptement terminée; un lasso adroitement lancé alla prendre par le col au milieu de la bande et servit à conduire où nous étions, l'animal destiné à l'honneur de me porter. Comme il montrait une bonne volonté fort équivoque, on lui couvrit les yeux d'un manteau; il reçut le mors, la selle, et son cavalier, puis rendu enfin à la lumière, il prit au galop le chemin de Ross comme le firent presque en même temps les nouvelles montures de mes compagnons.

A voir l'aisance avec laquelle M. Rotscheff et ses gens se tenaient à cheval, je comprenais aisément que cette position devait leur paraître normale, habitués qu'ils étaient à faire ainsi tout d'une traite des courses vraiment prodigieuses, ou bien à réduire

des bœufs presque sauvages, ou bien enfin à pourchasser les hôtes, parfois redoutables, des forêts de l'intérieur. Pour eux, le métier de piéton était non moins pénible que celui d'écuyer pour moi; aussi, pendant qu'ils dissimulaient mal leur impatience d'être ainsi retardé en route par un mauvais cavalier, celui-ci tournait sans cesse les yeux vers l'horizon pour y découvrir le terme d'une route autant prolongée; et déjà nous avions dépassé un grand nombre de monticules se succédant avec une désolante continuité devant nous, quand étant arrivés, après deux longues heures de marche, au sommet d'une colline fort élevée, je distinguai dans le lointain le fort Ross étalant ses constructions sur le bord de la mer.

Cette vue et quelques minutes de repos pris à l'ombre des arbres qui bordaient le joli chemin que nous suivions, et peut-être aussi un peu l'amour-propre, ranimèrent mes forces épuisées; je hâtai le pas de ma monture, à la grande satisfaction de notre chef de file, et enfin, après neuf heures de route, nous arrivâmes bien avant le coucher du soleil à notre destination.

La maîtresse du logis, jeune et gracieuse dame, à la tournure, aux manières distinguées, s'exprimant en français avec beaucoup de facilité, nous fit l'accueil le plus aimable, le plus empressé. Le dîner était prêt, et lorsque nous eûmes réparé le désordre de notre toilette dans les jolies petites chambres destinées aux nouveaux hôtes, on se mit à table où, malgré la fatigue du voyage, je trouvai que les moments fuyaient

avec une chagrinante rapidité. La conversation spirituelle, instructive de M. Rotscheff, pour qui, auteur lui-même, aucun des ouvrages de nos écrivains distingués n'était inconnu, le charme que sa compagne répandait sur nos causeries par son esprit non moins orné que solide, par son ton naturel et affectueux, me faisaient oublier les heures. Pauvres exilés! nous parlions de l'Europe, de nos familles, de nos espérances de retour; heureux de jouir d'un moment d'abandon auquel une heureuse indépendance mutuelle nous permettait de nous livrer; aussi notre nouvelle connaissance devint-elle bientôt une ancienne liaison.

Toutefois, comptant employer activement la journée du lendemain, je me retirai de bonne heure, et dès l'aube je me promenais dans le fort et ses environs.

Vu de la mer, l'établissement groupé au sommet d'une pointe escarpée, m'avait semblé de quelque importance, mais il la perdait presque entièrement à mes yeux en ce moment. Les murailles n'étaient plus qu'une rangée de pieux hauts de quatre mètres tout au plus; la chapelle, les maisons, les magasins, n'offrirent à mes regards que des constructions de bois sans grandeur comme sans durée; mais je m'empresse d'ajouter que tout cela était parfaitement entretenu, bien ordonné, avait même un air militaire que relevait encore les canons de campagne tout installés pour la guerre, rangés au milieu de la petite esplanade qu'entouraient les bâtiments dont je viens de parler. De plus, au deux portes du fort, des pièces d'artillerie de gros calibre

allongeant leur volée en dehors, à travers d'étroites embrasures, annonçaient suffisamment aux étrangers amis ou ennemis, que nul ne devait entrer sans la permission du gouverneur.

Il est vrai que cette défense ne pouvait être prise bien sérieusement que par les indigènes, auxquels l'usage des armes à feu est à peu près inconnu. En effet, ce fut pour se garantir de leurs attaques qu'en 1817, alors qu'ils se montraient très-hostiles aux nouveaux arrivants, ces espèces de fortifications furent élevées. Toutefois, placé comme il l'est, à l'extrémité d'une presqu'île flanquée de trois côtés par la mer et des ravins profonds, le fort bien défendu aurait pu opposer quelque résistance. Du reste, ce n'était qu'un lieu de refuge pour les colons employés aux cultures, en cas d'invasion du pays par un ennemi quelconque; aussi les demeures des ouvriers de métier, leurs ateliers, les magasins où étaient remisées les récoltes, les moulins à blé et même la principale ferme se trouvaient-ils placés sous la protection de l'artillerie et surveillés le jour comme la nuit par de vigilantes sentinelles.

En conséquence, pour les visiter en détail, je fus obligé d'avoir recours à l'obligeance de mon hôte qui, du reste, me faisait avec l'empressement le plus aimable, les honneurs de son gouvernement. Mme Rotscheff, elle-même, renonçant en ma faveur aux habitudes casanières que lui commandait une santé beaucoup fatiguée par le climat d'airain de la Nouvelle-Archangel où elle avait résidé plusieurs années, voulut bien quitter parfois sa petite maison si propre,

si bien emménagée, pour venir parcourir avec moi la ferme voisine, où l'on préparait principalement les envois de beurre, d'œufs, de légumes, de fromage, de diverses espèces de grains, enfin de farine, pour les établissements de la côte N.-O., dont celui-ci pouvait être considéré comme la basse-cour et le jardin potager.

Je vis de vastes étables remplies de superbes vaches dont le lait, transporté dans une salle soigneusement abritée contre les brises brûlantes du N.-O., y était transformé en beurre et en fromage pour la consommation des ménages des principaux fonctionnaires, à la Nouvelle-Archangel ou au Kamtschatka.

J'étais tout à fait dans une ferme d'Europe; je voyais des granges remplies de grains et de pommes de terre, des cours peuplées de porcs gras et bien portants, une bergerie dont les hôtes me parurent en bon état et justifiant l'espoir qu'avait le gouverneur de former bientôt de leur toison une nouvelle branche de revenus; les poules grattaient le tas de fumier au sommet duquel se pavanaient des coqs à l'air hardi, au plumage bariolé, tandis qu'à quelques pas de là des bandes d'oies et de canards, réunis autour d'une mare, faisaient entendre des cris assourdissants. Tout, jusqu'au désordre momentané que causaient les charrettes attelées de bœufs venant des champs ou bien y retournant, réveillait en moi de doux souvenirs de la vie champêtre, si différente de celle que je menais depuis tant de mois; et cependant quelque chose manquait au tableau pour donner la vie que je lui

aurais désirée pour compléter mes illusions. Je voyais bien des hommes occupés activement, comme dans nos campagnes, de travaux agricoles; le bruit, le mouvement ne faisaient pas défaut, mais la fermière et les servantes qui jouent un si grand rôle dans nos belles fermes de France, manquaient ici entièrement, et leur absence jetait, du moins je l'éprouvais, une teinte de tristesse et de monotonie sur les scènes qui se succédaient sous mes yeux.

A Ross, tous les colons étaient soldats et *vice versa*; on y pratiquait l'agriculture comme on monte la garde, comme on fait l'exercice, le code de discipline à la main. Chaque homme était engagé moyennant une bonne solde, l'entretien et la nourriture, pour un certain nombre d'années, à l'expiration desquelles, si c'était un bon sujet et qu'il consentît à contracter un nouvel engagement, on lui concédait une assez considérable étendue de terre, du bétail; obtenant ainsi les moyens de gagner de l'argent, soit en restant ouvrier ou cultivateur, soit en faisant un petit commerce; dans le cas contraire il devait retourner en Europe, la compagnie ne voulant dans ses possessions que des gens dépendant de son autorité.

Généralement, ces engagés restent dans le pays et s'y marient à des femmes indigènes; le beau sexe moscovite étant très-rare dans les établissements russes au N. O.; mais il y est remplacé de plus en plus chaque jour, et non sans quelques avantages, je crois, pour la communauté, par la partie la plus intéressante de la race métisse, que la nature semble

avoir assez favorablement traitée sous le double rapport de l'intelligence et des grâces physiques. J'ai vu plusieurs jeunes filles ou femmes qui étaient bien faites, avaient des traits agréables, yeux bleus, cheveux noirs, belles dents, petits pieds, jolies mains, traits européens; mais dirai-je que je fus obligé de deviner tout cela à travers une couche épaisse de malpropreté?

Les hommes m'ont paru non moins bien partagés par la nature. Ils sont bons ouvriers, d'un caractère doux et pourtant courageux, dévoués dans l'occasion; aussi étaient-ils traités de la même manière que les blancs, occupaient les mêmes emplois et jouissaient de la faveur des autorités.

Leur nombre était déjà assez considérable et s'accroissait rapidement; mais malheureusement tous les individus de cette race nouvelle, portent en eux un germe de phthisie qui les empêche d'acquérir une grande force et les arrache généralement de bonne heure à la vie, comme il arrive, du reste, à beaucoup de Kodiaks, malgré les soins dont les uns et les autres étaient l'objet de la part de l'administration ainsi que des médecins. On a prétendu que ce mal prenait sa source, non-seulement dans la dureté du climat, mais plus encore dans le régime alimentaire auquel, dans les établissements du N. O. où le poisson frais et salé, suivant la saison, est la seule nourriture facile à trouver, les colons sont forcément astreints. Mais comme les mêmes phénomènes morbides se retrouvent également chez les métis nés et élevés à Ross; là où la température est toujours modérée, la nourriture

animale et végétale abondante pour tous les sujets de la compagnie, on est disposé à chercher une autre cause à cette funeste disposition, et à l'attribuer, peut-être aussi, à la malpropreté dégoûtante où vivaient la plupart d'entre eux; ainsi que je fus à même de le constater, quand je parcourus le groupe de cases où logeaient, autour du fort, les ouvriers et les employés subalternes du gouvernement.

Rien n'est plus dégoûtant que l'intérieur de ces cases où il n'entre ni plus d'air ni plus de jour que si elles devaient servir d'abri aux pauvres habitants de la Nouvelle-Archangel contre les neiges et les frimas. Quant aux hôtesses de ces taudis, celles du moins, qui par curiosité accoururent sur leur porte pour nous voir passer, ne me donnèrent, je dois l'avouer, malgré toute ma bonne volonté de les trouver intéressantes, qu'une triste idée des compagnes chargées d'adoucir la rude existence des engagés de la compagnie russe du N. O.

Je vis ainsi des femmes kodiaks dont au premier abord il me fut impossible de distinguer le sexe, tant elles étaient sales et affublées de haillons, quoique la température fût très-élevée. Cependant en y regardant de plus près, et surmontant le dégoût que j'éprouvais, je découvris que ces femmes, surtout les plus jeunes, n'étaient pas entièrement dépourvues d'agréments physiques. De longs cheveux couleur de jais, des yeux noirs aux regards doux et pensifs, de belles dents, une taille voluptueusement dessinée, des extrémités délicates et bien attachées,

des bras et des jambes mollement arrondis, attirèrent mon attention et me firent regretter que le gouverneur n'eût pas encore étendu ses soins hygiéniques jusqu'à cette partie si intéressante de ses administrés. Chez les jeunes filles métisses que je vis groupées autour de leurs mères, je remarquai les mêmes agréments, et de plus un teint blanc, de la régularité dans les traits, enfin cette harmonie dans les formes du corps qui presque toujours dénote le mélange du sang européen.

Du reste, il serait facile d'améliorer les habitudes de ces pauvres créatures sous le rapport du bien-être matériel, car elles ne manquent nullément d'intelligence, et jouissent en général d'un sort fort heureux avec leurs maris qui, trouvant généralement dans leurs moitiés de la tendresse et une parfaite soumission, s'attachent à elles et les traitent doucement. Eux-mêmes leur donnent le meilleur exemple sous divers rapports; ils servent avec plaisir et dévouement, se montrent obéissants à leurs chefs, actifs et laborieux. Étant astreints à une discipline militaire sévère, privés de tous les moyens de se procurer des liqueurs fortes, dont l'importation est défendue sous de graves peines dans tous les établissements russes du N. O., ils ne se livrent que bien rarement au désordre et à la débauche. Mais si malheureusement ils trouvent l'occasion de satisfaire leur penchant naturel à l'ivrognerie, alors ils deviennent de véritables bêtes féroces, et d'autant plus dangereux en cet état, qu'ils sont généralement d'une très-grande taille, déterminés, et pourvus d'une force prodigieuse. Dans leur état normal au contraire

ils déploient de précieuses qualités; on les trouve industrieux, entreprenants, aptes surtout aux affaires commerciales, mais intéressés et aimant beaucoup l'argent.

La plupart d'entre eux ont des économies qui ne sont pas à dédaigner. Comme ils peuvent se procurer dans les magasins du gouvernement, et à bon marché, tous les articles d'Europe de première nécessité, leur pécule, quand ils sont sages et rangés, ne peut que s'accroître rapidement; aussi en compte-t-on plusieurs, soit à Kodiak, soit à la Nouvelle-Archangel, dont la fortune ne laisse pas de présenter une certaine importance.

Cette population qui se recrute sans cesse dans la classe des métis et au moyen d'engagés envoyés annuellement de Russie, est donc intéressante sous tous les rapports. Quelle sera sa destinée quand la compagnie ayant épuisé de fourrures ses possessions du N. O., ainsi qu'il est arrivé déjà à celle de l'Hudson, se verra contrainte d'abandonner ces mêmes possessions devenues un fardeau stérile, et n'aura pas, comme sa rivale la ressource des établissements agricoles, puisque ses principaux comptoirs se trouvent situés sous un ciel d'airain? J'ai déjà répondu et je le répète, cette population, soit qu'elle reste russe, soit qu'elle devienne indépendante, est appelée à jouer un rôle peu brillant sans doute, mais du moins utile, dans l'avenir de ces contrées, celui enfin que remplissent en Europe, les nations qui vivent sur les bords septentrionaux de la Baltique et de la mer d'Allemagne; surtout si, comme tout le fait présumer aujourd'hui,

elle est destinée à s'accroître bientôt aux dépens de cette foule d'émigrants anglo-saxons qu'on voit inondant la Californie et l'Orégon, et qui, n'y trouvant plus bientôt assez de place pour s'établir à l'aise, s'écoulera nécessairement vers le nord, le long de l'océan Pacifique, pour accomplir dans ces régions encore sauvages, les mêmes prodiges d'industrie, de civilisation, que nos pères et les leurs ont accomplis sous des latitudes non moins élevées, à la Nouvelle-Bretagne et au Canada. Du reste, quelque chose qui arrive, ces établissements pourront longtemps et de plus en plus se suffire à eux-mêmes en fait d'arts mécaniques, car parmi les colons, soit moscovites, soit métis, on compte un grand nombre d'ouvriers de toutes les professions dans ce genre, travaillant également bien le fer et le bois.

Ce sont eux qui avaient édifié, aux dépens des forêts voisines, toutes les maisons et les bâtiments d'exploitation de la colonie; bien plus, ils construisaient naguère encore des caboteurs d'un assez fort tonnage au fort Ross et à la Bodéga, mais on avait renoncé à ce genre d'industrie, par la raison, peu fondée peut-être, que les bois du pays se détruisaient trop promptement au contact de l'eau de mer. Sous les canons du chef-lieu, se trouvaient également les principaux ateliers, les forges, la charronnerie, les chantiers de charpente, voire même une tannerie où l'on préparait une forte quantité de cuirs reconnus excellents pour les chaussures et la sellerie. Si à Ross on ne faisait plus des navires de bois, du moins on y fabriquait

des baïdarques, non pas seulement petites comme celles qui m'avaient apporté les pilotes au large, mais grandes, ayant jusqu'à vingt mètres de long, portant quatorze hommes, et employées au transport des marchandises entre le fort et la Bodéga.

Avec ces singulières embarcations, quoiqu'elles ne soient pas pontées ni fermées en dessus comme celles de dimensions inférieures, les kodiaks entreprennent d'assez longs voyages côtiers, et bien rarement il leur arrive malheur. Une feuille de parchemin, pour ainsi dire, les sépare des abîmes de la mer, mais ils ont soin de l'enduire très-souvent d'huile de poisson, afin de lui donner une nouvelle force, une nouvelle solidité; et quand une voie d'eau se déclare, au moyen d'un morceau de chair quelconque enfoncé dans le trou auquel il adhère sur-le-champ, le danger se trouve bientôt dissipé. Lorsque, faute d'emploi ou pour toute autre raison, le bateau est désarmé, l'enveloppe retirée et roulée, rentre sous les hangars à l'abri des intempéries de l'air, jusqu'au moment où son emploi étant réclamé, on la trempe dans l'eau, puis quand elle est suffisamment amollie, on la remet à sa place, en ayant soin de la tendre parfaitement sur la légère membrure, de sorte qu'une fois séchée, sa surface n'offre pas le plus petit pli.

Ce mouvement industriel d'un côté et agricole de l'autre m'intéressait vivement; et d'autant plus que chaque objet nouveau à mes yeux, devenait de la part de mon hôte le sujet d'observations, de détails bien intéressants pour mon instruction, touchant non-

seulement la petite colonie qu'il gouvernait, mais encore les établissements russes au N. O., leurs ressources, leur mode de gouvernement, leurs productions, enfin sur la manière dont ils sont administrés par leur souveraine la compagnie moscovite des fourrures.

Toutefois les instants où je faisais la plus ample récolte de précieux renseignements, étaient ceux qui s'écoulaient après le dîner, alors que, la fraîcheur du soir se faisant sentir et les occupations de la journée étant terminées, nous pouvions nous livrer dans l'intimité à ces bonnes et longues causeries, si douces pour les voyageurs aux pays lointains.

Nous ne parlions pas uniquement, cependant, de nos amis absents, de nos familles, de nos projets de retour en Europe et du plaisir que nous éprouverions en nous y retrouvant après tant d'années passées au delà des mers. Les sujets sérieux avaient leur tour, et chacun y apportait son tribut de réflexions plus ou moins profondes, suivant qu'ils paraissaient plus ou moins dignes d'observations. J'évoquais surtout les souvenirs que mes deux aimables hôtes avaient dû conserver de leurs voyages aux divers établissements du N. O. où M. Rotscheff s'était vu successivement employé, et sur lesquels j'obtins ainsi, sous le double rapport de la politique et du commerce, une foule de documents bien intéressants pour moi.

Sans doute que j'avais un peu à me défier, quant à ces dernières, de cette admiration, de cette espèce de culte de latrie que les Russes montrent générale-

ment aujourd'hui pour leur empereur, et auxquels le gouverneur de la Bodéga, né et élevé à Saint-Pétersbourg, appartenant par ses deux familles aux rangs supérieurs de la société, payait naturellement un fort tribut. Mais ces éloges étaient faits avec un tel accent de vérité, un tel air de persuasion, puis le motif en était si respectable à mes yeux, que je pardonnais aisément l'exagération, et d'autant mieux, que chez toutes les classes des sujets du czar, l'amour du pays et l'orgueil national semblent s'être personnifiés dans le souverain actuel.

En effet, l'empereur Nicolas marche, on peut le dire, avec son peuple, paraît en comprendre, non moins bien que Pierre le Grand et la fameuse Catherine, les instincts et les intérêts. Il s'est fait à la fois le protecteur de la race slave et le chef suprême de la religion grecque, c'est-à-dire, a donné à sa puissance deux points d'appui au moyen desquels il est devenu l'arbitre des destinées de l'Europe septentrionale, et pourra, quand il voudra, remuer tout l'Orient. Aussi excite-t-il à la fois le fanatisme religieux et cette passion de conquêtes naturels à sa nation, et qui, habilement exploités par ses prédécesseurs ont élevé celle-ci en moins d'un siècle à un degré de puissance tel, que l'Angleterre et la France peuvent seules l'égaler.

Les Russes aiment la guerre comme l'aimaient les hordes barbares de qui ils descendent; ils aiment le commerce comme les Grecs avec lesquels une communauté de religion les ont fait se mêler depuis que les

armées moscovites, en s'avançant vers les bords de la mer Noire et les rives du Danube, ont commencé le démembrement de l'empire du croissant. Enfin ils veulent échanger leurs steppes glacés contre les provinces riches et fertiles que conquirent dans le XIV[e] siècle les sectateurs de Mahomet, sur les successeurs dégénérés des Césars. La nation ne demande pas de libertés publiques pour elle; le pouvoir absolu laissé aux mains de ses maîtres est préférable pour ses intérêts à nos gouvernements constitutionnels dont elle ne peut encore comprendre les avantages; mais aussi l'histoire nous montre suffisamment de quelle manière tragique elle se débarrasse des souverains qui entravent, par leur paresse ou leur incapacité, sa marche vers les grandes destinées qu'elle prétend, non sans raison, lui être réservées.

Or, quel czar mérita jamais davantage, me disait avec chaleur mon gouverneur de la Bodéga, l'amour, la confiance de ses sujets, que celui qui occupe aujourd'hui le trône? Ses guerres, toujours heureuses, ont à la fois flatté notre orgueil et considérablement agrandi le territoire de l'empire; il domine l'Allemagne; la croix grecque marche de front avec celle de Rome; il tient en échec l'Angleterre, dont il menace en même temps le commerce et les possessions asiatiques; enfin, après avoir désarmé le sultan de Stamboul, il prépare tranquillement, sans trouver une véritable opposition en Europe, la catastrophe qui, en rejetant les Turcs en Asie, poussera les peu-

ples greco-slaves dans les bras de la Russie. Tant de succès ont-ils fait oublier à notre empereur les bienfaits qu'une paix bien employée peut répandre sur son pays? Non, sans doute, et celui-ci, dont naguère encore les produits de ses forêts et de ses troupeaux formaient toutes les richesses, prend place aujourd'hui parmi les puissances commerçantes et manufacturières, au grand détriment des relations de tous genres de l'Angleterre avec les contrées hyperboréennes du globe.

On retrouve, continuait mon hôte, jusque sur les bords glacés de la Sibérie polaire et de l'Amérique du N. O., les mêmes où, il y a moins de soixante années, les navigateurs n'avaient pas encore osé pénétrer, intimidés qu'ils étaient par un climat d'airain et des gros temps presque continuels, on retrouve, disait-il, dans ces régions voisines du pôle, les nombreuses preuves de la sollicitude éclairée de notre souverain pour la prospérité de ses peuples, et des exemples de ce que le pouvoir absolu peut produire de bien, quand il est aux mains d'un prince national, capable et dévoué aux intérêts de son pays.

C'est grâce à sa protection, ajoutait en terminant M. de Rotscheff, que notre Compagnie des fourrures a donné, depuis le commencement du siècle, une aussi grande extension à ses affaires et monopolisé le trafic des fourrures sur les côtes du N. O. depuis le 53ᵉ degré de latitude jusqu'au delà du détroit de Behring, c'est-à-dire là seulement où les riches produits des solitudes septentrionales du nouveau

monde ne sont pas encore épuisés. Les navires étrangers n'osent plus, dès longtemps, venir traiter des pelleteries sur nos possessions ; l'approche leur en étant sévèrement défendue, sous peine de confiscation. Du reste, ils savent que s'ils cherchaient à transgresser la défense, ils trouveraient sur tous les points abordables de la côte, des portes fortifiées et munies de bonnes garnisons, ou bien des croiseurs chargés de faire exécuter sévèrement cette espèce de blocus. C'est le souverain qui nomme à tous les emplois un peu élevés de la compagnie, lesquels sont, la plupart du temps, remplis par des officiers de la marine impériale, distingués par leur mérite et leur loyauté ; aussi, les services qu'ils rendent dans ces pays lointains où leur séjour doit durer cinq années consécutives, sont-ils toujours noblement récompensés. Le capitaine de vaisseau gouverneur-général, dont la résidence est à la Nouvelle-Archangel, reçoit, non-seulement 40 000 fr. par années, mais encore une gratification de 20 000 fr. quand il rentre dans ses foyers. Les autres employés ne sont pas moins bien traités, chacun dans sa position ; les engagés même jouissent de notables avantages, qui rendent leur sort fort heureux ; ils touchent, en outre de l'assez forte prime accordée par engagement de cinq années, 50 fr. par mois, et de plus on leur laisse la faculté de prendre à un prix modéré, dans les magasins de l'État, qui en sont toujours abondamment fournis, tous les articles d'Europe dont ils ont besoin pour leurs familles et pour eux ; enfin, ils pratiquent licitement certaines branches d'indus-

trie, à la faveur desquelles ils peuvent s'assurer pour l'avenir, une existence aisée.

Mais, d'un autre côté, la discipline est sévère pour tous les employés de la compagnie sans exception; aucune espèce de trafic extérieur n'est permis; celui des fourrures surtout, leur est expressément défendu; la moindre concussion est considérée comme un crime; l'usage des liqueurs fortes est absolument prohibé; chaque colon est soldat avant tout et doit manier aussi bien un fusil que les outils de sa profession. A l'expiration de son temps de service, chaque engagé doit retourner en Europe ou bien contracter un nouvel engagement aux mêmes conditions que le premier; toutefois, et dans ce cas, il obtient une concession de terre ainsi que les instruments et les animaux nécessaires pour la cultiver; bon nombre de ces hommes se sont ainsi enrichis, soit à la Nouvelle-Archangel, soit dans les autres établissements où, devenus chefs de famille, ils ne songent nullement à retourner en Russie.

On porte jusqu'à six mille le nombre de serviteurs que la compagnie compte à son service, y compris les marins qui composent les équipages de vingt-cinq navires de toutes grandeurs; les uns, construits au chef-lieu, les autres venus d'Europe, servant tous aux communications entre les différents points des côtes d'Asie et d'Amérique, où elle a fondé des comptoirs.

En outre de ces navires, il en vient assez régulièrement deux chaque année de Saint-Pétersbourg, par le

cap Horn, apportant de nombreux approvisionnements à la Nouvelle-Archangel pour le compte de la compagnie, et au Kamtsckatka pour celui du gouvernement, cette colonie étant restée jusqu'à présent à la couronne, quoique dépouillée depuis le commencement du siècle du titre de métropole des possessions moscovites dans ces lointaines régions, titre qu'elle avait possédé longtemps avant ce changement; puis ces deux navires retournent en Russie, emportant les plus belles des fourrures amassées dans les magasins du chef-lieu, tandis que le reste, transporté à Ochotsk, prend la route de Kiakta où les marchands chinois viennent les acheter.

Ces deux branches de commerce sont considérables et doivent donner de gros bénéfices, si on en juge par la prospérité toujours croissante des affaires de la Compagnie, l'empressement que les plus grands seigneurs de la cour montrent à se mettre au nombre de ses actionnaires, l'intérêt très-prononcé que lui montre le souverain, enfin, la façon généreuse dont elle traite ses nombreux employés de tous les rangs.

Il n'est pas jusqu'aux sauvages du N. O. qui, malgré leur férocité, leur turbulence et surtout leur horreur de notre civilisation, ne soient traités par elle avec une indulgence, une justice dont bien rarement les Européens ont donné l'exemple ailleurs. Ses agents ont l'ordre précis de ne jamais les molester; d'éviter soigneusement toute occasion d'employer la force des armes contre eux à moins de cas de légitime défense; de se montrer, au contraire, bienveillants à leur égard et

de les traiter libéralement dans toutes les transactions; de veiller surtout à ce que les liqueurs fortes ne leur soient ni données, ni vendues, non moins dans l'intérêt de ces malheureux sauvages, que dans celui des colons, dont bien souvent des révoltes, provoquées chez les peaux rouges par des excès d'ivrognerie, ont compromis la sûreté et même la vie. La vaccine a été introduite parmi ces derniers que la variole décimait auparavant presque chaque année. Enfin, contrairement aux usages suivis dans les établissements fondés par les blancs chez les peuples incivilisés, la maîtresse du N. O. laisse les indigènes des tribus voisines de ses établissements, suivre paisiblement la religion de leurs pères, et les prêtres qu'elle entretient dans toutes ses possessions ne peuvent employer, pour faire des néophytes, que la douceur et la persuasion. . . . .

Aussi ses agents sont-ils parvenus, en suivant avec persévérance cette sage ligne de conduite, à vivre en bonne intelligence avec la plupart des hordes nombreuses et guerrières, qui occupent le littoral de l'Amérique, au sud du détroit de Behring, quoique naguère encore elles inspirassent une juste terreur aux équipages des navires que la traite des fourrures attirait sur leurs côtes et dont un grand nombre a été massacré par elles avec un raffinement de barbarie et de trahison vraiment diabolique. Parmi ces sauvages, les Kaloches étaient et sont encore les plus nombreux et les plus redoutés, quoique moins barbares que leurs voisins de l'intérieur du continent, et offrant dans leurs cou-

tumes, dans leurs institutions gouvernementales mêmes, quelques vestiges de civilisation. Ils se construisent des maisons de bois ou de terre pour l'hiver; sont industrieux, fabriquent des étoffes de poil de bêtes pour se vêtir, et des vases de bois pour les usages domestiques; leurs armes, leurs pirogues et jusqu'aux ornements de toilette des guerriers sont faits et sculptés d'une manière remarquable. Ils ne vont pas nus comme la plupart des naturels de cette partie du nouveau monde; et parmi eux les femmes jouissent d'une certaine considération. Il est vrai qu'elles sont grandes, bien faites, ne manquant pas de grâces et pourraient même passer pour jolies, sans l'horrible habitude qu'elles ont adoptée, croyant accroître probablement leurs charmes, de se percer la lèvre inférieure dès l'enfance, d'agrandir peu à peu cette ouverture au point de pouvoir, jeune fille y introduire une coquille, et femme mariée une énorme tasse de bois, destinées à recevoir la salive qui s'en échappe constamment. Celles de ces femmes, que je vis à la suite des Russes de la Bodéga, paraissaient extrêmement fières de cet ornement qu'il nous était impossible de regarder sans éprouver un sentiment de profond dégoût. Les hommes se contentent d'orner leurs joues de tatouages ingénieusement dessinés, espèce de blason au moyen duquel ils se font reconnaître pour membres de telle famille ou de telle tribu. Sous ces ornements singuliers on découvre souvent de beaux traits, des physionomies agréables, quelque chose de fier, de martial que relève encore davantage une

belle prestance et la plus noble harmonie entre les diverses parties du corps.

Ces tribus kaloches composent une sorte de confédération dans l'intérêt de la défense commune; mais chacune est indépendante des autres et a ses chefs particuliers élus librement et dont par conséquent le pouvoir est extrêmement borné. Pour ces hommes de la nature, la pensée seule d'une sujétion, quelque faible quelle soit, est insupportable; aussi nos institutions sociales n'ont-elles fait aucun progrès parmi eux, malgré un contact presque habituel avec les Russes dont généralement les postes fortifiés sont aujourd'hui entourés de leurs villages. A la Nouvelle-Archangel, ceux-ci s'étendent sous les canons de la forteresse où, de même qu'à Ross, mais sur une échelle bien plus étendue, résident les principaux fonctionnaires et la garnison.

Aujourd'hui même encore, cette dernière considère un pareil voisinage comme dangereux, et non sans raison, car le moindre mécontentement, la plus légère offense faite à leur amour-propre ou à leurs intérêts, peuvent changer soudainement ces prétendus amis en ennemis acharnés.

Les colons se souviennent encore des malheurs qu'éprouva l'établissement peu de temps après sa fondation. Les Kaloches, excités par leurs femmes, qui prétendaient avoir été insultées par celles que les Russes de la garnison avaient amenées avec eux, attaquèrent le fort, alors peu redoutable, il est vrai, mais pourtant garni d'artillerie et vigoureusement défendu.

Rien ne put résister à la fureur des assaillants : tous les assiégés qui ne purent se sauver par mer furent massacrés sans pitié, et les constructions complétement détruites. Peu de mois après, il est vrai, on les rétablit sans coup férir ; et depuis cette époque la paix n'a plus été troublée ; mais c'est grâce aux soins que les nouvelles autorités prennent de capter l'attachement des chefs par des présents continuels et d'observer la plus libérale justice dans leurs relations de toute espèce avec les naturels.

Cette ligne de conduite est d'autant plus politique que ces derniers sont tous, sans exception, munis d'armes à feu dont ils se servent avec adresse, et qu'ils sentent l'avantage que leur nombre et cette nouvelle manière de combattre leur donnent sur les étrangers. Au premier abord on trouvera que ceux-ci ont été bien imprudents de mettre ainsi aux mains de gens dont ils doivent toujours se défier, de semblables moyens de destruction. Mais d'abord ils ont dû se rendre aux exigences de ces mêmes gens, dont l'amitié est nécessaire à leur trafic de pelleteries ; ensuite l'échange que les indigènes de cette partie du nouveau monde ont fait de leurs flèches contre les fusils pour chasser les animaux à fourrures dans les bois, a augmenté considérablement la somme de ces dernières livrées au commerce. Enfin, dans ces contrées occupées par des tribus nombreuses, guerrières et adverses aux blancs, la compagnie moscovite ne peut guère envoyer, comme celle de l'Hudson, ses chasseurs dans l'intérieur du pays,

et est contrainte de se borner à trafiquer avec les naturels qui habitent dans le voisinage de la mer et de ses possessions.

Du reste, toutes les précautions ont été prises pour mettre la Nouvelle-Archangel à l'abri des mauvais sentiments de la population indigène qui l'entoure, et même des attaques qu'une puissance jalouse pourrait diriger contre ce chef-lieu. Le fort, construit sur d'assez larges dimensions et hérissé d'artillerie, est situé au sommet d'une colline qui domine à la fois la mer et la plaine. Deux mille Russes ou métis, moitié colons, moitié soldats, y tiennent constamment garnison; son port, où l'on ne parvient qu'après avoir franchi de longs et sinueux canaux qui le mettent à l'abri du mauvais temps comme d'un coup de main, voit constamment entrer ou sortir des navires venant échanger leurs cargaisons de marchandises de l'ancien monde, contre les superbes bois de mâture ou de construction tirés des vastes forêts d'alentour, et que des moulins à scie mus par la vapeur transforment en planches, en bordages ou en madriers de toutes dimensions. Là aussi se rassemblent, à certaines époques de l'année, les bâtiments appartenants à la compagnie; les uns arrivant d'Ochotsk avec les voyageurs et les approvisionnements de toute espèce apportés de Saint-Pétersbourg à travers les immenses plaines de la Sibérie; les autres viennent de parcourir durant la belle saison, les baies, les rivières et les canaux dont la côte du N. O. est sillonnée, pour y recueillir les fourrures

traitées par les agents stationnés dans les divers comptoirs.

Même en hiver, la Nouvelle-Archangel n'est pas comme on pourrait le croire, en raison de la haute latitude et des tristes régions où elle est située, un séjour de tristesse et d'ennui; loin de là, car les habitants, renfermés dans de bonnes maisons construites à la mode de leur pays, avec une double muraille de troncs d'arbres, chauffées par d'énormes poêles, fort confortablement arrangés à l'intérieur, s'y livrent à la gaieté et à la bonne chère; les bals, les réunions se succèdent sans interruption pendant une bonne partie des deux saisons, chez les principaux employés du gouvernement. La société ne peut y être bien nombreuse sans doute, mais elle se compose généralement, à ce qu'il paraît, de femmes non moins gracieuses que jolies, et d'hommes distingués par leurs manières et leurs moyens.

Depuis quelques années surtout, ce chef-lieu a fait de rapides progrès sous tous les rapports; sa population s'est accrue considérablement en même temps que sa richesse commerciale; son port reçoit encore plus que par le passé, des navires américains dont les armateurs viennent y échanger tous les articles d'Europe ou des États-Unis nécessaires à la population blanche, tels que vins, liqueurs, provisions de table, étoffes de laine, modes de Paris, meubles pour les appartements; puis du fer, du cuivre, des verroteries, des armes à feu, de la poudre, du plomb, de la grosse quincaillerie, des tissus grossiers, des couvertures de

laine, tous articles destinés à la troque des pelleteries avec les naturels; viennent y échanger, dis-je, contre des bois de mâture et de construction, de l'huile de baleine ou de veau marin, du saumon salé ou fumé, des cuirs de cerf ou des peaux d'ours et même de zibeline seule fourrure dont l'exportation soit permise en raison de la grande quantité que les chasseurs de Sibérie en portent aux marchés de la métropole.

Ce mouvement d'échange est d'autant plus actif à la Nouvelle-Archangel, que là seulement les navires de toutes les nations peuvent aborder, et que là aussi viennent aboutir les produits de cette foule de petits établissements fondés sur les îles Aleutiennes et sur la côte d'Amérique depuis la baie de la princesse Charlotte jusqu'au nord du détroit de Behring; c'est-à-dire dans les cantons où les naturels se livrent principalement à la chasse ou à la pêche, suivant les saisons, et sont habitués à vendre les produits de leur industrie, soit directement, soit par l'entremise d'autres sauvages, aux traitants russes. A cela ne se bornent pas les résultats de cette activité commerciale, de cet esprit d'entreprise, de cet amour du gain, si je puis m'exprimer ainsi, qui semblent inhérents au caractère slave. Ils se traduisent encore en fréquentes et hardies explorations des rivages asiatiques ou américains qui s'étendent vers le pôle nord, de l'autre côté du détroit de Behring, afin d'y trouver de nouvelles sources de revenus, soit dans les produits de l'Océan, soit dans le trafic avec les habitants de ces contrées glacées.

Tout incessante qu'elle est, cette activité doit pourtant faire place au repos durant l'hiver, époque où il règne à la mer, dans ces parages, des temps affreux que rarement les marins osent braver malgré le beau phare dont est ornée l'entrée de la baie de Norfolk, au fond de laquelle est située la Nouvelle-Archangel, et malgré la science des hardis pilotes Kodiaks, qui vont dans leurs baïdarques chercher en tout temps les navires au large. Toutefois il paraît qu'à terre les colons russes n'ont pas autant à souffrir de la sévérité du climat.

En effet, celui-ci est bien moins dur que ne le laisserait supposer généralement la haute latitude sous laquelle se trouve placé le chef-lieu des possessions moscovites au N. O. Sans doute que l'hiver y est long et très-dur, puisque les hautes terres sont couvertes de neige et de glace durant les deux tiers de l'année, et que même dans les vallées les végétaux culinaires de nos provinces les plus septentrionales refusent pour la plupart d'y pousser. Mais l'atmosphère est plutôt humide que froide, et il tombe sur cette partie du nouveau continent autant de pluie que de neige durant la mauvaise saison. Rarement le thermomètre descend au-dessous de 10°; et si le sol se montre constamment rebelle aux soins que se donnent les Européens pour lui faire produire des céréales ou des légumes, et n'offre presque de toutes parts que des marécages ou des rochers, il ne s'en couvre pas moins pendant l'été d'une herbe épaisse qui, coupée, séchée et mise à

laine, tous articles destinés à la troque des pelleteries avec les naturels; viennent y échanger, dis-je, contre des bois de mâture et de construction, de l'huile de baleine ou de veau marin, du saumon salé ou fumé, des cuirs de cerf ou des peaux d'ours et même de zibeline seule fourrure dont l'exportation soit permise en raison de la grande quantité que les chasseurs de Sibérie en portent aux marchés de la métropole.

Ce mouvement d'échange est d'autant plus actif à la Nouvelle-Archangel, que là seulement les navires de toutes les nations peuvent aborder, et que là aussi viennent aboutir les produits de cette foule de petits établissements fondés sur les îles Aleutiennes et sur la côte d'Amérique depuis la baie de la princesse Charlotte jusqu'au nord du détroit de Behring; c'est-à-dire dans les cantons où les naturels se livrent principalement à la chasse ou à la pêche, suivant les saisons, et sont habitués à vendre les produits de leur industrie, soit directement, soit par l'entremise d'autres sauvages, aux traitants russes. A cela ne se bornent pas les résultats de cette activité commerciale, de cet esprit d'entreprise, de cet amour du gain, si je puis m'exprimer ainsi, qui semblent inhérents au caractère slave. Ils se traduisent encore en fréquentes et hardies explorations des rivages asiatiques ou américains qui s'étendent vers le pôle nord, de l'autre côté du détroit de Behring, afin d'y trouver de nouvelles sources de revenus, soit dans les produits de l'Océan, soit dans le trafic avec les habitants de ces contrées glacées.

Tout incessante qu'elle est, cette activité doit pourtant faire place au repos durant l'hiver, époque où il règne à la mer, dans ces parages, des temps affreux que rarement les marins osent braver malgré le beau phare dont est ornée l'entrée de la baie de Norfolk, au fond de laquelle est située la Nouvelle-Archangel, et malgré la science des hardis pilotes Kodiaks, qui vont dans leurs baïdarques chercher en tout temps les navires au large. Toutefois il paraît qu'à terre les colons russes n'ont pas autant à souffrir de la sévérité du climat.

En effet, celui-ci est bien moins dur que ne le laisserait supposer généralement la haute latitude sous laquelle se trouve placé le chef-lieu des possessions moscovites au N. O. Sans doute que l'hiver y est long et très-dur, puisque les hautes terres sont couvertes de neige et de glace durant les deux tiers de l'année, et que même dans les vallées les végétaux culinaires de nos provinces les plus septentrionales refusent pour la plupart d'y pousser. Mais l'atmosphère est plutôt humide que froide, et il tombe sur cette partie du nouveau continent autant de pluie que de neige durant la mauvaise saison. Rarement le thermomètre descend au-dessous de 10°; et si le sol se montre constamment rebelle aux soins que se donnent les Européens pour lui faire produire des céréales ou des légumes, et n'offre presque de toutes parts que des marécages ou des rochers, il ne s'en couvre pas moins pendant l'été d'une herbe épaisse qui, coupée, séchée et mise à

laine, tous articles destinés à la troque des pelleteries avec les naturels; viennent y échanger, dis-je, contre des bois de mâture et de construction, de l'huile de baleine ou de veau marin, du saumon salé ou fumé, des cuirs de cerf ou des peaux d'ours et même de zibeline seule fourrure dont l'exportation soit permise en raison de la grande quantité que les chasseurs de Sibérie en portent aux marchés de la métropole.

Ce mouvement d'échange est d'autant plus actif à la Nouvelle-Archangel, que là seulement les navires de toutes les nations peuvent aborder, et que là aussi viennent aboutir les produits de cette foule de petits établissements fondés sur les îles Aleutiennes et sur la côte d'Amérique depuis la baie de la princesse Charlotte jusqu'au nord du détroit de Behring; c'est-à-dire dans les cantons où les naturels se livrent principalement à la chasse ou à la pêche, suivant les saisons, et sont habitués à vendre les produits de leur industrie, soit directement, soit par l'entremise d'autres sauvages, aux traitants russes. A cela ne se bornent pas les résultats de cette activité commerciale, de cet esprit d'entreprise, de cet amour du gain, si je puis m'exprimer ainsi, qui semblent inhérents au caractère slave. Ils se traduisent encore en fréquentes et hardies explorations des rivages asiatiques ou américains qui s'étendent vers le pôle nord, de l'autre côté du détroit de Behring, afin d'y trouver de nouvelles sources de revenus, soit dans les produits de l'Océan, soit dans le trafic avec les habitants de ces contrées glacées.

Tout incessante qu'elle est, cette activité doit pourtant faire place au repos durant l'hiver, époque où il règne à la mer, dans ces parages, des temps affreux que rarement les marins osent braver malgré le beau phare dont est ornée l'entrée de la baie de Norfolk, au fond de laquelle est située la Nouvelle-Archangel, et malgré la science des hardis pilotes Kodiaks, qui vont dans leurs baïdarques chercher en tout temps les navires au large. Toutefois il paraît qu'à terre les colons russes n'ont pas autant à souffrir de la sévérité du climat.

En effet, celui-ci est bien moins dur que ne le laisserait supposer généralement la haute latitude sous laquelle se trouve placé le chef-lieu des possessions moscovites au N. O. Sans doute que l'hiver y est long et très-dur, puisque les hautes terres sont couvertes de neige et de glace durant les deux tiers de l'année, et que même dans les vallées les végétaux culinaires de nos provinces les plus septentrionales refusent pour la plupart d'y pousser. Mais l'atmosphère est plutôt humide que froide, et il tombe sur cette partie du nouveau continent autant de pluie que de neige durant la mauvaise saison. Rarement le thermomètre descend au-dessous de 10°; et si le sol se montre constamment rebelle aux soins que se donnent les Européens pour lui faire produire des céréales ou des légumes, et n'offre presque de toutes parts que des marécages ou des rochers, il ne s'en couvre pas moins pendant l'été d'une herbe épaisse qui, coupée, séchée et mise à

laine, tous articles destinés à la troque des pelleteries avec les naturels; viennent y échanger, dis-je, contre des bois de mâture et de construction, de l'huile de baleine ou de veau marin, du saumon salé ou fumé, des cuirs de cerf ou des peaux d'ours et même de zibeline seule fourrure dont l'exportation soit permise en raison de la grande quantité que les chasseurs de Sibérie en portent aux marchés de la métropole.

Ce mouvement d'échange est d'autant plus actif à la Nouvelle-Archangel, que là seulement les navires de toutes les nations peuvent aborder, et que là aussi viennent aboutir les produits de cette foule de petits établissements fondés sur les îles Aleutiennes et sur la côte d'Amérique depuis la baie de la princesse Charlotte jusqu'au nord du détroit de Behring; c'est-à-dire dans les cantons où les naturels se livrent principalement à la chasse ou à la pêche, suivant les saisons, et sont habitués à vendre les produits de leur industrie, soit directement, soit par l'entrémise d'autres sauvages, aux traitants russes. A cela ne se bornent pas les résultats de cette activité commerciale, de cet esprit d'entreprise, de cet amour du gain, si je puis m'exprimer ainsi, qui semblent inhérents au caractère slave. Ils se traduisent encore en fréquentes et hardies explorations des rivages asiatiques ou américains qui s'étendent vers le pôle nord, de l'autre côté du détroit de Behring, afin d'y trouver de nouvelles sources de revenus, soit dans les produits de l'Océan, soit dans le trafic avec les habitants de ces contrées glacées.

Tout incessante qu'elle est, cette activité doit pourtant faire place au repos durant l'hiver, époque où il règne à la mer, dans ces parages, des temps affreux que rarement les marins osent braver malgré le beau phare dont est ornée l'entrée de la baie de Norfolk, au fond de laquelle est située la Nouvelle-Archangel, et malgré la science des hardis pilotes Kodiaks, qui vont dans leurs baïdarques chercher en tout temps les navires au large. Toutefois il paraît qu'à terre les colons russes n'ont pas autant à souffrir de la sévérité du climat.

En effet, celui-ci est bien moins dur que ne le laisserait supposer généralement la haute latitude sous laquelle se trouve placé le chef-lieu des possessions moscovites au N. O. Sans doute que l'hiver y est long et très-dur, puisque les hautes terres sont couvertes de neige et de glace durant les deux tiers de l'année, et que même dans les vallées les végétaux culinaires de nos provinces les plus septentrionales refusent pour la plupart d'y pousser. Mais l'atmosphère est plutôt humide que froide, et il tombe sur cette partie du nouveau continent autant de pluie que de neige durant la mauvaise saison. Rarement le thermomètre descend au-dessous de 10°; et si le sol se montre constamment rebelle aux soins que se donnent les Européens pour lui faire produire des céréales ou des légumes, et n'offre presque de toutes parts que des marécages ou des rochers, il ne s'en couvre pas moins pendant l'été d'une herbe épaisse qui, coupée, séchée et mise à

l'abri des intempéries de l'air, sert à nourrir les bestiaux l'hiver. En sorte que chaque famille de colon un peu aisée peut nourrir pendant toute l'année une ou plusieurs vaches dont le lait sert principalement à la nourriture des femmes, des enfants et surtout des personnes de faible constitution, qui presque toutes ne supportent qu'avec peine les terribles influences d'un pareil séjour. Beaucoup de nouveau-nés lui payent un tribut de mort; tandis que les adultes sont fréquemment attaqués par les dyssenteries, les inflammations de poitrine et par des pneumonies, suites de l'humidité glaciale de l'atmosphère.

Toutefois, généralement parlant, le pays est sain et sans les maladies épidémiques qui, à plusieurs reprises et récemment encore, sont venues décimer d'une manière affreuse les tribus indigènes du N. O., et en ont fait même disparaître plusieurs complétement, ces populations sauvages s'accroîtraient plutôt que de diminuer, malgré leurs guerres perpétuelles et les misères de tous genres auxquelles les expose leur imprévoyance.

Les gens venus d'Europe résistent parfaitement à toutes ces épreuves, grâce à la tempérance qui leur est imposée. La nourriture que leur fournit le gouvernement ne peut être sans doute bien variée ni bien choisie, puisque la Nouvelle-Archangel tire presque entièrement ses provisions de viandes salées ou de végétaux de la Bodéga, de plusieurs autres points de la Californie, voire même des îles Sandwich, et que la

nature ingrate de son territoire ne permet pas d'y cultiver nos plantes potagères d'Europe sur une échelle un peu étendue; mais comme presque tous sont pêcheurs ou chasseurs aussi adroits qu'intrépides, ils se procurent sur les rivages, soit du poisson, soit des coquillages en abondance, et dans les forêts voisines de l'établissement du gros gibier en quantité considérable, ainsi qu'une multitude d'oiseaux de passage bons à manger; enfin les naturels apportent constamment au marché pendant l'hiver les nombreux animaux sauvages qu'ils percent de leurs flèches ou abattent à coup de fusil. Le séjour du chef-lieu des possessions moscovites du N. O. ne peut donc être considéré comme un bien pénible exil par des gens dont le pays natal n'est guère mieux partagé, sous beaucoup de rapports, que celui dont je tâche de donner ici une juste idée. Mais il n'en est pas de même pour ceux de leurs compatriotes qui sont contraints de résider dans les établissements russes situés sur les rivages d'Asie voisins du détroit de Behring.

En ces lieux ils trouvent un ciel des plus incléments. A Ochotks, sous le 60° de latitude nord, le sol est enseveli sous la neige une grande partie de l'année ; et durant cette longue suite de mois, les ouvriers européens ne peuvent travailler à l'air libre sans courir des risques sérieux pour leur conservation. Aussi est-ce là que sont envoyés bon nombre des malheureux que les tribunaux criminels de la métropole condamnent à la déportation. Quelques-uns des moins coupables subissent également leur punition au

Kamtschatka où, dans leur infortune, ils doivent se trouver heureux de pouvoir résider.

En effet, Pétropolouski, lieu de résidence du gouverneur général de cette possession de la couronne, étant située sous une latitude beaucoup moins voisine du pôle que Ochotks, et appartenant depuis longtemps à la Russie, dont le Kamtschatka fut longtemps la seule colonie dans cette partie reculée du globe, doit offrir naturellement aux pauvres déportés un séjour moins triste que cette ville maritime de la Sibérie. Elle ne peut sans doute être comparée, sous le rapport de la population et du nombre des édifices publics ou privés, à la Nouvelle-Archangel. Son commerce est presque nul; sa rade, son port si bien abrité, et le plus beau peut-être du monde, sont condamnés à une solitude continuelle, car à peine un ou deux navires y paraissent-ils chaque année; mais ses petites maisons, rangées en amphithéâtre au bord d'un superbe bassin où des flottes entières mouilleraient en sûreté, sont jolies, confortablement arrangées pour le climat et présentent à l'œil du nouvel arrivant une couleur de civilisation européenne qui fait plaisir.

Le terroir environnant, quoiqu'un peu marécageux et malgré une température froide, non-seulement se couvre de bons pâturages dans la saison où le soleil quitte à peine l'horizon, mais encore accorde au cultivateur industrieux, un peu d'orge, du seigle, d'excellentes pommes de terre ainsi que plusieurs autres légumes d'Europe. Enfin, durant l'été si court, si pâle de ces contrées, on trouve dans les

bois des fraises, des framboises dont la couleur rouge semble tacher de pourpre la nappe de neige qui parfois recouvre encore le sol au mois de juillet.

Asservie depuis bientôt un siècle et traitée doucement par la Russie, la population indigène du Kamtchatka se montre dévouée à ses maîtres et leur fournit des hommes forts, vigoureux, hardis, intelligents, d'un caractère doux et bienveillant, qui se rendent également utiles comme ouvriers, soldats, domestiques, enfin comme chasseurs aussi adroits qu'audacieux. Durant l'été, les uns cultivent la terre, récoltent les foins pour les bestiaux dont la colonie possède d'assez nombreux troupeaux; tandis que les autres arment les caboteurs destinés à la traite des pelleteries le long des côtes nord du continent, ou poursuivent les baleines et les phoques dans la vaste baie d'Awatcha, ou bien enfin s'emparent, au moyen de filets, de cette énorme quantité de saumons, de truites et d'autres espèces d'excellents poissons qui, salés ou séchés, leur servent de principale nourriture pendant l'hiver.

Le retour de cette saison ramène pour eux un autre genre de travaux plus durs, plus dangereux encore, mais que pourtant ils recherchent généralement avec le plus vif empressement. Alors que les Européens déciment à coups de fusil les nombreuses bandes d'oiseaux aquatiques qui couvrent les bords des étangs et des marécages, ou bien, montés sur des traîneaux emportés rapidement par des chiens, vont visiter les villages de la presqu'île; les intrépides Kamtchadales,

des que le froid a durci la terre et les eaux, s'élancent à la poursuite des rennes sauvages, des renards blancs, gris, argentés, des zibelines aux fourrures tant estimées. Ni les attaques des ours aussi gros que féroces, hôtes nombreux de ces solitudes glacées, ni la crainte d'être engloutis par ces horribles ouragans de neige si redoutés dans les contrées polaires, ne peuvent les arrêter dans leurs courses aventureuses; et avant la naissance du printemps, ils reviennent au logis, apportant les dépouilles des animaux sauvages dont la vente aux traitants de la Compagnie, leur permet de prendre dans les magasins de cette dernière, tout ce dont ils ont besoin pour leurs familles et pour eux.

En 1756, lorsque le czar fit prendre possession de la presqu'île du Kamtchatka, cette population se trouvait beaucoup plus nombreuse qu'aujourd'hui. Plusieurs fois elle a été cruellement décimée par les maladies épidémiques contre lesquelles les autorités locales ont lutté en vain; mais à présent que la civilisation, ayant fait plus de progrès parmi ces pauvres gens, leur procure un bien-être matériel qu'ils ignoraient complétement, enfin que la vaccine sauve une grande quantité d'enfants et d'adultes que la petite vérole enlevait naguère encore annuellement, elle ne diminue plus, augmente même et fournit de plus en plus à ses maîtres des auxiliaires non moins dévoués, non moins utiles que les Kodiaks ou les autres insulaires alleutiens avec lesquels, du reste, tout annonce que les Kamtchadales ont une commune origine, tant ils leur ressemblent au physique et au moral.

Là s'est formée également, à la faveur des unions contractées par les colons avec les femmes indigènes, une race qui, déjà digne d'attention, s'accroît sans cesse et rend de réels services à la communauté par son activité et son intelligence. Elle fournit, comme dans les établissements russes du N. O., de bons ouvriers et des agents fidèles aux fonctionnaires du gouvernement; aussi ces derniers, ne faisant aucune différence entre eux et les engagés, leur confient aisément des fonctions qui exigent non moins de capacité que d'énergie. Les jeunes filles se font également remarquer par leur douceur, leur esprit industrieux, un penchant prononcé pour les occupations sédentaires; au point que bon nombre d'entre elles, jouissant à juste titre d'une certaine réputation de sagesse et de beauté, trouvent aisément des maris parmi les blancs même d'un rang assez élevé.

Ces divers détails, au moyen desquels j'essaye, presque sans espoir d'y parvenir, de donner aux lecteurs une juste idée de ces contrées curieuses que les circonstances m'ont empêché de visiter, comme j'en avais l'intention, avant les malheurs de *l'Artémise* à Taïti, ces divers détails, dis-je, que chaque soir je consignais avec soin dans mes notes pendant un heureux et trop court séjour à Ross, ont été puisés, on le devinera aisément, en grande partie dans les conversations de mes deux aimables hôtes, alors que nous nous racontions mutuellement nos pérégrinations, nos séjours dans les divers pays que nous avions parcourus, nos impressions agréables ou pénibles. J'écoutais avec

un vif plaisir les choses intéressantes que me racontaient souvent M. de Rotscheff et sa compagne sur leurs voyages aux points les plus intéressants de ces pays que j'étudiais; et tout cela avec cet esprit, cette originalité d'idées et d'impressions, cette chaleur d'âme et en même temps cette sensibilité, auxquels je reconnaissais aisément, dans le mari, l'homme de lettres, et dans sa compagne, la femme qui n'avait pas balancé, par amour pour son époux, à quitter les douceurs de la famille et les charmes d'un rang élevé pour le suivre jusqu'à ces régions désolées.

Avec quelle attentive curiosité je les entendais parler de cette Sibérie que les employés européens de la compagnie et eux-mêmes probablement, avaient traversée pour venir jusqu'à la côte du N. O., et qui n'est guère connue chez nous que par l'espèce de réprobation jetée sur son nom, à cause des rigueurs politiques de la cour de Saint-Pétersbourg.

Elles sont très-curieuses pourtant, à ce que m'assurait M. de Rotscheff; et aujourd'hui ces régions, qui chez les nations méridionales d'Europe sont considérées comme des solitudes glacées, presque inconnues, se voient sillonnées aujourd'hui en tous sens, par de nombreuses caravanes apportant aux foires que le gouvernement moscovite y a organisées sur divers points, les productions de la Chine et de toutes les parties de cette extrémité de l'Asie, pour les échanger contre des marchandises russes.

Mais à quels dangers, à quelles fatigues, à quelles misères ne sont pas exposés les trafiquants qui recueillent

les profits de cet important commerce; soit qu'ils se rendent à la foire de Kiakta sur les frontières septentrionales de l'empire céleste, soit que partant de Kolimsk, ils se dirigent vers le nord-est de la Sibérie pour gagner Ystrownoy, point principal où se rendent les traitants Koriackes, Yakoutes, Tschusches, surtout ceux de la tribu des Tshaktski, la plus nombreuse de toutes, et qui, de même que les autres, viennent du nord au milieu de l'hiver planter leurs tentes autour de l'espèce de fort de bois dans lequel stationnent un agent du gouvernement russe et quelques Cosaques pour maintenir l'ordre parmi les vendeurs et les acheteurs, et aussi pour percevoir le droit que les uns comme les autres doivent payer au fisc.

Ils sont venus des contrées voisines du Kamtchatka et du détroit de Behring, sur des traîneaux attelés de rennes, et portant leurs familles ainsi que les pelleteries, les saumons fumés ou salés, les dents de morses, l'ivoire fossile qu'ils ont acheté dans leur pays avec les marchandises reçues en échange de produits semblables l'année précédente. Ils arrivent en janvier, après six mois de voyage, ayant traversé sur la glace de vastes plaines marécageuses, et bientôt leurs tentes de peaux, rangées les unes auprès des autres, sur les bords de la rivière voisine du fort, forment momentanément un village assez considérable, au sein duquel règnent le mouvement et la gaieté; car généralement ces espèces de Tartares nomades sont d'un caractère doux, bienveillant, et les deux sexes montrent un vif penchant pour le plaisir.

Cependant ils n'en opposèrent pas moins une résistance opiniâtre aux Russes, lorsqu'en 1750 ceux-ci firent la conquête de la Sibérie méridionale; mais, battus dans plusieurs rencontres sanglantes et abandonnés par bon nombre de leurs alliés qui se soumirent, les Koriakes, les Tshaktski, les Tschusches et plusieurs autres hordes nombreuses se retirèrent vers le pôle, aimant mieux habiter des montagnes couvertes de neiges éternelles ou bien des plaines glacées durant neuf mois de l'année, que de renoncer à leur indépendance dont, encore aujourd'hui même, ils se montrent très-fiers. Pendant longues années ils repoussèrent toutes les avances que leur firent les vainqueurs, pour lier des relations d'amitié avec eux; mais depuis le commencement du siècle, cette rancune semble avoir considérablement diminué; peu à peu ils ont paru aux foires créées par les Russes dans le voisinage de leur pays; à présent ils y viennent en foule, s'habituent aux douceurs de notre civilisation, et avant longtemps ils tomberont, sans doute, dans la masse des nombreux vassaux asiatiques des czars.

Toutefois, il faut en convenir, leurs progrès dans cette voie ne sont guère rapides. On compte bien parmi eux quelques chrétiens; mais ceux-ci n'ont pas d'autre but, en se convertissant, que d'attraper des présents aux missionnaires; on dit même que la plupart y sont revenus plusieurs fois, et que tous, sans exception, sont adonnés aux plus absurdes superstitions, aux plus horribles coutumes. Ils croient aux sorciers, détruisent à leur naissance les enfants difformes ou

d'une faible constitution, tuent leurs parents trop vieux ou trop maladifs pour suivre la famille dans ses courses errantes, enfin pratiquent, dit-on, parfois les sacrifices humains. Cependant, je le répète, tous les voyageurs qui les ont visités dans leurs foyers, les signalent comme des gens bienveillants, hospitaliers, traitant avec douceur les femmes, leur accordant même une notable influence dans les affaires du ménage, paraissant avoir renoncé complétement à ces guerres continuelles que se faisaient les tribus avant l'arrivée des Russes, enfin ne s'occupant uniquement aujourd'hui que du commerce, de la chasse, ou bien de l'entretien des nombreux troupeaux de rennes domestiques dont ils tirent un très-utile parti.

Ils attellent ces rapides quadrupèdes à des traîneaux, mangent leur chair au printemps, alors que le gros gibier se retire au fond des solitudes marécageuses, à l'abri de leurs coups; les peaux sont vendues aux Européens, ou bien servent à fabriquer soit des vêtements, soit les tentes sous lesquelles ces malheureux êtres se mettent à couvert des intempéries d'un climat d'airain.

Ces tentes sont généralement doublées; une plus grande en recouvre plusieurs petites, destinées à recevoir pêle-mêle, durant les longues nuits d'hiver, tous les membres de la famille, qu'une lampe fumeuse, nourrie avec de l'huile de poisson, pendue au milieu de cette espèce de taudis, réchauffe et éclaire à la fois.

Chasseurs et pêcheurs aussi adroits qu'infatigables, ils se nourrissent presque uniquement de gibier et de

poisson; et quand l'existence de leurs familles est assurée, alors seulement ils se livrent au repos, dansent, fument et s'enivrent avec les liqueurs spiritueuses achetées aux Tartares moscovites qui toujours leur en fournissent, malgré les peines sévères portées contre ce genre de trafic.

De même que tous les indigènes des régions voisines du cercle arctique, ils aiment beaucoup l'huile de baleine qu'ils boivent par goût et en même temps pour se garantir des influences terribles d'une atmosphère aussi froide, aussi humide, sur l'organisation humaine, et surtout pour combattre le scorbut, ce fléau destructeur des blancs transplantés parmi eux.

Malheureusement ces pauvres gens ne peuvent pas se soustraire aussi aisément, aux terribles maladies épidémiques qu'ils contractent dans leurs contacts avec les traitants étrangers; je veux parler de la variole, de la rougeole et même du choléra, qui, à plusieurs reprises, depuis un demi-siècle, sont venus diminuer sensiblement ces populations déjà bien clair-semées et n'ayant aucun moyen de défense contre de pareils ennemis. Parfois aussi elles sont visitées par la famine; alors que quelques perturbations dans l'ordre des saisons ont empêché, en retardant la fonte des neiges et des glaces, les troupeaux affamés de trouver l'herbe nouvelle au printemps, ou les poissons de remonter, aux époques ordinaires, les cours d'eau, dans lesquels vont les pêcher les habitants des cantons voisins, pour en faire leur principale nourriture durant la majeure partie de l'année. En pareilles circonstances,

les souffrances qui les accablent sont d'autant plus cruelles qu'ils ne peuvent espérer aucun secours de compatriotes aussi misérables qu'eux; et pourtant ils aiment tant, malgré tout, leur pays et l'existence qu'ils y mènent, que bien rarement on a pu en décider quelques-uns à les abandonner, pour jouir des douceurs de la civilisation.

Il est vrai de dire aussi, que les Européens qu'ils fréquentent aux foires, ne peuvent guère leur donner par leur éducation, leurs principes, enfin par leur genre de vie, une haute opinion des lumières et des avantages de cette civilisation qu'on leur a tant vantée. Ils ont rarement à se louer de leurs bienveillants procédés et de leur bonne foi dans les transactions. Puis ils ne les voient que sous un aspect physique fort peu respectable, c'est-à-dire guère mieux logés, guère mieux nourris qu'eux; et portant, comme eux aussi, les traces d'une longue et pénible route à travers les neiges et les glaces, au milieu desquelles les caravanes ont perdu, le plus souvent, une partie de leurs bêtes de somme mortes de faim, de fatigue, dévorées par les animaux féroces, ou bien tombées au fond des précipices, avec les ballots de marchandises qu'on leur avait chargés sur le dos en partant de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

Mais cette première partie du voyage est enfin terminée; les traitants russes ont formé une espèce de ville ayant pour maisons, les chariots rangés symétriquement et autour desquels ils ont soin de faire bonne garde la nuit, afin de garantir leurs attelages contre

les attaques des bêtes de proie très-communes dans ces plaines désolées, où elles tiennent toujours fidèle compagnie aux caravanes. La foire est commencée, et comme les prix des divers articles mis en vente sont fixés d'avance, afin d'éviter la concurrence, les affaires marchent rapidement. Les marchandises apportées par les trafiquants indigènes, et dont j'ai fait plus haut la courte énumération, sont échangées, au grand avantage des acheteurs russes, contre du tabac, des métaux ouvrés ou non ouvrés, de la grosse quincaillerie, des étoffes de laine communes, des vases de cuivre, de potin ou de bois, des verroteries, une petite quantité de liqueurs fortes apportées en contrebande, enfin contre du thé, du sucre et des draps, toutes choses destinées pour la plupart aux pauvres exilés de Sibérie. En moins de deux semaines, toutes les transactions sont terminées; les négociants européens poursuivent leur chemin vers quelque autre point où ils espèrent recueillir de nouveaux profits; tandis que les Tartares, remontés sur leurs traîneaux, prennent la route du nord. En sorte que la place où plusieurs milliers d'individus offraient, il y a quelques jours à peine, le tableau d'une ville commerçante, du moins sous le rapport du mouvement, redevient comme auparavant et jusqu'à l'année suivante, une morne solitude dont les animaux carnassiers se disputent la possession.

Non moins exposés à mille cruelles privations, à mille dangers, sont les Russes qui se rendent au marché chinois de Kiakta; surtout si, comme cela arrive

quelquefois, le lac Baïkal qu'ils doivent traverser sur la glace au mois de janvier, n'est pas encore gelé suffisamment; car alors il leur faut accomplir un long détour à travers des montagnes où souvent les caravanes entières sont restées ensevelies dans les neiges au fond des ravins; d'autres fois la glace sur laquelle ils ont osé s'aventurer, étant fatiguée non moins par leur poids que par les ouragans de l'hiver, craque sous les pieds des hommes et des animaux qui bientôt disparaissent pour toujours.

De semblables catastrophes, arrivées fréquemment depuis quelques années, avaient attiré la sollicitude de l'empereur, plus encore que par le passé, sur cette partie intéressante de ses vastes possessions en Asie. Aussi des embarcations capables de traverser sans risques le lac Baïkal ont été construites sur les bords de cette petite mer intérieure; et même il était question d'y placer un bateau à vapeur; de façon que les caravanes pussent franchir cet obstacle durant la belle saison, au lieu de le faire dans la mauvaise, comme elles ont été obligées de le pratiquer jusqu'à présent, faute de moyens de transport par eau.

Parties de Moscou, centre de ce commerce important, elles passent successivement à Tumène, après avoir franchi les monts Ourals, puis à Omsk, puis à Tomsk, enfin à Irkouth, ville peu éloignée du lac Baïkal et chef-lieu de la province de ce nom. Alors elles gagnent, en voyageant par eau et par terre, ainsi que je l'ai dit plus haut, le marché de Kiakta situé sur les frontières de la Tartarie mongole, où les marchands du céleste

empire se sont rendus de leur côté. Cette affluence annuelle de vendeurs et d'acheteurs a donné, pour ainsi dire, naissance à une ville chinoise nommée Mai-Mai-Tschin. C'est non loin de ses murs, où le jour seulement les trafiquants étrangers peuvent pénétrer, que se tient la foire sous la surveillance active de la police russe. Là jamais de désordre d'aucune espèce ; les affaires se traitent avec non moins de calme que de promptitude, quoique tout ne se fasse que par échange, le numéraire étant presque entièrement banni des transactions.

Pour leurs tissus de laine ou de coton, leurs cuirs, leurs fourrures, de la quincaillerie et beaucoup d'autres articles moins précieux encore, les traitants moscovites reçoivent des étoffes de soie unies ou brochées, du sucre et surtout du thé en quantité considérable. Il est vrai que toute cette quantité ne doit pas franchir les monts Ourals ; elle est destinée en grande partie à la consommation des tribus asiatiques qui sont soumises aux Russes ou bien en relation de commerce avec eux. Toutefois le thé ainsi employé, est d'une espèce complétement inconnue en Europe. Mêlé à du beurre et du sel, il se vend sous la forme de pains d'un assez gros volume ; et, pour l'employer, on jette dans l'eau bouillante un morceau de cette substance, à laquelle on joint encore du beurre ainsi que du sel, et l'infusion forme un breuvage délicieux pour les Tartares, mais que les Européens jugent aussi mauvais que dégoûtant. Toutefois, comme il trouve une foule d'amateurs en Sibérie, sa vente forme pour le

fisc impérial une branche de revenus d'autant plus importante, que de même que le vrai thé et les autres articles chinois, cette substance n'est plus payée aujourd'hui qu'avec des objets sortant des manufactures moscovites. Naguère encore, l'Angleterre profitait d'une partie de ce débouché considérable de marchandises européennes; maintenant il lui est presque complétement fermé par des droits énormes imposés sur la plupart des articles de ses fabriques aux frontières de la Russie; tandis que ceux des manufactures de cette dernière, paraissent maintenant seuls à peu près sur le marché de Kiakta, et sont de plus en plus employés par les populations de la Chine septentrionale. Les draps, les toiles de coton ont cette même origine. Les fourrures viennent du Kamtchatka, d'Ochotsk et du nord-ouest d'Amérique, là seulement où se trouvent en quantité suffisante les loutres de mer à la robe douce, chaude, légère et agréable à l'œil; les martres zibelines de toutes couleurs et surtout les blanches, si estimées et si rares partout ailleurs que sur les bords de la Léna; enfin les renards noirs, gris-blancs, argentés, dont la vente aux marchands de Pékin procure des profits énormes à la Compagnie de la Nouvelle-Archangel. Il n'y a guère que la quincaillerie et les verreries allemandes qui aient trouvé grâce devant le monopole; et encore probablement subiront-elles le sort commun, dès que les manufactures de l'empire auront fait suffisamment de progrès dans ces diverses branches d'industrie, pour pouvoir soutenir la concurrence; car tout annonce

que le gouvernement moscovite est décidé à réserver pour ses sujets tous les avantages du commerce de notre continent avec la Chine par cette voie. Il s'est même montré tellement pressé, depuis quelques années, d'adopter tout à fait cette mesure si contraire aux intérêts industriels de la Grande-Bretagne, qu'on pourrait lui supposer quelques sentiments d'animosité contre celle-ci; sentiments qui du reste, il faut l'avouer, sont complétement partagés par nos voisins, et dont il est malheureux que la France n'ait pas su profiter davantage en faveur de ses relations de toutes sortes avec le nord de l'Europe, où elle aurait rencontré, au contraire, de la sympathie pour ses usages, ses productions, on peut même dire pour ses habitants.

Tant il y a que le cabinet de Saint-Pétersbourg, en suivant ce système d'exclusion à l'égard de l'Angleterre, avec cette persévérance, cette assurance même, qui lui sont ordinaires, a non-seulement fermé en Chine, comme dans plusieurs autres parties de l'Asie et de l'Europe, des débouchés aux manufactures britanniques, mais encore est parvenu à se créer ainsi un mouvement d'affaires d'au moins vingt millions de francs avec le céleste empire; et ce qui est non moins important, à étendre chaque jour davantage, par ce moyen, soutenu de relations amicales et d'un puissant voisinage, son influence sur les hordes tartares, si redoutées par la cour de Pékin; en sorte que le jour peu éloigné probablement, où ces hordes voudront franchir encore la Grande muraille, soit en conquérants, soit comme protecteurs de l'empereur céleste

contre ses sujets chinois révoltés, le czar ne peut manquer de trouver, dans ces circonstances extraordinaires, une foule de chances favorables à sa politique, et dont on peut être certain qu'il saura se servir.

Déjà, seul de tous les souverains d'Europe, il jouit de la faveur d'entretenir à Pékin un certain nombre de ses sujets qui, sous le prétexte d'y prendre, touchant la langue et les lois du pays, les connaissances nécessaires pour conduire convenablement les relations commerciales entre les deux pays, sont autant d'agents actifs, dévoués, intelligents, qui le tiennent au courant de tous les événements paraissant devoir amener avant peu, dans cette partie si intéressante de l'Asie, le renversement du trône de la dynastie régnante, et avoir pour conséquences inévitables, une longue suite de terribles révolutions, à la faveur desquelles la Russie, de son côté, comme l'Angleterre du sien, ne pourront manquer d'intervenir puissamment au profit de leurs intérêts.

Toutefois, dans cette espèce de lutte des deux gouvernements, celui de Saint-Pétersbourg semble avoir le plus de chances favorables; parce que d'abord, plus heureux en cela que le cabinet de Londres, il n'a pas à craindre la concurrence de nations rivales, quand adviendra le moment de profiter des heureux résultats des circonstances; ensuite, plus fin, plus sage que son antagoniste, il ménage la victime, ferme les yeux sur son manque de bonne foi en fait de transactions diplomatiques, sur ses exigences souvent renouvelées, enfin maintient parmi les trafiquants russes

une discipline sévère, et leur défend, avec l'intention formelle d'être obéi, l'importation de l'opium dans les pays chinois.

C'est ainsi que l'empereur de toutes les Russies, marchant d'un pas ferme et prudent dans la voie suivie par ses prédécesseurs, appuyé sur l'affection de ses soixante millions de sujets dont il comprend les besoins et l'esprit national, s'efforce de porter au plus haut degré, tant au présent que pour l'avenir, la prospérité de son pays. Aucun obstacle ne l'arrête dans son désir d'atteindre ce but, pas même ceux que lui oppose la nature des lieux. Les beaux fleuves qui naguère encore coulaient isolément et presque inutiles aux populations, communiquent aujourd'hui entre eux au moyen de profonds canaux, servant ainsi efficacement à la navigation intérieure ; de manière que les productions de la plupart des provinces, même les plus éloignées de la capitale, parviennent aisément aux bords de la Baltique et du Pont-Euxin, où chaque année voit créer, pour ainsi dire, quelque nouveau port dont l'abord est permis aux navires étrangers. Des voies ferrées relient entre elles les principales cités de l'empire; des compagnies d'assurance contre les naufrages, formées sous les auspices du souverain, sont chargées du soin de rendre de moins en moins lents, précaires ou dangereux, les transports tant par mer que par les cours d'eau de l'intérieur. Enfin le commerce et l'industrie indigènes reçoivent du pouvoir tous les encouragements, toute la protection qu'ils peuvent espérer raisonnablement.

Tel est le tableau séduisant que, dans son amour passionné pour sa patrie et pour son souverain, M. de Rotscheff me traçait de la Russie. Coloré comme il l'était par de si beaux, de si nobles sentiments, ce tableau aurait été bien capable de porter mon admiration pour le gouvernement de l'empereur Nicolas aussi haut que l'éprouvaient mes hôtes, si je n'avais été dès longtemps habitué à me défendre soigneusement de tout entraînement semblable dans la recherche de la vérité.

Je cédai d'autant moins à cet entraînement, dans cette circonstance, que je savais combien, sous beaucoup de rapports, le commerce et surtout l'industrie manufacturière laissent encore à désirer en Russie.

Sans doute qu'ils sont de la part du czar l'objet d'une sollicitude aussi généreuse qu'éclairée; que tout est sacrifié à l'intérêt de leur prospérité; qu'on les honore, protége de toutes façons; que les plus nobles seigneurs de la cour s'empressent, à l'exemple du maître, de prendre part à toutes les grandes entreprises; qu'enfin, primes, monopoles, avances de capitaux, rien ne leur est refusé par l'État; et pourtant ils restent dans l'enfance, ne justifiant que faiblement les faveurs dont ils sont comblés. Les affaires maritimes sont presque nulles, et les fabriques ne font que de lents progrès, tant pour la qualité et la quantité que pour le bon marché de leurs produits.

Comment pourrait-il en être autrement, lorsque les négociants, pour les droits d'entrée ou de sortie des marchandises soit exotiques soit indigènes, ou bien

les manufacturiers pour l'importation des matières premières ou l'écoulement de ces dernières mises en œuvre, dépendent des caprices de l'administration? Aucune espèce de concurrence ne vient réveiller chez les uns ou chez les autres l'amour-propre national, le désir de mieux faire que ses rivaux afin d'obtenir la clientèle des consommateurs. Capter par toutes sortes de moyens la faveur du pouvoir, dispensateur des encouragements pécuniaires; s'enrichir à ses dépens, et pour cela gagner l'appui des puissances de la cour; tel est à peu près le seul but que négociants et manufacturiers ambitionnent et auquel ils parviennent généralement, à la faveur de leur petit nombre, de la grande bonté de l'empereur pour eux, et de son vif désir de voir un jour ses sujets n'ayant rien à envier, sous aucun rapport, aux peuples les plus industrieux et les plus éclairés du monde.

Nous avons dit plus haut combien cette belle œuvre, quoique conduite avec un si vif désir de la mener à heureuse fin, reste pour ainsi dire inachevée. Cependant le czar peut tout, son autorité est sans bornes; aucune assemblée législative ne vient entraver ses projets, paralyser ses bonnes intentions, comme cela arrive parfois aux souverains constitutionnels; quoique chez eux règnent à la fois, cette activité industrielle, ce bien-être général qui font la grandeur des nations.

Pourquoi donc n'en est-il pas de même en Russie? C'est que le pouvoir y est trop absolu; que toute responsabilité morale ou matérielle des fonctionnaires

publics envers le pays, se concentre en lui; que ce même pays n'est rien ou presque rien par le fait, aux yeux d'hommes sans initiative, sans volonté, sans droits sociaux autres que ceux qu'il plaît au maître de leur concéder; et que celui-ci est tout. Or, comme il ne peut étendre, quelque capable et bien intentionné qu'il soit, sa surveillance sur toutes les branches de l'administration d'un aussi vaste empire, il arrive nécessairement que beaucoup de détails se trouvent négligés, ou bien sont abandonnés à l'arbitraire d'agents plus ou moins élevés, et contre lesquels leurs administrés n'ont que peu ou point de recours. Tant il est vrai que le commerce et l'industrie ne peuvent fleurir que sous l'égide d'une sage mais véritable liberté.

Toutefois, ajoutons que ces deux sources de richesses pour toutes les nations civilisées du monde, ne sont pas sans quelque importance pour le pays; quoique dans ce genre-là ses relations avec l'Europe et l'Amérique du nord ne consistent guère encore que dans l'échange, contre des marchandises étrangères, de ses bois de mâtures, suifs, métaux, chanvres, goudrons, cuirs et autres articles analogues, tous matières premières, il est vrai, mais dans la vente desquelles il est bien peu de contrées au monde qui puissent lui faire concurrence.

Dans l'Asie septentrionale son rôle est tout différent. En effet, si d'une part elle ne fournit que les produits du sol ou de ses troupeaux pour nos manufactures, de l'autre, comme nous venons de le voir, à propos des

foires de Sibérie et principalement de celle de Kiakta; elle n'exporte dans toute cette partie de ce vaste continent, que des articles fabriqués sur son territoire presque exclusivement, au détriment des maîtres de l'Inde. Aussi peut-on dire qu'un florissant avenir lui est ouvert de ce côté. Faisons des vœux, dans son intérêt comme dans celui de notre politique, pour que, entrant tout à fait dans le concert européen, en modifiant peu à peu et sans secousse ses institutions actuelles si peu en harmonie avec notre époque, cet empire puisse marcher à grands pas et sans obstacles vers les hautes destinées que s'efforce de lui assurer son souverain actuel.

Du reste, disent ses sujets, on doit tout attendre de l'empereur Nicolas, pour ce qui a rapport à la prospérité ainsi qu'à la grandeur de son peuple; et l'importation toujours croissante des produits des manufactures russes en Chine, le monopole établi en leur faveur, devront amener nécessairement de notables modifications dans la façon dont ces diverses branches de l'administration sont dirigées. Ce n'est plus qu'une question de détail, et qu'il sera d'autant plus aisé de résoudre, que la politique de la cour de Saint-Pétersbourg, si prévoyante en ce qui touche à ses intérêts, a déjà préparé les voies par lesquelles devra passer l'industrie moscovite, quand celle-ci ayant enfin quitté tout à fait les langes de l'enfance, pourra marcher de pair avec celle de la plupart des nations européennes.

Nous avons vu le rôle que joue sur le marché de Kiakta la compagnie russe du N. O.; rôle d'autant

plus important, qu'elle seule à peu près, tient aujourd'hui en son pouvoir, les contrées où se récoltent les pelleteries que les Chinois prisent le plus; et que, grâce à l'ordre établi dans ses possessions du N. O., la reproduction des animaux à fourrures étant assurée, autant que possible, contre l'imprévoyante activité des chasseurs indigènes ou de ses propres pêcheurs, cette branche de trafic peut avoir une assez longue existence. Déjà même, en dépit des efforts et des ruses des marchands de Pékin, pour empêcher les pelleteries de reprendre leur ancienne valeur, que l'abondance de cet article sur les marchés du céleste empire, aux premières années du siècle, alors que les chasseurs anglais et américains exploitaient à l'envi les forêts de l'Orégon, avait fait considérablement baisser; déjà, disons-nous, les pelleteries ont haussé de prix à Kiakta et sont de plus en plus demandées. De façon qu'à présent, celles qu'envoient annuellement la Nouvelle-Archangel et le chef-lieu du Kamtchatka à Ochotsk, sont dirigées de ce point directement sur les frontières de la Chine, au moyen de caravanes qui parcourent en grande partie la route suivie par celles que le gouvernement russe expédie chaque année à travers la Sibérie pour ses établissements voisins du détroit de Béring.

Ce voyage, que tous les employés de la compagnie, sans presque aucune exception, ont accompli, ne laisse pas d'être pénible, quoique moins long, moins dangereux que celui dont j'ai parlé plus haut. Mais il doit être bien intéressant, si j'en juge par les souvenirs qu'en

avait conservés M. Rotscheff, et dont il me faisait part avec non moins d'entraînement que d'esprit.

C'est aux premiers mois de l'année que la caravane part de Saint-Pétersbourg, de manière à être rendue avant la fonte des neiges au pied des monts Ourals, où la transportent de rapides traîneaux; puis, des bœufs ayant conduit péniblement les wagons sur le versant opposé de la chaîne de montagnes, cèdent la place à des attelages de chevaux. Alors les voyageurs commencent à cheminer à travers les plaines sans bornes de la Sibérie, faisant des séjours aux postes militaires que le gouvernement entretient dans ces solitudes, soit pour contenir les tribus indigènes soumises, soit pour servir de centres de commerce, soit enfin dans le but de protéger les communications de ces derniers entre eux.

Mais ces places de refuge, dont quelques-unes sont considérées, malgré leur peu d'importance, comme des chefs-lieux de gouvernement, et parmi lesquelles je citerai Tobolsk, Omsk, Tomsk, Irkouth, Krasnoïarsk, enfin Yakouth qui est la plus voisine de Ochotsk, se trouvent à d'énormes distances les unes des autres; et pour y arriver les caravanes mettent beaucoup de temps, obligées qu'elles sont de cheminer à travers de vastes steppes, par des routes à peine tracées, de franchir des montagnes abruptes, couvertes de neige, où souvent elles éprouvent de terribles ouragans, ainsi que des pluies diluviales qui changent en torrents furieux les moindres ruisseaux. Durant la première partie du voyage, elles rencontrent sur les

bords de la plupart des grandes rivières, plusieurs tribus de Tartares vivant constamment à cheval, et qui s'étaient rendus la terreur des voyageurs, jusqu'au moment où par les ordres précis de l'empereur, ces contrées furent complétement purgées de brigands et de maraudeurs; à présent ils se montrent généralement bien plus disposés à mendier des secours auprès des voyageurs, qu'à les dépouiller ou les massacrer comme ils faisaient autrefois. Il est vrai que parmi eux vivent aujourd'hui ces malheureux condamnés à l'exil par les tribunaux russes, et dont, à ce qu'il paraît, quels que soient les crimes, le sort doit faire pitié, tant il est affreux. (Note 1.)

Beaucoup moins disposés à s'emparer de la propriété d'autrui quoique bien plus misérables, sont les Toungûses dont les tribus parcourent la surface de pays comprise entre Krasnoïarsk et Yacoutlı; elles s'occupent exclusivement de la chasse des animaux à fourrures dont les dépouilles leur sont achetées par les traitants russes. Le caractère de ces pauvres gens est bon, doux, inoffensif; ils accueillent avec empressement sous leurs tentes, les étrangers avec lesquels on les voit partager généreusement leurs provisions, quand toutefois la disette qui souvent hante leurs foyers, ne les contraint pas de recourir eux-mêmes à la générosité des visiteurs. Ceux-ci, du reste, les emploient utilement durant les fréquentes haltes que font les caravanes dans les plaines et les bois pour laisser reposer les attelages ou pour franchir les endroits difficiles, comme domestiques voire même comme guides

dans leurs courses à la poursuite des nombreux hôtes de ces antiques forêts.

Là, errent par milliers, des daims, des cerfs, et des rennes sauvages dont la chair est excellente à manger; les ours, les loups, si dangereux pour les animaux de trait, fuient par troupes devant les voyageurs, laissant le courage de la défense et même de l'attaque, à une espèce de panthère de haute taille, redoutée des indigènes à cause de sa vigueur prodigieuse et de sa férocité. Enfin, les bords des marécages sont couverts d'une multitude d'oiseaux aquatiques de passage qui, se jetant par centaines dans les filets qu'on leur tend, offrent aux chasseurs une nourriture non moins abondante que délicate.

Quoique à cette époque le printemps soit déjà avancé, les hauts lieux restent encore couverts d'une épaisse nappe de neige; mais la nature se réveille dans les vallées, la terre commence à se revêtir d'une magnifique robe de verdure, les feuilles viennent aux arbres, et ces cantons qui, peu de mois encore auparavant, semblaient condamnés à un silence de mort, se peuplent comme par enchantement de quadrupèdes et de volatiles de mille espèces variées. A chaque halte que fait la caravane, le pays change d'aspect; à chaque pas s'offrent à l'observateur de nouveaux objets de curiosité et en même temps de distraction qui lui font oublier la fatigue et la longueur du temps. Le savant trouve mille occasions de s'instruire. Tantôt des plantes, des insectes inconnus frappent ses regards, et le sol lui présente mille vestiges annonçant la

présence dans son sein des métaux les plus précieux. Tantôt il reconnaît à fleur de terre, principalement sur les bords des cours d'eau, ces débris fossiles d'animaux gigantesques dont sans doute un immense cataclysme de la terre a fait disparaître complétement les races; ou bien il trouve des ossements de dimensions énormes, rappelant la structure de ces quadrupèdes herbivores qu'on ne rencontre plus de nos jours, que sous le soleil de l'équateur, tels que des éléphants, des rhinocéros, etc., et qui étaient il y a des milliers de siècles les hôtes des rivages de la Léna. Ils devaient même y être très-communs, puisque depuis bien des années, les indigènes qui habitent cette partie de la Sibérie, font avec les traitants russes un trafic considérable de leurs débris, connus sous le nom d'ivoire fossile en Europe, où on les emploie aux mêmes usages que les dents des grands pachydermes indiens ou africains.

Quel vaste champ ouvert aux recherches des savants! Combien de vives lumières une étude suivie de ces phénomènes, ne pourrait-elle pas répandre sur l'histoire naturelle de notre globe. Peut-être aussi qu'en observant de près les mœurs, la langue, les coutumes, enfin la physiologie physique et morale des hordes sauvages qui errent au N. E. de l'Asie, dans les régions glacées voisines du détroit de Béring formé par les rivages bien rapprochés des deux continents, et où la chaîne des îles Aleutiennes, s'étendant de l'un à l'autre, semble un moyen de communication offert par la nature, aux populations de l'ancien monde avec celles du

nouveau; peut-être, dis-je, pourrait-on trouver la solution de cette grave question encore indécise; à savoir si l'Amérique a été peuplée par des Tartares, et si réellement il y a une ressemblance marquée entre ceux-ci et les peaux rouges du N. O. Ce que du reste je n'ai pas trouvé, ainsi que je serai à même de l'expliquer plus bas.

Mais la caravane depuis longtemps en route et après avoir tracé péniblement son chemin, à travers un pays montagneux, couvert d'épaisses forêts et de vastes marécages dont la fonte des neiges a encore agrandi les limites, arrive enfin à la ville russe de Yakouth située aux bords de la Léna, large fleuve dont le cours immense sert de moyen de communication entre les nombreuses tribus qui habitent ses rives. Là, les voyageurs et les marchandises sont embarqués sur des bateaux qui, ayant accompli en peu de temps une traversée de neuf cents milles, les déposent sains et saufs à Ochotsk quatre mois après leur départ de Moscou ou de Saint-Pétersbourg. Le port d'Ochotsk peut donc être considéré comme une espèce d'entrepôt du commerce de l'Amérique russe avec sa métropole; aussi pourvoit-il presque uniquement à tous les besoins, tant au personnel qu'au matériel, des établissements du Kamtchatka et du N. O., desquels il reçoit en retour, les fourrures précieuses ainsi que les autres produits que l'administration de la Nouvelle-Archangel expédie annuellement au mois de juillet par un navire du gouvernement qui, après avoir pris à la côte d'Asie les passagers et les approvisionnements

envoyés de Russie par les caravanes, repart pour celle d'Amérique au commencement de septembre, alors que le golfe d'Ochotsk devient impraticable pour les marins.

Ce port expédie également chaque année, un grand nombre de caboteurs armés par la compagnie, pour aller faire la traite des pelleteries sur les deux bords du détroit de Béring. Ils en reviennent après deux années d'une pénible et dangereuse navigation, apportant de riches cargaisons obtenues à vil prix; mais aussi avec des équipages affaiblis, harassés par maintes fatigues, maintes privations, ayant été obligés d'hiverner sur des côtes sauvages, au milieu des glaces, et de se garder sans cesse contre des naturels guerriers, féroces et méchants.

Le Kamtchatka lui-même concourt à la prospérité d'Ochotsk, en lui expédiant, l'été par un navire et l'hiver sur des traîneaux, les fourrures que les chasseurs ont récoltées dans les forêts; et dont l'espèce et la quantité ne sont pas sans une certaine importance, malgré les diminutions successives qu'a subies de ce côté de la Sibérie, cette branche de trafic.

Le second de ces deux moyens de transport est le plus usité entre les deux établissements, puis entre ceux-ci et les comptoirs russes de l'intérieur du pays. Des traîneaux attelés de douze chiens, conduits par un homme armé seulement d'un long bâton, accomplissent, quoique souvent chargés d'un poids de seize quintaux, ces voyages sur la glace avec une étonnante rapidité. Les pauvres animaux qui les traînent

font jusqu'à dix milles à l'heure, et ne reçoivent leur maigre pitance composée le plus souvent de poisson séché et la plupart du temps à moitié pourri, que lorsqu'ils ont couru six heures avec cette rapidité; alors si la traite doit être plus longue, ils cèdent la place à un relais de même sorte, préparé d'avance à cet effet.

J'ai vu à la Rodéga plusieurs chiens de cette race, amenés de la côte de Sibérie; et j'ai trouvé qu'ils ressemblaient beaucoup, quoique un peu plus gros, aux chiens-loups employés généralement chez nous à la garde des moutons. Museau pointu, oreilles courtes et droites, air farouche et intelligent à la fois, pattes longues, queue forte, poil long et touffu, robe couleur fauve ou à peu près blanche avec un reflet jaunâtre.

Habitués aux intempéries de l'atmosphère et à un régime fort dur, pareil, du reste, à celui auquel sont soumis leurs conducteurs, ils passent, même au cœur de l'hiver, les journées en plein air et les nuits dans des trous pratiqués sous la terre, et toujours accouplés deux à deux.

Ils supportent admirablement la fatigue, voire même les privations prolongées et accomplissent de très-longs voyages; pourvu toutefois qu'on leur mette des bottines de peau, et que leur corps soit revêtu d'une espèce de housse, quand il fait un froid excessif et que le sol est couvert de verglas. Ainsi harnachés, leur ardeur a plutôt besoin d'être contenue qu'excitée, car une fois lancés ils ne s'arrêtent que difficilement. Soit caprice, soit manque d'instinct, peu leur importe la route qu'ils suivent; au point que si leur

conducteur tombait à terre, vaincu par la fatigue ou le sommeil, ils le laisseraient en arrière et se jetteraient dans les précipices, et peut-être même dans la mer si elle se trouvait devant eux.

Les traîneaux destinés à porter des voyageurs seulement, n'ont que six chiens d'attelage ordinairement, et n'en vont guère moins vite; de manière que dans ces contrées, lorsque la glace couvre la terre et les eaux, ce qui a lieu durant sept mois de l'année, les relations d'Ochotsk avec les provinces environnantes sont très-actives. Aussi cette ville jouit-elle d'une certaine prospérité. Les édifices publics, les maisons y sont en petit nombre, sans doute, mais bien construites et soigneusement installées pour braver le froid et l'humidité; elles offrent l'apparence de la propreté et même du confortable. On peut donc croire que malgré les rigueurs de son climat, malgré les dangers que courent les navigateurs dans le golfe orageux auquel elle a donné son nom, cette colonie russe s'accroîtra encore et restera dans l'avenir, comme elle l'est maintenant, l'entrepôt du commerce des établissements européens ou américains au N. O. du nouveau monde, avec l'extrême Asie septentrionale.

Or, nous avons vu précédemment, que si l'on en juge par la tournure que prennent les choses dans l'Orégon et en Californie, ce commerce ne peut manquer de devenir de plus en plus important, à mesure que ces beaux pays se couvriront chaque jour davantage d'une population exotique, active, entreprenante et industrieuse.

J'ai cherché dans ce qui précède à montrer ce qu'est aujourd'hui, et ce que deviendra probablement l'Amérique russe dans un avenir peu lointain ; j'ai fait voir les comptoirs dépendant de la Nouvelle-Archangel, et celle-ci elle-même, grandissant en population blanche ainsi qu'en influence sur les pays d'alentour, et poussant dans le sol des racines telles que les événements, quels qu'ils soient, ne pourront les faire disparaître que difficilement. Et alors même que ces événements amèneraient leur abandon par la métropole actuelle, ils n'en deviendraient pas moins, sans nul doute, par la suite, des centres de colonies importantes.

Il est bien intéressant pour l'homme qui a étudié les relations politiques ou commerciales des grandes puissances maritimes avec le nouveau monde boréal, de suivre la compagnie d'Hudson ou pour mieux dire l'Angleterre, dans sa marche vers l'envahissement des vastes contrées qui s'étendent au N. et à l'O. du Canada, puis le long de la mer Pacifique depuis les limites septentrionales de l'Orégon jusqu'au 54e degré de latitude, dont le parallèle sert, depuis les conventions passées entre les cabinets de Saint-Pétersbourg, de Londres et de Washington, à borner l'Amérique russe vers le S. D'abord il la verra se contentant de faire exploiter, par ses nombreux chasseurs canadiens et par les tribus indiennes qu'elle était parvenue à mettre dans ses intérêts, les immenses ressources qu'offrait alors au trafic des pelleteries, le versant occidental des Montagnes Rocheuses jusqu'à l'Océan, et qu'on désigne aujourd'hui en Europe sous le nom

général d'Orégon. Elle puisait d'autant plus aisément à cette source de richesses, à la faveur de la communauté de possession stipulée par les traités pour ce territoire, entre l'Angleterre et les États-Unis, que pendant longtemps, ceux-ci semblèrent ne pas se soucier beaucoup d'en disputer la propriété. Mais quand les animaux à fourrures, pourchassés à outrance, eurent à peu près disparu et que la société astorienne se fut organisée à New-York pour lui faire concurrence et partager ses profits, elle songea à s'emparer du sol, de manière à ce qu'on ne pût l'en expulser que bien difficilement, dans le cas dès alors prévu, où ses rivaux revendiqueraient avec succès la propriété des cantons en litige.

La compagnie fonda donc le fort de Vancouver sur la rive septentrionale de la Columbia, à quarante lieues environ de la mer, et en fit non-seulement le chef-lieu des nombreux postes militaires dont elle avait inondé l'intérieur du pays, et son principal entrepôt de fourrures, mais encore un établissement agricole, en y faisant venir du Canada une grande quantité d'engagés pour cultiver la terre et soigner ses troupeaux de bœufs ou de moutons. En même temps elle donnait ordre à ses agents de tracer une route, garnie de stations armées de distance en distance, afin de faciliter autant que possible, aux settlers partis de Québec ou de Montréal, l'abord du nouvel établissement.

De son côté la métropole ou ce qui serait plus juste de dire, la population britannique, dans le besoin toujours croissant qu'elle éprouve de se débarrasser

du superflu de forces qui l'étouffent, travaillait également à la prospérité de Vancouver, d'une façon non moins active, quoique indirecte, en dirigeant le flot des émigrants qui abandonnent annuellement par milliers les trois royaumes, vers les nouveaux comtés situés sur les frontières occidentales du haut-Canada. De là les pauvres exilés s'acheminaient en partie, sous les auspices de la compagnie d'Hudson, vers la Columbia sur les bords de laquelle ils trouvaient bon nombre de leurs devanciers confortablement établis.

Ainsi donc la Grande-Bretagne marchait à grands pas vers la prise de possession de ces provinces, dont les États-Unis prétendirent bientôt conserver l'exclusive propriété. Ce moyen devait-il la conduire au but vers lequel elle tendait? Elle le pensait, et devait le croire, d'autant mieux que le pays était ainsi livré à cette même race anglo-saxonne, qui, déjà une fois, avait montré ce dont elle était capable, en fait de colonisation, par la création des États-Unis. Mais une fois de plus, aussi, notre voisine s'exposait à éprouver, comme l'événement l'a montré, combien ses anciens sujets redoutaient son voisinage et craignaient peu de la braver.

Toutefois Vancouver devait progresser et progressa en effet rapidement. Sous la protection du fort, bel ouvrage garni de canons, défendu par une palissade avec fossé, et renfermant les magasins ainsi que les demeures des principales autorités, se forma une jolie petite ville de plusieurs milliers d'habitants,

qu'entourent, d'un côté, le large cours de la Columbia, et de l'autre, de magnifiques plaines bornées à l'horizon par une chaîne de collines d'où s'écoulent en foule des ruisseaux qui répandent au loin la fertilité.

Là, comme dans presque toutes les parties de l'Orégon, jamais de froids vifs, jamais de fortes chaleurs; des étés secs, des automnes et des printemps généralement favorables, quoique pluvieux, à la culture des terres et à la végétation. Les hivers sont très-beaux, les mauvais temps de courte durée, les brumes alors rares; aussi l'arrière-saison est-elle considérée par les habitants comme la plus belle de l'année.

De toutes parts aux alentours et même assez loin du chef-lieu, étaient nées des fermes devenues très-considérables, où l'on cultivait avec succès la plupart des céréales, des légumes, enfin des arbres fruitiers d'Europe, tandis que de beaux pâturages nourrissaient beaucoup de bestiaux, de moutons et de chevaux.

Jamais les sauvages qui, au nombre de vingt mille environ, parcouraient alors le territoire de l'Orégon, et étaient considérés par les Américains, comme non moins guerriers que méchants, n'avaient attaqué ces fermes tout isolées qu'elles se trouvaient. Bien mieux encore, tant étaient restées amicales les relations que les agents de la compagnie avaient établies entre leurs administrés et ces tribus, que celles-ci venaient avec la plus grande confiance à Vancouver, vendre non-seulement les pelleteries récoltées dans les forêts, mais les chevaux et les animaux de trait enlevés par eux aux missions de la Californie.

Ce trafic, dont la source, par le fait, était le brigandage et la dévastation, avait excité bien des réclamations, bien des plaintes contre les acheteurs, de la part des autorités de San Francisco et de Monterey. Mais nécessité n'a point de loi, surtout dans ces contrées où l'Européen transplanté manque de tout et ne trouve généralement chez les étrangers ses voisins, que défiance, jalousie ou animosité nationale. Au reste, le plus parfait ordre régnait parmi la population du nouvel établissement; des magistrats, nommés par le gouverneur du haut Canada, rendaient la justice et faisaient observer les lois à cette population composée principalement de Canadiens métis, gens doux, travailleurs et industrieux; mais auxquels commençaient à se mêler des Écossais et des Irlandais chassés de leur pays par la misère, et dont le caractère généralement hardi, remuant, ne pouvait tarder à faire sentir sa fâcheuse influence sur l'esprit de la communauté. Aussi, dès l'époque dont je parle, celle-ci commençait-elle à prendre une part si active aux débats diplomatiques qui avaient lieu entre l'Angleterre et les États-Unis, à propos de la possession de l'Orégon, ainsi que des rives de la Columbia principalement, que trouvant sans doute que leur métropole ne défendait pas leurs intérêts avec assez d'énergie, ou bien en proie à ce vertige de révolutions qui semble posséder les populations du nouveau monde, ils tentèrent de se déclarer indépendants de concert avec les colons américains établis aux environs d'Astoria, sur la rive opposée du

fleuve, avec lesquels pourtant ils n'avaient cessé jusque-là de se chamailler; enfin allèrent jusqu'au point de nommer un gouverneur, des autorités municipales, prétendant constituer la république de l'Orégon.

C'est ainsi qu'une poignée d'Anglo-Saxons préludait, à quelques années de distance, aux événements qui se passent aujourd'hui sur ces bords, où la foule des émigrants venus avec leurs familles de toutes les parties de l'Union, forment maintenant un État indépendant qui a placé son étoile dans le pavillon des États-Unis.

Lorsque je visitai ces contrées à la fin de 1839, quoique les choses marchassent rapidement vers cette solution, elles n'étaient pas aussi avancées; l'inquiétude des esprits ne se traduisait encore qu'en tentatives de toutes sortes, pour accroître la prospérité agricole et commerciale de la colonie. De hardis voyageurs, remontant le cours du fleuve et des nombreuses branches qu'il projette dans plusieurs directions, en descendant des Montagnes Rocheuses vers la mer, exploraient au loin le pays. A mesure qu'ils découvraient des cantons fertiles, s'y formaient des villages qu'entouraient bientôt des champs couverts de nouveaux et utiles végétaux, des usines à moudre les grains, des moulins à scies où se transformaient en madriers ou en planches les arbres des forêts d'alentour; d'un autre côté, les négociants ainsi que les armateurs du chef-lieu, donnaient de plus en plus d'extension à leurs relations avec les Sandwich, les possessions russes et avec la Californie, au moyen de nombreux caboteurs;

velle limite méridionale de l'Orégon, et le 53°, là où commence le territoire russe, quoique située sous un climat généralement moins heureux que celui des rivages de la Columbia, et ne possédant pas de cours d'eau offrant de faciles et lointaines communications avec l'intérieur du continent, n'en est pas moins, surtout dans la partie sud, un beau et fertile pays. Les plaines, les vallées sont couvertes d'une magnifique végétation, et les collines se couronnent de forêts de sapins précieux pour la mâture et la construction des vaisseaux. Parmi les bons ports qu'offrent aux marins les canaux naturels dont la côte est sillonnée, celui de Nootka situé sur les rives de l'île de la reine Charlotte, se recommande par sa sûreté, son abord facile en toutes saisons, et la bonté des terres qui l'entourent. Aussi est-ce là que les Espagnols avaient fondé, alors qu'ils étaient maîtres du Mexique, un établissement bientôt abandonné, il est vrai, puis occupé en 1793 par les Anglais qui, après l'avoir longtemps négligé, semblent vouloir s'en occuper sérieusement aujourd'hui.

L'expérience a prouvé que les céréales, les légumes et les arbres fruitiers de nos provinces septentrionales y réusissent parfaitement; que les bestiaux, les moutons s'y multiplient très-bien; enfin que le pays présente toutes les garanties possibles de prospérité pour une grande colonie.

Placée moins loin encore du haut Canada que ne l'est Vancouver, où les émigrants parviennent actuellement presque sans risque et après un assez court

voyage, Nootka comptera avant longtemps de nombreux habitants. Déjà, par les soins de la compagnie d'Hudson, un fort a été construit pour protéger les fermes qui occupent les plaines d'alentour, et les troupeaux de moutons dont les toisons commencent à donner de bons revenus, contre les attaques des indigènes; dans le cas où ceux-ci, que leur férocité a de tout temps rendus l'effroi des traitants de fourrures, oubliant les bienfaits dont ils ont été comblés par les Anglais, tenteraient de dévaster les propriétés de leurs nouveaux voisins.

Tout semble donc annoncer qu'aux mains de semblables maîtres, la Nouvelle-Bretagne et surtout sa capitale Nootka, ne tarderont pas à devenir un point important, grâce à leur belle position sur les bords de l'océan Pacifique, à la bonté du terroir, aux forêts de sapins dont les collines sont couvertes, aux nombreux troupeaux que les pâturages peuvent nourrir, grâce, enfin, aux communications de plus en plus faciles, de plus en plus suivies de la colonie avec le Canada où affluent plus que jamais les émigrants des trois royaumes. Mais, dans ce cas, quel sera la destinée future de cette possession britannique, isolée comme elle l'est au milieu des établissements de la Russie, qui ne voit des rivaux dangereux établis si près de ses frontières, qu'avec un sentiment de crainte et de jalousie; tandis que le voisinage des populations américaines éveillera, excitera même chez les colons anglais cette passion d'indépendance qui, avant peu de temps, enlèvera le Canada à nos voisins.

Cette destinée sera celle, on peut le prévoir, qu'ont remplie la Nouvelle-Angleterre et la Pensylvanie.

Ainsi donc l'on doit considérer dès à présent les États-Unis comme la puissance prépondérante du côté occidental des Montagnes Rocheuses, de même qu'ils le sont de l'autre côté. Aujourd'hui maîtres absolus de l'Orégon, de la Californie, vers lesquels la découverte des terrains aurifères, d'immenses plaines fertiles encore inoccupées, de superbes ports, des relations par terre et par mer avec les plus florissantes provinces de l'Union, attirent depuis quelques années des flots d'innombrables émigrants; demain, peut-être, les États-Unis, par la seule force des événements, s'annexeront sans qu'aucune puissance soit capable de les en empêcher, tous ces embryons de futures républiques, et leur fourniront les populations, la vie commerciale, qui autrement leur manqueraient pour accomplir les flatteuses destinées que l'avenir semble leur réserver.

En attendant, c'est sous cette influence si vigoureuse, qu'Astoria se relevait de ses ruines en 1839; que cette jolie petite ville devant laquelle se déroule l embouchure de la Columbia, comptait un assez grand nombre d'habitants adonnés au commerce, à la traite des fourrures et à la culture des belles campagnes dont le chef-lieu est entouré, enfin cherchant à rivaliser avec leurs rivaux de Vancouver.

Mais ces derniers possédaient depuis longtemps des éléments de prospérité qui ont complétement manqué jusqu'à présent à leurs voisins. Autant la paix, l'ordre,

la bonne harmonie ont régné parmi eux et dans leurs relations avec les indigènes, autant les nouveaux colons d'Astoria et des villages qui en dépendent, se sont montrés, dit-on, turbulents et ennemis de toute espèce de frein.

Beaucoup d'entre eux, il est vrai, faisaient partie naguère encore de ces bandes de chasseurs, connus dans cette partie de l'Amérique sous le nom de Kentukiens, gens redoutés des blancs comme des peaux rouges, leurs ennemis mortels, auxquels, du reste, ils ne le cèdent ni en férocité, ni pour l'instinct du pillage ou de la destruction, et qu'ils surpassent peut-être en audace, en intelligence; ce qui toutefois n'empêchait pas que beaucoup d'entre eux succombassent chaque jour dans cette sanglante lutte. Aussi les survivants s'en vengeaient-ils en égorgeant sans pitié tous les naturels, hommes et femmes, qu'ils pouvaient attraper, n'épargnant que les enfants pour les vendre aux habitants de la Californie. Chacun de ces chasseurs travaillant pour son propre compte ou pour celui de la petite bande à laquelle il s'était associé pour acheter en commun à quelque négociant de la Nouvelle-Orléans, une certaine quantité de marchandises, sous la condition de la payer en fourrures à une époque fixée, chacun de ces chasseurs, dis-je, se considérait comme seul arbitre de ses actions, n'en voulait rendre compte à personne, et ses crimes comme sa mort restaient des secrets enfouis dans la solitude des forêts.

Est-il étonnant, après cela, que depuis les bords de

la mer Vermeille jusqu'aux Californies et l'Orégon, les tribus sauvages qui parcourent ces contrées, aient voué une haine mortelle aux squatters américains, et les massacrent toutes les fois qu'ils parviennent à les surprendre; quand au contraire ils vivent dans la meilleure intelligence avec les Canadiens de la compagnie d'Hudson; lesquels, il est vrai, ne leur ont jamais donné que des témoignages de bienveillance et de loyauté. Aussi, alors que les voyageurs destinés pour Vancouver, ne rencontraient aucune espèce d'ennemis sur la route du Canada aux rives de l'océan Pacifique, les familles américaines, parties des bords du Mississipi ou du Missouri dont elles avaient remonté l'immense cours, jusqu'au versant oriental des Montagnes Rocheuses, pour atteindre Astoria ou les frontières de la haute Californie, étaient obligées de franchir cette chaîne de hautes terres en hiver, au risque de périr de froid et d'être ensevelies dans les neiges, afin d'échapper à la surveillance des sauvages qui, durant cette saison rigoureuse, restent ordinairement dans leurs carbets; ou plus encore se voyaient contraintes de se garder comme en pays ennemi, dans la crainte d'être attaquées à l'improviste et massacrées; car depuis quelques années les naturels, éclairés sur cette manœuvre, gardaient les passages pendant toute l'année. Mais tels sont le courage, la persévérance, l'esprit aventureux de ces settlers américains, que malgré les terribles obstacles que je viens d'énumérer et mille autres non moins redoutables, qu'opposent aux voyageurs, les forêts, les rivières,

les marécages et les précipices qu'ils rencontrent sans cesse devant eux; malgré une route de plusieurs milliers de milles à travers des solitudes où ils ne pouvaient espérer alors trouver aucun aide, aucun secours, ils venaient en foule aux nouvelles colonies. Que doit-ce donc être aujourd'hui, où le gouvernement des États-Unis a fait échelonner des postes et accorde des escortes, quand cela est nécessaire, aux bandes d'émigrants qui se rendent à travers le continent, jusqu'aux bords de la Columbia ou du Sacramento.

Je faisais, à la fin de 1839, en visitant ces pays si favorisés de la nature, des vœux qui se sont bientôt réalisés, pour qu'ils fussent promptement occupés par cette multitude de pauvres gens qui, forcés par la misère de s'exiler de l'ancien monde avec leurs familles, devaient trouver là le bien-être et une nouvelle patrie. Leur présence ne pouvait manquer d'empêcher qu'il s'y formât, comme on le redoutait avec raison, des bandes de maraudeurs soit blancs, soit indiens, qui seraient devenus le fléau des campagnes, comme cela se voit aux provinces frontières de l'État des Arkansas ou voisines du Mexique, sur lesquelles plusieurs belliqueuses tribus indigènes, renouvellent constamment d'horribles déprédations, malgré tous les efforts tentés pour les contenir.

Sans doute que ces restes de l'ancienne population native, réfugiés dans cette partie septentrionale de l'Amérique dont nous nous occupons en ce moment, disparaîtront devant la civilisation européenne envahissant leur dernier asile, comme il est également

arrivé de l'autre bord du nouveau continent. Ce sera, il faut en convenir, un malheur aux yeux de la justice et de la philanthropie; mais, d'un autre côté, on se sent disposé à fermer les yeux sur ce malheur, quand on songe que l'Europe est encombrée de malheureuses familles qu'elle ne peut nourrir et dont la masse toujours croissante menace de jeter la perturbation au sein de la société; tandis qu'une poignée de sauvages nomades, méchants, féroces, n'ayant aucune notion d'agriculture ni d'industrie, occupent l'immense surface d'un superbe pays, où en peu d'années la race blanche ferait éclore, au milieu des forêts qui le couvrent encore, des villages populeux, d'importantes cités, et utiliseraient ainsi au grand avantage moral et matériel de l'ancien monde, les campagnes jusqu'ici solitaires du nouveau. En sorte que le territoire habité de l'Union, s'étendant alors d'une mer à l'autre, offrirait le beau spectacle d'une foule d'États nés d'hier pour ainsi dire, et plus puissants bientôt en richesses et en populations, que la plus vaste de nos antiques monarchies.

Répéterai-je ici ce que j'ai dit plus haut, touchant le peu d'inquiétude qne cette puissance toujours croissante des États-Unis doit inspirer à l'ancien monde? non, ce me semble inutile; car je pense que toute personne qui aura étudié cette question avec soin et sans prévention, jugera comme moi, qu'alors que la société américaine s'élèverait aux plus hautes destinées sous le rapport de l'étendue du territoire et de toutes les espèces d'industries, au détriment

même de notre commerce maritime et de nos manufactures, elle ne pourra jamais, ou du moins de bien longtemps, se rendre redoutable, politiquement parlant, à l'ancien monde, attaquée au cœur, comme elle l'est, par les mêmes ulcères qui dévorent notre vieille société gangrenée ; en proie de même que cette dernière, à l'égoïsme le plus profond, aux désirs sans frein des richesses et du bien-être matériel ; livrée également aux plus mauvaises passions, aux jalousies, aux dissensions populaires ; enfin portant dans son sein les plus actifs ferments de discorde entre les populations des États du nord et ceux du sud. Aussi, les lecteurs partageront-ils, j'espère, mon opinion, qu'il sera sage aux nations continentales d'Europe, de laisser l'Union accomplir paisiblement ses destinées ; imitant en cela le gouvernement russe ; lequel si fier, si absolu dans sa conduite envers nos voisins, traite partout les marchands des États-Unis avec une condescendance qui montre son désir de vivre avec ceux-ci en bonne intelligence ; ainsi que j'ai été à même de m'en convaincre en causant avec les négociants américains que je fréquentais aux Sandwich, et dans mes longues conversations avec M. de Rotscheff.

C'est à ces deux sources que j'ai puisé, comme on le devinera facilement, la majeure partie des documents qui m'ont servi à composer le tableau que je viens de tracer. Toutefois, en les employant, j'ai fait la part des opinions nationales et des sentiments privés de chacun ; je veux parler, d'une part, de l'idolâtrie du gouverneur de la Bodéga pour son souverain,

et de l'autre des sentiments presque toujours empreints d'intérêt personnel, que les armateurs montrent généralement pour les fonctionnaires publics, soit leurs compatriotes soit étrangers, avec lesquels ils sont en relations. Je puis donc croire avoir beaucoup approché de la vérité.

Cependant le lecteur trouvera, peut-être, dans mes observations, quelque trace de l'influence qu'exerçait naturellement sur ma manière de voir, la conversation si intéressante et si instructive en même temps, de mes aimables hôtes. Mais aussi combien ne devais-je pas me trouver heureux, moi, pauvre exilé aux pays lointains, contraint de vivre, à la mer dans un profond isolement moral, ou bien dans les colonies étrangères, au milieu de personnes avec qui je ne pouvais avoir aucune intime relation, de rencontrer, dans ces sauvages contrées, comme par une sorte de faveur du ciel, un toit hospitalier sous lequel je goûtais, au sein de relations douces et confiantes, les plus heureux moments, peut-être, dont j'ai joui durant ma longue circumnavigation.

Aussi les mettais-je à profit avec un empressement dont, parfois, je me serais reproché l'indiscrétion, si M. de Rotscheff ne m'y avait encouragé par une inépuisable complaisance que sa gracieuse compagne voulait toujours partager. C'est ainsi que tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, souvent avec les deux, je visitai successivement tout ce que Ross et ses environs pouvaient offrir d'intéressant à ma curiosité; et de chaque excursion je revenais muni d'une bonne récolte

de notes que le soir, une fois rentré dans ma chambre, je mettais en ordre avant de me livrer au sommeil.

Chassés parfois de l'intérieur du fort, par la température très-élevée qu'y entretenaient les rayons brûlants du soleil, lorsque la brise de mer ne venait pas, suivant la coutume, rafraîchir l'atmosphère, nous allions dîner à un cottage situé dans le bois voisin de notre résidence, au milieu d'une clairière que de magnifiques sapins entouraient de toutes parts. A l'ombre de ces antiques maîtres du sol, régnaient une douce obscurité et une fraîcheur délicieuse, même durant la plus forte chaleur du jour; la terre n'était pas comme dans les forêts intertropicales, couverte de cette foule d'arbrisseaux ou de plantes parasites, qui en se liant entre eux dans leur luxuriante végétation, forment une sorte de barrière à travers laquelle le chasseur indien et les animaux sauvages peuvent seuls pénétrer. On aurait dit un parc soigneusement entretenu. Nous marchions sur de véritables pelouses de gazon et nos regards pénétraient au loin sous les voûtes de feuillage. Autour de la maison s'étendait un jardin potager où le précédent gouverneur avait planté quelques-uns de nos arbres fruitiers et de nos légumes d'Europe. Ni les uns ni les autres, soit manque d'entretien, soit que le sol ne fût pas favorable à leur croissance, n'avaient prospéré; les fruits étaient petits, mauvais, et les plantes exotiques paraissaient ne résister qu'avec peine aux efforts de la végétation indigène pour les étouffer.

Habitué à me trouver bien souvent, trop souvent

même, durant mes longues pérégrinations, en présence de la nature sauvage, ses splendeurs, je dois l'avouer, ont beaucoup perdu de leurs attraits à mes yeux. Les scènes imposantes qu'elle présente avec tant de prodigalité, répandent, il est vrai, dans l'âme de celui qui les contemple, une bien haute idée de la grandeur de Dieu et de la faiblesse de l'homme, mais ne dit rien au cœur et cause bientôt une sorte de lassitude d'âme par sa monotonie.

J'acceptai donc avec empressement la proposition que me fit mon hôte, d'aller visiter un après-midi, avant le coucher du soleil, l'espèce de hameau qu'avaient établi dans le voisinage du fort, les naturels et leurs familles, employés aux cultures de la colonie.

La population en était assez considérable et se composait de plusieurs centaines d'individus environ. En sorte que, durant cette visite et une autre que je fis le lendemain, je pus étudier avec assez de détails ces êtres singuliers; quoique d'après les conseils de mon guide, je n'osasse m'aventurer parmi eux que sous son égide, afin de ne pas éveiller leur défiance, toujours dangereuse pour un étranger.

Je compris cette précaution en voyant les regards inquiets ou malveillants qui suivirent mes moindres mouvements, jusqu'au moment où le gouverneur ayant expliqué à mes nouveaux hôtes le motif de ma visite, je distribuai aux notables parmi eux, quelques verroteries, de petits ornements de cuivre et des cigares, toutes choses auxquelles les individus des deux sexes paraissaient attacher un très-haut prix. Aussi,

dès ce moment, je pus circuler librement dans les cases, et m'initier ainsi aux secrets de leur intérieur.

Cet intérieur n'était guère caché, il est vrai, car les demeures de ces pauvres gens consistaient, sans aucune exception, en de mauvaises huttes formées de branchages que devaient traverser sans peine la pluie et le vent. C'était là, pourtant, que toute la famille, père, mère et enfants, passaient les nuits, couchés pêle-mêle autour du feu, quelques-uns sur des peaux de bœuf, la plupart sur la terre nue, et chacun enveloppé dans une couverture de laine qui lui servait également de manteau pendant le jour, lorsque le temps était froid ou humide.

Tel était le costume des hommes qui m'entouraient, de sorte qu'ils me parurent tous à peu près nus, sauf le chef et quelques jeunes gens, que sans doute la venue du gouverneur, pour lequel ils montraient un profond respect, avait décidés à prendre la chemise et le pantalon européens. J'en fus contrarié; j'eusse mieux aimé les voir dans leur costume national de cérémonie, bien plus pittoresque, bien plus en harmonie avec leur tournure martiale et leur air vraiment digne; comme je fus à même de le vérifier, quand ce même chef qui m'accueillait chez lui, vint me rendre visite le lendemain.

Quoique surpris dans un très-grand négligé, ces hommes me parurent beaux, de haute taille, robustes et parfaitement découplés. Leurs traits réguliers, des yeux noirs et remplis d'un feu sombre, leur

nez aquilin surmonté d'un front élevé, les pommettes des joues arrondies, de fortes lèvres laissant paraître des dents blanches et bien rangées, quelques ornements de tatouage tracés symétriquement sur leur peau jaune cuivré, un cou annonçant la vigueur et soutenu par de larges épaules, enfin, un air intelligent et fier à la fois, me rappelèrent parfaitement les descriptions que font Cook et notre Lapérouse, des sauvages indigènes de la côte nord-ouest d'Amérique dont ils furent, sinon les premiers, du moins les plus distingués explorateurs.

En vain je cherchai à découvrir chez l'autre sexe des avantages analogues; je trouvai toutes les femmes horriblement laides, ayant un air abruti, malheureux, une constitution brisée par la misère, par les durs travaux; et si quelque jeune fille offrait dans ses formes, dans les traits de sa figure, quelques vestiges de ces charmes dont, au sein des sociétés civilisées, les femmes sont si généreusement dotées par la nature, elles étaient si sales, le jupon de peau ou de laine qui composait à peu près leur seul vêtement, se trouvait si infect, leur chevelure était si en désordre, qu'elles ne pouvaient inspirer que la pitié et le dégoût.

La plupart étaient occupées au détail du ménage, préparant le repas de leurs maris et de leurs enfants. Les unes étendaient sur la braise des morceaux de chair de bœuf donnés en rations, ou bien des coquillages, ou bien encore du poisson que ces malheureuses créatures venaient de pêcher soit à la rivière voisine, soit dans la mer; tandis que les autres faisaient

griller, avant de le moudre entre deux pierres, du blé dans un panier d'osier au milieu duquel elles renouvelaient sans cesse des charbons ardents sur quoi chaque grain passant rapidement, par un mouvement de rotation de plus en plus accéléré, se trouvait bientôt torréfié, sans que les parois intérieures de la corbeille fussent attaquées par le feu. Ces paniers, ou, pour mieux dire, ces vases, dont quelques-uns me parurent de véritables modèles de vannerie, non moins par leurs ornements que par le fini du travail, sont faits de brins de paille ou d'ajoncs serrés si solidement ensemble par des fils, que le tissu résiste momentanément à l'eau, aussi bien que le ferait la terre cuite et la faïence. Mais plus arriérés en civilisation pratique que les Kaloches, mes sauvages ne savaient pas fabriquer comme ces derniers, des écuelles de bois dans lesquelles les ménagères des Peaux rouges du N. O. parviennent à faire bouillir les liquides en y plongeant des cailloux rougis au feu.

M. de Rotscheff voyant mon étonnement de ce que le contact de ses compatriotes n'ait pas modifié davantage les mœurs et les habitudes des indigènes, m'assura que ceux-ci, de même que leurs pareils de la Nouvelle-Archangel, se refusaient obstinément à changer leurs usages contre les nôtres. « Cependant, ajouta-t-il, grâce à beaucoup de persévérance et de séductions, je suis parvenu à diminuer un peu ce sentiment adverse aux blancs, chez les naturels des tribus qui fréquentent la Bodéga ; plusieurs chefs et bon nombre de jeunes gens, encouragés par la bonté, la générosité

avec laquelle ils sont traités par les agents russes, et trouvant, avec raison, horriblement misérable, la vie qu'ils mènent l'hiver dans les bois, où ils n'ont d'autres abris contre le froid et la neige, que les cavernes ou le creux des arbres, et pas d'autres moyens d'existence que les chanceux produits de la chasse, restent auprès du fort durant la mauvaise saison, travaillent avec nos colons et sont nourris comme eux. Aussi les voit-on prendre goût chaque jour davantage aux divers articles de parure, d'habillement et autres, avec lesquels sont payés les services qu'ils rendent à la colonie. En sorte qu'on peut se flatter de l'espoir, si la compagnie conserve encore longtemps cet établissement (Note 21), de les amener petit à petit à subir le joug de la civilisation. Voyant leurs labeurs rétribués généreusement; leur liberté, leurs croyances religieuses, tout absurdes qu'elles sont, respectées; les principes de la plus indulgente justice observés à leur égard, au point que la déportation à quelque autre de nos établissements est la plus sévère peine que je puisse infliger à ceux d'entre eux qui auraient commis les plus graves délits contre nos propriétés; voyant, dis-je, l'intérêt que les fonctionnaires publics portent à leur bien-être, ils reviennent chaque printemps en plus grand nombre que l'année précédente, pour cultiver nos champs, et s'attachent à nous; au point que dans leur désir de rester toujours en bonne intelligence avec les colons, ils sont généralement les premiers à dénoncer les gens turbulents qui, par vengeance ou par amour du désordre, tuent les bestiaux

dans les campagnes ou bien dévastent nos plantations. »

Mais, continuait mon complaisant cicerone, je n'ai pas encore pu faire comprendre à ces enfants de la nature la valeur de la prévoyance et les charmes de la propriété. Passionnés tous, hommes comme femmes, pour la toilette, ils recherchent avec empressement ce qui peut satisfaire ce goût, et le demandent de préférence à toutes choses. A peine l'ont-ils obtenu, qu'ils s'affublent de colliers, de pantalons, de chemises, de vestes, et se considèrent dans ce ridicule accoutrement comme les plus beaux, les plus heureux êtres de la terre; puis le lendemain on les rencontre aussi dénués de parures et de vêtements qu'ils l'étaient la veille. Il est même ordinaire que la tribu, à laquelle ils appartienent, et dont chaque membre a été non moins généreusement récompensé, se trouve, quand elle revient à Ross vers la fin de la mauvaise saison, aussi pauvre, aussi dénuée de tout, qu'elle était bien fournie peu de mois auparavant.

Que sont devenues ces quantités souvent considérables de marchandises variées, qu'ils avaient en leur possession? On ne le savait pas encore. Sont-elles vendues, données à leurs compatriotes vivant dans les forêts toute l'année. Cela n'est pas probable. On s'était arrêté à la supposition que cédant à la passion du jeu, qui chez ces misérables sauvages est poussée à un point inconnu, peut-être, aux populations de l'ancien monde, ils avaient vu passer leurs richesses aux

mains de joueurs plus rusés ou plus heureux. Cette supposition est d'autant mieux admissible, qu'entre eux, gens de la même tribu, ils se dépouillent ainsi mutuellement. A chaque instant du jour, quand ils ont quelque chose à perdre, on les voit groupés quatre par quatre, accroupis sur le sol, entourés de nombreux spectateurs attendant presque toujours avec impatience le moment de faire la partie à leur tour. Ils jouent à une sorte de jeu qui n'est guère plus compliqué que le *pair ou non*, si usité chez nous parmi les écoliers; mais auquel ils parviennent à donner une tout autre importance, par les pantomimes singulièrement animées dont la partie est accompagnée chez eux. Dans ses mains le partner en action tient deux bâtons, et pendant qu'en présence de ses deux adversaires dont les yeux scrutateurs suivent avec anxiété ses moindres mouvements, il sépare les deux bâtons, ou bien les réunit en une seule main, son associé, placé à côté de lui, cherche à détourner par ses cris, ses gambades, ses bonds, ses contorsions, l'attention de la partie intéressée à connaître la vérité. Si deux fois sur trois celle-ci tombe juste en disant, à un moment fixé, combien il a de bâtons dans la main droite, l'enjeu lui appartient; dans le cas contraire, elle le perd entièrement.

Pour que cette description eût quelque intérêt pour le lecteur, il faudrait que je pusse rendre toutes les émotions si vives, si subites, qui se peignent sur les mobiles physionomies de ces enfants de la nature; les cris, les gesticulations, les rires de ceux qui ga-

gnent; l'air froid, impassible, de ceux qui perdant souvent en un seul coup, le fruit de plusieurs mois de travail, redeviennent plus pauvres encore qu'ils n'étaient auparavant.

Toutefois ils supportent le mauvais sort avec une philosophie, ou pour mieux dire une indifférence digne des anciens stoïciens; et ce sauvage qui était venu au jeu chamarré de verroteries ou d'autres ornements, de la tête aux pieds, qui avait trouvé moyen, afin de se rendre plus intéressant, de couvrir son individu de quatre ou cinq chemises, d'autant de pantalons et de vestes superposées les unes aux autres, rentre dans sa hutte gai comme un pinson et nu comme un ver.

Une pareille insouciance de caractère, innée chez ces indigènes du N. O., est bien nécessaire, il faut en convenir, pour leur faire supporter les misères sans nombre, les cruelles privations, conséquences malheureuses de leur vie nomade, de guerres perpétuelles entre tribus, des disettes fréquentes auxquelles les condamnent souvent l'absence de gibier, la destruction des racines par les pluies ou par des sécheresses prolongées, et plus que tout cela, les conséquences fatales des maladies épidémiques qui depuis le commencement du siècle, ont moissonné la moitié au moins des populations natives de l'Amérique russe, de l'Orégon ainsi que des pays environnants.

Aux maladies d'entrailles ou de poitrine, causées par les variations de température, si brusques dans ces contrées et si dangereuses pour de pauvres gens qui

condamnés à errer dans la forêt en quête de leur nourriture, n'ont la plupart du temps, ni toit pour s'abriter, ni vêtement pour se couvrir, sont venus se joindre depuis la venue des Européens, d'autres fléaux du même genre, lesquels, même dans les pays policés, épouvantent les populations. Je veux parler de la variole, de la rougeole, enfin de ce terrible choléra qui, traversant de l'est à l'ouest les solitudes du nouveau monde, est venu répandre le deuil parmi les tribus sauvages du N. O., et emporter les victimes par milliers. Cependant ces redoutables ennemis de l'espèce humaine ne sont peut-être pas encore les plus cruelles maladies auxquelles les naturels américains se trouvent exposés, car du moins ne font-elles leurs apparitions qu'à des époques souvent éloignées les unes des autres; tandis que la syphilis exerce, étend sans s'arrêter, ses ravages d'une manière effrayante, au sein de cette société primitive où les lois de l'instinct sont les seules observées en fait de mœurs. Aussi la plupart des individus de l'un comme de l'autre sexe, depuis la puberté jusqu'à la vieillesse, sont-ils atteints de cet horrible mal dont les ravages, se montrant au-dessus de leurs faibles connaissances en médecine, les décime cruellement et éteint les sources de la génération chez beaucoup de ceux qui ont échappé à la mort.

Pour y parvenír, ils ont recours à leur remède ordinaire, lequel, avec l'emploi de quelques simples cueillis dans les forêts, compose tous leurs moyens de guérir. Ce remède, ce sont les bains de vapeur dont

les Peaux rouges, dans cette partie de l'Amérique, font un usage habituel de temps immémorial.

Au-dessus d'un trou circulaire, creusé dans le sol, et pouvant avoir environ cinq mètres de diamètre et le quart de cette mesure en profondeur, est placé un toit de forme conique aplatie, formé de branchages recouverts de gazon, de façon que l'air ne puisse passer à travers. Dans cette espèce d'étuve, à l'intérieur de laquelle on ne parvient que par une ouverture très-étroite, dont l'abord est sévèrement défendu aux femmes, se rassemblent, assis sur des pierres rangées autour d'un énorme brasier, les baigneurs, parmi lesquels le dernier arrivant a toujours soin de fermer, avec une pierre plate ou une planche, l'unique issue; de façon que dans un moment, l'atmosphère monte à un degré extrêmemeut élevé. La conséquence de cette excessive chaleur est nécessairement une abondante transpiration chez les patients, qui après avoir subi cette épreuve durant un espace de temps plus ou moins long, suivant leur goût, retournent à l'air libre, se grattent le corps ruisselant de sueur, avec de petites lattes de bois; puis reprennent leurs occupations ordinaires comme si de rien n'était.

Plus au N. O. encore les naturels, en sortant de ces étuves, se plongent dans de l'eau très-froide, souvent glacée, sans éprouver aucun inconvénient pour la santé. Les femmes elles-mêmes, peu de temps après qu'elles sont devenues mères, subissent plusieurs immersions semblables, toujours précédées immédia-

tement de sueurs abondantes, obtenues au moyen de la chaleur exhalée par une pierre chauffée à cet effet, sur laquelle la pauvre mère s'assoit en même temps qu'on la couvre de fourrures épaisses.

Que se passe-t-il encore dans l'obscurité de ces grossières salles de bain, d'où le sexe est banni? Des choses, à ce qu'il paraît, qui rappellent les goûts dépravés dont la mémoire des brillants Athéniens est restée salie. Quel singulier rapprochement, et qui le paraîtra bien plus encore, quand j'ajouterai que dans chaque tribu de ces sauvages non moins féroces, non moins brutes que les bêtes fauves de leurs bois, obligés comme elles, de vaguer sans cesse au milieu des plaines ou des forêts pour trouver leur nourriture et vivant sous un climat d'airain, il y a un certain nombre de jeunes gens servant aux plaisirs de leurs concitoyens qui, les considérant comme d'un autre sexe, les comblent de cadeaux et prennent plaisir à les parer. Mon guide, parfaitement au courant des usages des hommes que nous visitions, me désigna plusieurs de ces jeunes gens que j'aurais pu croire les plus jolies filles du village s'ils n'avaient été complétement nus. Ils se trouvaient alors au milieu des squaw avec lesquelles, du reste, ils vivent constamment, partageant leurs occupations sans que ces dernières semblent le trouver mauvais. Du reste, le beau sexe n'est pas maltraité chez les naturels de l'Amérique russe ou des contrées voisines vers le sud. Les femmes exercent même, à ce qu'on dit, une assez notable influence dans la communauté; jeunes, on les recherche pour leurs charmes; vieilles,

on les craint comme sorcières; et probablement, à ce dernier titre, elles jouent un certain rôle dans le choix des victimes humaines égorgées à la mort des grands chefs, ainsi qu'aux festins de cannibales qui suivent ordinairement ces horribles exécutions. Les guerriers tués ou faits prisonniers à la guerre, passent également sous la dent de leurs vainqueurs qui, en dévorant une proie aussi distinguée, croient y puiser de nouvelles forces, une nouvelle énergie.

Ces coutumes abominables se retrouvent principalement chez les Peaux rouges qui vivent sous les hautes latitudes, dans les environs de la Nouvelle-Archangel; et sont pourtant considérés, par plusieurs savants voyageurs, comme bien supérieurs, sous tous les rapports, aux indigènes de l'Orégon et de la Californie; au point qu'on est porté à croire que ceux-ci ne sont pas de la même race.

En effet, les Kaloches sont plus grands, plus forts, plus intelligents, plus industrieux, et dans leurs institutions sociales quoique barbares, on découvre aisément des vestiges d'une civilisation soit naissante, soit évanouie.

Ces conseils composés des vieillards; cette confédération des tribus, dont au moindre danger les guerriers se réunissent sous un chef élu par eux pour repousser l'ennemi commun; une sorte de code de lois criminelles; l'espèce de considération dont les femmes semblent entourées; un système de religion assez complet; enfin, l'aversion insurmontable qu'ils montrent pour les blancs et notre civilisation, sem-

blent en faire une population à part parmi celles de l'Amérique du nord.

Mais dans ce dernier cas, d'où viendrait-elle, que serait-elle ? Non, elle n'a pas, comme on a cherché à le faire croire, des rapports physiques ou moraux avec les Tartares de la Sibérie voisine du détroit de Béring. Ceux-ci ont fourni, cela est probable, les populations des îles Aleutiennes et des terres voisines de ces dernières, autrement dit les Kodiaks, race douce, inoffensive, adonnée à la navigation et contre laquelle les Kaloches montrent une haine profonde; mais ces fiers et belliqueux sauvages n'ont rien de commun avec eux.

Peut-être ne doit-on pas repousser aussi aisément le rapprochement que quelques voyageurs ont cherché à établir entre les naturels des Sandwich et les indigènes de la côte N. O. qui, en effet, ont quelque analogie entre eux, sous le double rapport de la ressemblance et des coutumes. Les uns comme les autres sont cuivrés, grands, robustes, se tatouent de même, et ont été trouvés par les premiers navigateurs, également traîtres, féroces et méchants; mais ils ne parlent pas la même langue, ne se servaient pas, avant la venue des Européens, des mêmes armes offensives ou défensives; enfin, si on y regarde de plus près, on reconnaît entre les deux races d'autres dissemblances bien plus concluantes contre leur origine commune. Mais d'où sortent les Kaloches, me demandera-t-on encore? Je répondrai que personne n'en sait rien; et que probablement ils sont dans ces con-

trées depuis que l'Amérique existe, comme s'y trouvent les rennes, les cerfs, les ours et les loups.

Sans doute que ces diverses races d'hommes ont subi de bien grandes révolutions, de bien remarquables changements depuis la succession des siècles ; peut-être même ont-elles fourni des nations puissantes, éclairées, celles, par exemple, qui, se répandant à plusieurs reprises vers des climats plus doux, comme le firent, en Europe, les barbares du Caucase, à une époque guère moins reculée, sont venues, sous les noms d'Astèques, fonder le fameux empire du Mexique dont les compagnons de Cortès admirèrent la richesse et la splendeur. Toutes les traditions des peuples américains, qui ont pu être sauvées de la destruction, lors de l'envahissement du nouveau monde par les Espagnols, semblent justifier cette présomption; elles annoncent des conquérants civilisateurs venus du N. O.; et pourtant, il y a trois siècles, ce N. O. n'était pas moins qu'aujourd'hui, des solitudes immenses, couvertes d'antiques forêts ou de marécages sans bornes, à travers lesquels erraient des tribus farouches, barbares, n'ayant pas d'autres occupations que la guerre ou la chasse, et dont bon nombre ne sont plus qu'un vague souvenir. Voilà où en est la question aujourd'hui; espérons que les recherches des savants voyageurs, recherches qui ont déjà conduit à la découverte de quelques vestiges d'une antique civilisation, au sein des forêts tant de l'Amérique septentrionale que de celles du Mexique et du Pérou, iul trouveront enfin une véritable solution.

Du reste, il faut en convenir dès à présent, il existe un rapport vraiment singulier entre les naturels du N. O. et le pays qu'ils habitent. Celui-ci a quelque chose de sauvage, de triste et d'imposant à la fois. Or, la vue continuelle de cette nature sombre, abrupte, dont toutes les œuvres frappent par leurs immenses proportions, doit à la longue endurcir l'âme de l'homme condamné à l'avoir constamment sous les yeux, ou du moins le rendre bien moins accessible à ces émotions douces qui disposent notre esprit aux sentiments d'humanité ou de philanthropie que les jouissances d'une civilisation avancée lui inspirent naturellement. Notre espèce est-elle à cause de cela, usée, déchue comme le prétendent quelques moralistes de mauvaise humeur? N'osant pas m'engager dans une semblable discussion à laquelle tant de gens d'esprit, de talent, ont prodigué en vain leur éloquence et leur temps, je me contenterai de dire que chez le sauvage du N. O. les émotions bonnes ou mauvaises, de même que le bien ou le mal, toujours poussées à l'excès, restent cachées en attendant leur explosion, sous un air froid, dédaigneux, réfléchi même, qui au premier abord ferait prendre, à l'observateur, ces grands enfants que la moindre chose séduit, entraîne, lorsque toutefois l'instinct de la vengeance ou de la destruction n'est pas excité, pour de profonds philosophes stoïciens.

Je faisais une foule de réflexions de ce genre, en contemplant le chef du village, que j'avais vu la veille

et qui était venu me rendre sa visite de cérémonie. Je l'avais trouvé assis sur une pierre dans la cour du fort, entouré de plusieurs de ses gens, tous guerriers comme lui, ainsi que l'annonçait suffisamment le tatouage qui ornait leur figure, ainsi que les cicatrices informes de plusieurs blessures dont la guérison avait été abandonnée, suivant toute apparence, aux soins de la seule nature.

Je fus vraiment frappé de l'air digne qu'avait ma nouvelle connaissance dans son grand costume. Un vaste manteau en écorce d'arbres garni de plumes aux couleurs brillantes, de petits coquillages ou de nacre de perle ingénieusement entremêlés, était drapé majestueusement sur ses épaules, et laissait cependant paraître les dessins bizarres, mais réguliers, qui couvraient sa large poitrine et des bras musculeux. Autour du cou se groupaient plusieurs colliers de grains de verre rouges ou noirs; et dans sa chevelure, alors relevée et attachée sur le sommet du crâne, étaient placées des aiguilles de bois délicatement sculptées, surmontées d'une touffe de plumes noires semblables à celles qui garnissaient les tempes, et se mariant assez agréablement à une foule de pendants d'oreilles en cuivre, de cailloux colorés, enfin de dents d'animaux. Il y avait, dans la prestance, dans l'attitude de ce chef, quelque chose de noble et d'imposant. Les larges proportions de son corps, qu'on aurait dit une statue, tant il se tenait immobile dans la même position, l'air fier, impassible de son regard, de sa physionomie, me rappelèrent sur-le-champ les des-

criptions si pittoresques que Cooper donne de ses Peaux rouges des prairies.

Les héros d'Homère, ces sauvages d'une autre espèce, devaient être ainsi, pensais-je en me souvenant du siége de Troie; comme ceux-ci, ils étaient à peu près nus en allant au combat, aimaient le sang, le pillage, le désordre, insultaient leurs ennemis pour s'enhardir à les attaquer, se montraient barbares et sans pitié après la victoire, enfin étaient gloutons et probablement comme ceux-ci encore, sales et mal peignés.

Cependant je trouve que les héros kaloches ont un avantage sur les fameux vainqueurs des enfants de Priam; puisque tout en les égalant, au moins, en fait d'astuce et de courage, ils exécutent plus vite et bavardent beaucoup moins.

Mon nouvel ami et ses compagnons ne firent donc pas grands frais de conversation; ils restèrent tout à fait dans leur rôle officiel. Cependant, quand parurent les présents que je leur destinais, ces figures jusqu'alors si froides, si dédaigneuses, se déridèrent sur-le-champ : mon tabac, mes verroteries, mes babioles de cuivre, produisirent un effet merveilleux; et les farouches guerriers devinrent de véritables enfants, d'autant moins redoutables qu'ils étaient sans armes, en conséquence des sages mesures prises par le gouverneur, afin d'éviter les désordres. Du reste, on les rencontrait rarement avec leurs arcs et des flèches, à moins qu'ils n'arrivassent de l'intérieur; et encore s'empressaient-ils de les soustraire avec soin aux re-

gards des blancs, comme s'ils craignaient qu'un mauvais sort jeté sur elles, les rendît inutiles entre leurs mains.

Cette superstition est d'autant plus singulière, qu'ils se servent de ces dards ailés, avec une adresse merveilleuse, et atteignent à d'énormes distances les plus petits quadrupèdes. Chasseurs habiles, intrépides, infatigables, ils font tomber sous leurs coups le grand ours noir, ce tyran des forêts de l'Orégon, si redouté même des naturels, tant il est fort et méchant, avec guère moins de facilité que le craintif renne et le cerf à la course rapide. Ils attaquent l'animal féroce au moment où s'étant emparé d'un bœuf ou d'un cheval, il l'emporte dans ses pattes de devant à travers les marais et les précipices; ou bien alors que, chassé, il franchit quelque torrent sur un tronc d'arbre tombé en travers du cours de l'eau. Souvent la bête sanguinaire, blessée ou poursuivie de trop près, court à son ennemi; alors la lutte devient terrible, et finirait parfois d'une manière bien fatale pour ce dernier, s'il n'était presque toujours en compagnie.

Pour atteindre les hôtes timides des bois qui, toujours en éveil, fuient avec la promptitude de l'éclair à la moindre apparence de danger, ces mêmes chasseurs appellent à leur aide un subterfuge, grâce auquel ils réussissent presque toujours.

Un d'entre eux, affublé de la dépouille d'un cerf, les cornes en tête et la peau sur le dos, se traîne vers les pauvres bêtes paissant tranquillement dans la

plaine, jusqu'à ce qu'il se trouve assez près, à la faveur de ce déguisement, de celle dont il veut faire d'abord sa proie, pour pouvoir la percer d'une flèche mortelle; une autre subit le même sort, puis une troisième encore, et le massacre continue ainsi sur plusieurs points, jusqu'à ce que le reste du troupeau, prenant enfin l'éveil, disparaisse au loin dans les hautes herbes ou les bois voisins. Un pareil métier est extrêmement pénible, parfois même dangereux; aussi est-il heureux pour la conservation de ces Peaux rouges, qu'ils en fassent passion; car autrement, enclins au *far-niente* comme ils le sont, on les verrait bientôt mourir de faim, faute de prévoyance ou d'industrie; comme du reste il n'arrive que trop souvent à beaucoup d'entre eux.

Tel de ces sauvages, quand la faim ne le pousse pas, passera des journées entières assis sur une pierre, la tête penchée sur la poitrine, plongé dans une sorte de demi-sommeil; et il supportera même une diète très-sévère pendant un temps fort long. Mais aussi qu'il trouve une bonne occasion de satisfaire son appétit; alors, de même que le loup et la plupart des autres animaux carnassiers, il engloutira, dût-il en crever sur-le-champ, des quantités de viande inconcevables.

J'ai entendu assurer que ces gens-là doivent deux propriétés de l'estomac, aussi précieuses, à l'habitude répandue parmi eux, de non-seulement mêler à leurs aliments, mais encore de mâcher sans cesse en guise de tabac, une espèce de varech qui, séché au soleil

ou sur le feu, prend un goût salé très-prononcé, est à la fois légèrement astringent et extrêmement tonique à ce qu'il paraît. Toutefois cet antidote contre les effets de l'abstinence ou de la gloutonnerie, ne peut combattre ceux de l'ivrognerie à laquelle ces sauvages sont très-enclins; et bien heureux ils doivent se trouver que les Russes les sauvent des conséquences de leur passion pour le rhum, par des mesures, aussi sages que sévères, contre l'importation des liqueurs fortes; car autrement les tribus de l'Amérique moscovite auraient déjà disparu, comme cela est advenu à celles qui, avant l'arrivée des Européens, vivaient sur les bords opposés du nouveau monde.

Pour moi qui menais une vie si douce, si occupée, si bien selon mes goûts, le temps devait s'écouler rapidement; aussi voyais-je arriver avec un vif regret le moment où il me faudrait abandonner pour toujours des hôtes auxquels je devais de si heureux moments. Mais l'époque que, suivant mon habitude, j'avais fixée irrévocablement pour le départ de la frégate, était venue; la vergue de hune rompue le jour de notre entrée à la Bodéga, se trouvait remplacée sans beaucoup de frais, au moyen d'un superbe pin coupé dans la forêt voisine du fort, et apporté jusqu'à bord par une grande baydarque; la frégate était complétement prête à reprendre la mer, et son équipage parfaitement reposé. Il fallait partir. Je fermai donc mes oreilles et mon cœur aux bienveillantes sollicitations de Mme de Rotscheff et de son mari pour me faire rester plus longtemps sous leur toit; et le 18 août

au point du jour, après avoir reçu les adieux de notre charmante maîtresse de maison, nous montâmes à cheval accompagnés de son mari, qui voulut me montrer lui-même les deux principaux établissements agricoles de la colonie, et m'accompagner jusqu'à notre destination. Le temps était beau, la fraîcheur de la nuit régnait encore, nous cheminâmes rapidement, et bientôt nous eûmes perdu de vue le fort, le petit clocher de la chapelle et les deux moulins à vent. Quelques heures après nous passions la Slavinska, au même endroit où nous l'avions franchie précédemment. Je revis, ni plus prompt dans sa manœuvre, ni moins endormi que l'autre fois, l'Indien chargé de conduire le bac. Couché tout nu à l'ombre d'un rocher et auprès de sa mauvaise hutte, il se leva sans souffler un mot, sans même nous regarder, mit la caravane sur l'autre bord de la rivière, et, un instant après, je pus l'apercevoir reprenant sa première position. La diminution de volume qu'avait éprouvée sa tête, depuis notre dernière rencontre, me frappa, et d'autant mieux que l'énorme crinière qui alors la garnissait, avait fait place à une sorte de tonsure inégalement taillée, assez semblable à un gazon sec sur lequel le feu aurait passé. Lorsque, étonné de ce changement et de la figure tout à fait extraordinaire qu'il donnait à ce pauvre diable, j'en demandai la cause à mon compagnon de voyage, je ris de bon cœur en apprenant qu'il avait agi de même que ses compatriotes ont la coutume de le faire, quand la vermine est par trop multipliée dans

leur chevelure; ils y mettent le feu avec un tison enflammé, en prenant toutefois des précautions contre l'incendie; de façon qu'à la fois, ils se débarrassent du superflu de leur horrible tignasse et des nombreux hôtes qui y avaient élu domicile.

A onze heures, nos montures fatiguées furent remplacées à un *rancho*, nom que les Espagnols donnent aux fermes uniquement consacrées à l'éducation des bestiaux et des chevaux; et où, parmi ceux de ces derniers qui s'y trouvaient par centaines, nos domestiques choisirent les meilleurs, au moyen du redoutable lasso; tandis que les arrivants bientôt débarrassés de leur harnais et s'étant secoués, coururent rejoindre leurs camarades au pâturage voisin.

Ces ranchos, situés la plupart du temps à d'énormes distances les uns des autres et appartenant à des particuliers, sont pour les voyageurs de véritables relais, grâce auxquels ceux-ci accomplissent les plus longues traites avec une rapidité presque fabuleuse, et font souvent jusqu'à quarante lieues entre le lever du soleil et son coucher, ne s'arrêtant que pour changer de chevaux. Chose singulière! celles de ces pauvres bêtes qui ont achevé leur rude tâche, à peine libres, reprennent toutes seules le chemin qu'elles viennent de parcourir au grand galop, et malgré la lassitude dont elles sont accablées, rentrent au gîte quelques heures seulement après. Errant presque toujours en liberté de nuit comme de jour dans les champs, ces bons animaux supportent la fatigue, les privations avec une énergie extraordinaire. Ils sont

généralement de haute taille, fort bien proportionnés, et la beauté de leurs yeux noirs, la finesse de leurs jambes, l'élégance de leurs formes, attestent suffisamment une origine andalouse. Montés sur leur dos, les vacheros ou gardiens de troupeaux se montrent de véritables centaures : ni les rochers ni les descentes les plus rapides, ni le sol le plus accidenté, ni même l'obscurité la plus profonde, ne les arrêtent dans leur course toujours rapide; et pourtant ils éprouvent rarement des malheurs, tant leurs montures déploient d'intelligence, de vigueur, et ont le pied sûr. Ces hommes vivent, on peut le dire, à cheval; pour eux, la moindre course à pied est insupportable, et ils la considèrent presque toujours comme une honteuse obligation. Aussi dédaignent-ils profondément les mauvais cavaliers; et sans ma qualité de marin, qui me servait d'excuse, sans doute, à leurs yeux, ou mieux encore peut-être le bon exemple que donnait le gouverneur, je crois vraiment que ceux dont nous étions accompagnés, se seraient moqués du commandant de *l'Artémise*, alors que certaines meurtrissures lui imposaient l'obligation de marcher lentement, et l'auraient probablement laissé en chemin.

A ce *rancho* nous quittâmes la route que nous avions suivie en venant, et notre guide se dirigea vers l'intérieur du pays, au lieu de suivre les bords de la mer.

D'abord, il nous fit traverser une zone de terrain inculte, parsemé de cailloux et de ronces, puis des

collines complétement déboisées et couvertes d'une herbe haute, touffue, mais fanée par la sécheresse. Enfin nous atteignîmes la lisière de la forêt à l'ombre de laquelle je fus d'autant plus heureux de pouvoir cheminer, que le soleil me brûlait, surtout lorsque nous traversions les vallons; car du moins sur les sommets des hautes terres la brise de N. O. qui soufflait assez fortement alors pour faire pelotonner les nuages dans les ravins, rafraîchissait-elle un peu l'atmosphère.

A peine avions-nous parcouru quelques instants un joli sentier serpentant à travers les bois, que nous trouvâmes un excellent déjeuner servi sur l'herbe, à l'abri de beaux arbres, grâce aux soins des domestiques, qui avaient reçu les instructions de notre gracieuse hôtesse du matin. Aussi rien n'y manquait; et à la faveur de cette aimable attention, je me trouvai, après une heure d'un fort agréable repos, en état de continuer le voyage. Cette fois, le canton que nous traversions était vraiment délicieux. Le chemin circulait à travers des massifs de pins, de chênes et de châtaigniers, ou bien traversait de jolies clairières garnies d'un gazon vert, et sillonnées de petits ruisseaux.

A chaque pas s'offraient à mes yeux des échappées de vue charmantes, sous les voûtes de feuillage formées par des milliers de pins gigantesques. Mon complaisant cicerone, en même temps qu'il me faisait remarquer toutes les beautés de la végétation californienne, m'expliquait les diverses propriétés de ces

magnifiques arbres. « Ceux-ci, me disait-il, en montrant des pins dont le tronc droit et sans un seul nœud, semblait être sorti spontanément de la terre et monter jusqu'aux nuages, fournissent à la fois des mâtures excellentes et des graines que leur goût de châtaigne ainsi que leurs qualités nutritives, font rechercher des habitants; les autres, dont vous admirez les énormes proportions, ne sont pas cependant aussi utiles; ils ne donnent pas de fruits, leur bois est trop cassant et se pourrit trop aisément pour être employé avec profit aux constructions des navires ou des maisons. Il en est de même de ces arbres dont le feuillage d'une teinte foncée et le tronc raboteux doivent vous rappeler le chêne et le châtaignier de France; mais ils n'en ont que l'apparence, car leurs fibres sont spongieuses et n'offrent aucune garantie de force ni de durée.

« La plupart de ces immenses végétaux, qui semblent écraser le sol de leur poids, sont délaissés, continuait M. de Rotscheff, pour des raisons analogues à celles que je viens de vous donner; et à l'exception de quelques groseilliers, fraisiers ou framboisiers sauvages répandus çà et là sur la lisière du bois, on ne trouve guère de fruits indigènes bons à manger dans ces contrées, quoique le climat soit semblable à celui de la Provence ou de l'Italie, et que la terre s'y montre fertile, au point que tous les arbres fruitiers, toutes les céréales, tous les légumes d'Europe y viennent aisément. Aussi n'est-elle pas éloignée sans doute l'époque, dit en terminant mon

guide, où ces solitudes que nous parcourons en ce moment s'animeront au souffle de la civilisation; où ces géants des forêts disparaîtront sous les efforts réunis de la hache et du feu. Puisse-t-on se souvenir encore alors, que ce sont les Russes qui, les premiers, ont commencé ce grand œuvre de la race blanche, sur ces bords lointains de l'océan Pacifique septentrional. »

En effet, déjà je remarquais les traces du travail de l'homme; des arbres abattus, de grandes herbes brûlées, des chemins tracés; puis bientôt, au milieu d'une plaine peu étendue, il est vrai, mais abritée des vents de nord-ouest par des collines couvertes de hauts sapins, nous vîmes de jolies petites maisons de bois, entourées de vergers et de potagers en plein rapport. C'était une des fermes créées depuis deux années seulement par M. de Rotscheff, dans le but de fournir ses compatriotes résidant à la Nouvelle-Archangel, de fruits et de végétaux culinaires de nos climats tempérés.

Jusqu'à présent, ces deux derniers genres de productions seulement y avaient été soignés, en raison de la situation favorable du canton pour leur culture, de la qualité du terroir, peut-être aussi à cause des peines infinies qu'on trouvait à débarrasser le sol de la multitude d'arbres énormes qui le couvraient, et dont je voyais çà et là sur la terre les squelettes étendus au milieu des plantations. Un entre autres, que le supérieur de cet établissement agricole me fit remarquer, avait quatre mètres de diamètre à sa base

et soixante de haut ; aussi quoiqu'on travaillât activement depuis plus d'une semaine à le débiter en planches ou en madriers, et qu'il fût de cette espèce de pin rouge dont, ainsi que je l'ai dit plus haut, le bois se fend très-aisément sous la hache, à peine semblait-il entamé.

Les débris de ce colosse des forêts boréales servaient à terminer la construction de quelques-unes des habitations occupées par le directeur et les dix colons russes employés comme ouvriers ou jardiniers dans la ferme. Toutes, surtout celle du maître, avaient une apparence gracieuse avec leurs couvertures de tuiles rouges, leurs façades peintes en gris, afin de les préserver de l'influence destructive du soleil ainsi que de la pluie, et percées de fenêtres garnies de jalousies vertes, paraissant à travers des bosquets ou des plates-bandes de fleurs. Là, il est vrai, se bornait toute leur ressemblance avec les petites maisons de campagne qu'on voit groupées généralement autour de nos populeuses cités de France. Car à l'intérieur, ces espèces de cottages se trouvaient, sans aucune exception, dépourvus de meubles commodes et d'ornements; toutes choses, à dire vrai, qu'il est bien dispendieux, bien difficile sinon impossible, de se procurer à la Bodéga, où jamais n'abordent les navires marchands étrangers.

Toutefois, en apercevant quelques figures féminines qui semblaient, par modestie ou par coquetterie, chercher à se soustraire à nos regards, je pus constater que si les meubles étaient rares dans les appar-

tements, les minois n'y manquaient pas. Ce n'était, il est vrai, que du beau sexe indigène n'ayant, je dois l'avouer, rien de bien séduisant dans son déshabillé un peu négligé. Cependant la jeune fille qui nous servit des rafraîchissement au salon du directeur, et pour la toilette de laquelle celui-ci probablement avait fait quelques frais, ne me parut pas trop mal. Ses cheveux étaient bien peignés et soigneusement relevés derrière la tête; ses traits me parurent assez réguliers; son coup d'œil et sa physionomie exprimaient la gaieté et le contentement; disons encore que sa chemise blanche serrée à la ceinture et son jupon en toile de coton, d'une propreté irréprochable, laissaient soupçonner des charmes que du moins les durs travaux et la misère n'avaient pas encore flétris. Si j'ajoute à ce tableau, un regard doux et éveillé à la fois, de belles dents, une taille assez svelte, de petites mains, une jambe bien tournée et des pieds gracieusement attachés, le lecteur pensera comme moi, j'en suis convaincu, que les femmes sauvages de la Californie et de l'Orégon, quand elles ont été un peu débarbouillées, ne sont pas aussi à dédaigner qu'on le prétend généralement.

Cette oasis de culture, ces champs où je reconnaissais nos plantes potagères d'Europe, nos arbres à fruits en pleine croissance, perdus pour ainsi dire au milieu d'antiques forêts, avaient quelque chose de pittoresque que je ne puis définir. Ces cerisiers, ces pruniers, ces poiriers si frêles, si délicats encore, avec leurs

jeunes feuilles d'un vert tendre, semblaient mendier la protection de ces superbes sapins au feuillage sombre et sévère, contre les rudes intempéries d'un climat étranger pour eux. Ce contraste de la nature vierge, si imposante dans ses œuvres, avec la nature civilisée dont tous les ouvrages sont, il est vrai, marqués au coin de l'intelligence, de l'industrie de l'homme, mais aussi de sa faiblesse et de l'instabilité de ses volontés, m'inspirait une haute idée de la force d'âme, du courage des premiers émigrants qui avaient osé commencer les défrichements au fond des grands bois du nouveau monde, où ils se trouvaient aux prises en même temps, avec une végétation native trop puissante, des naturels farouches et des animaux dangereux et malfaisants.

Jusqu'alors heureusement, M. de Rotscheff n'avait eu à surmonter, dans ses efforts pour faire prospérer les plantations, que les inconvénients inhérents au climat et aux localités. En été, de fréquentes sécheresses, des brumes et des brises aussi fortes que brûlantes; en hiver, des ouragans et des pluies diluviales; puis en toutes saisons, d'une part, le manque d'eaux courantes nécessaires aux irrigations, de l'autre les forêts dont l'épais feuillage intercepte les courants d'air qui purifient l'atmosphère et favorisent la végétation.

Nous avons vu plus haut que, grâce aux sages mesures prises par les autorités, les indigènes, au lieu de nuire aux progrès des cultures, comme on devait le craindre, aidaient efficacement, au contraire, à les faire prospérer. En effet j'en vis bon nombre qui se

reposaient à l'ombre des arbres en attendant l'heure de reprendre les travaux. Le directeur se louait beaucoup de leur douceur, voire même de leur aptitude à remplir la tâche dont ils étaient chargés, et à l'accomplissement de laquelle les femmes et même les enfants coopéraient avec empressement. Tous vivaient dans la meilleure harmonie avec les Européens, qui, du reste, en prenant leurs filles pour compagnes, formaient chaque jour davantage d'amicales relations avec eux. Aussi, d'année en année, le nombre des familles qui, par une ancienne habitude, quittaient la colonie au commencement de l'hiver pour retourner aux forêts jusqu'à la belle saison suivante, allait-il en décroissant.

Quant aux animaux sauvages, ces ennemis redoutés des nouvelles plantations en Amérique, les fermes n'en avaient pas encore éprouvé sérieusement les atteintes, quoique le nombre en fût considérable dans les plaines et les bois environnants, où probablement ils trouvaient aisément leur nourriture.

Les ours, les loups, les renards, les chats tigres, et plusieurs autres espèces de bêtes de proie très-communes dans ces cantons, n'avaient point encore visité les parcs des bestiaux, les bergeries ni les basses-cours; et se contentaient de dévorer les bestiaux morts, au risque de s'empoisonner, en s'attaquant aux charognes que les colons ont la coutume d'abandonner aux environs de leurs habitations, après les avoir toutefois enduites du jus d'une herbe mortelle pour les quadrupèdes carnivores, et qui est tiré du

Mexique, où l'on en fait également un fréquent usage dans le même but.

Les cerfs, les daims hantaient souvent aussi et par bandes nombreuses, les alentours de l'établissement agricole que nous visitions. Mais tel est le naturel craintif et défiant de ces pauvres bêtes dont tant d'ennemis troublent constamment le repos, qu'effrayées sans doute par les coups de fusil des chasseurs, elles n'avaient pas osé encore franchir les barrières qui entouraient les terres défrichées. Mais si, par malheur, une d'entre elles, plus hardie que les autres, parvenait à brouter les salades et les petits pois, ou que quelque loup, chat tigre ou renard tâtait des volailles et des moutons, destinés aux festins des autorités de la Nouvelle-Archangel, nul doute que la quiétude dont semblait jouir sous ce rapport le directeur de la ferme, aura été troublée bientôt toutes les nuits par les visites de ses friands voisins.

La visite terminée, nos observations faites, et, ayant pris quelques rafraîchissements, nous remontâmes à cheval pour cheminer à travers des prairies et des bois, également solitaires, où le bruit de nos voix résonnait au loin. C'est ainsi que nous parvînmes enfin, après plusieurs heures de route, à la seconde ferme que nous devions voir, mais non toutefois, sans nous être arrêtés un moment auprès d'une petite rivière, sur les bords de laquelle mon compagnon de voyage me fit remarquer d'anciennes habitations de castors, détruites probablement par les

Indiens, dans le but de s'emparer de la riche proie qu'elles renfermaient.

Afin d'atteindre ce but, me disait M. de Rotscheff, ils avaient dû choisir le moment où la rivière se trouvait couverte de glace; alors ils la barraient un peu au-dessus et au-dessous de la demeure des pauvres animaux dont ils conspiraient la destruction. Ceux-ci, épouvantés du bruit que l'ennemi faisait sur la glace en la frappant, non-seulement afin de la percer, mais encore pour les contraindre par la peur à regagner le bord par le son qu'elle rendait, allaient, venaient sous l'eau, dont le bouillonnement à l'orifice des trous trahissait leurs moindres mouvements, puis finissaient par se tapir au fond de leurs terriers. C'est là que les attendaient les chasseurs qui, bouchant alors soigneusement l'entrée de ces derniers, mettaient sur-le-champ les femmes et les enfants à démolir le gîte du malheureux amphibie qui, bientôt arraché de son asile par une main sans pitié, souvent armée d'un crochet de fer, livrait à la fois sa fourrure et sa chair à ses bourreaux. D'autres fois, ce gibier vient se prendre à des piéges d'acier, séduit par les matières odorantes tirées de la poche des femelles, et dont les coureurs de bois garnissent ces engins que leur fournissent les traitants étrangers. C'est ainsi qu'une quantité prodigieuse de ces inoffensifs et si intéressants quadrupèdes, a été détruite depuis le commencement du siècle; surtout à l'époque où les Anglais et leurs rivaux les Américains envahirent l'Orégon et la Californie. A cette époque, trente et

même quarante mille peaux de castors furent livrées annuellement à l'exportation. Aujourd'hui, à peine les compagnies d'Hudson et celle de New-York en récoltent-elles quelques milliers. C'est une branche de commerce à peu près anéantie.

La ferme où nous arrivâmes ne ressemblait en rien à celle que nous quittions. Plus de bois, plus d'accidents pittoresques de terrain; seulement de vastes champs de blé, dont on commençait la récolte. Pas d'arbres fruitiers, pas de fleurs, pas même de plantes potagères; quelques maisons de bois bien construites, mais d'un aspect triste et isolé. Cependant là se trouvaient également rassemblés des colons russes et bon nombre de naturels employés aux cultures; tous étaient à faire la moisson et avaient sans doute emmené avec eux les femmes et les enfants, car je n'en vis pas un seul au logis.

Les gerbes que des chariots apportaient aux greniers, me parurent un peu maigres; les grains étaient petits, ronds, durs, et beaucoup se trouvaient gâtés par la rouille qui, à ce qu'il paraît, attaque souvent les récoltes et avait diminué celle-ci d'un grand tiers, sans qu'il eût été possible de l'en garantir. Du reste en regardant de près les choses, il était facile de voir que les colons n'étaient guère plus forts agriculteurs que jardiniers; quoiqu'ils eussent été engagés en cette qualité dans leur pays. N'en est-il pas toujours ainsi? Puis mon compagnon de voyage m'assura que le terrain étant trop sec pour ce genre de production, on ne retirait de la semence que 12 pour 1; tandis

que plus au sud, au centre de la Californie, elle donnait trois et quatre fois davantage. Le fait est que le sol paraissait blanchâtre, calcaire et brûlé par le soleil.

Depuis le matin j'étais à cheval; nous avions fait quatorze lieues par des chemins souvent très-raboteux. Jamais de ma vie je n'avais accompli une pareille course; aussi pouvais-je à peine me tenir en selle. Or, comme il nous restait encore une bonne traite à fournir avant d'atteindre la Bodéga, je me trouvai extrêmement heureux de pouvoir troquer ma monture contre une espèce de tapecu nommé en russe droschki, je crois, qui me déposa moulu par les cahots d'une course rapide à travers les rochers de la côte, à l'endroit du rivage où m'attendait mon canot. Je fis mes adieux à l'aimable et complaisant M. de Rotscheff; puis quelques instants après je me trouvai, non sans un vif plaisir, au milieu de mes compagnons de voyage et dans un confortable appartement.

La frégate était prête à prendre la mer. Son équipage et ses officiers qui avaient gaiement employé le temps de la relâche à chasser, à pêcher ou à courir le pays, et dont le régime culinaire s'était fort agréablement ressenti, à la fois, des générosités du gouverneur, en fait de viande fraîche ainsi que de végétaux, et du voisinage d'un lac très-poissonneux, tout le monde, dis-je, jouissait d'une bonne santé, et se montrait parfaitement disposé à poursuivre le cours de nos pérégrinations maritimes, dont nous entrevoyions la fin. Aussi le lendemain, 20 août, quand à onze

heures le calme du matin fit place à la brise ordinaire du nord-ouest, et que les deux pratiques kodiacks, que j'avais demandées à M. de Rotscheff, furent arrivées, mîmes-nous sous voile en un instant; puis je fis gouverner pour San Francisco dont la Bodéga n'est éloignée que de quarante lieues environ.

Cette précaution contre les risques d'une navigation dont quelques jours auparavant j'avais éprouvé les difficultés, ne fut pas inutile; car à peine avions-nous abandonné le mouillage, qu'une brume épaisse nous cacha la vue de la côte et continua ainsi avec plus ou moins d'intensité, pendant que nous étions le jouet de courants non moins rapides que changeants, jusqu'au surlendemain à midi, où grâce à nos pilotes et à leur inconcevable facilité de voir à travers le brouillard, nous franchîmes heureusement les écueils appelés les Farellonnes et entrâmes enfin dans la magnifique baie que nous devions visiter.

CHAPITRE VI.

COUP D'OEIL SUR L'ÉTAT PRÉSENT ET A VENIR DES CALIFORNIES. — DESCRIPTION DE LA BAIE DE SAN FRANCISCO, DE LA VILLE DE MONTEREY ET DE LEURS ENVIRONS. — DÉPART DE LA FRÉGATE POUR LES CÔTES DU MEXIQUE.

Dans le précédent chapitre je me suis efforcé, autant que le cadre étroit de cet ouvrage pouvait le permettre, de donner une idée de la partie N. O. de l'Amérique, dont la Russie, l'Angleterre et les États-Unis se sont adjugé la possession; de ces contrées dont les noms à peine connus chez nous naguère encore, ne sont sorties de leur obscurité que depuis les débats auxquels leur propriété contestée a donné lieu, entre la Grande-Bretagne et ses anciennes colonies.

Ai-je atteint mon but? ai-je intéressé le lecteur en l'instruisant? Je crains bien que non ; car les descriptions auxquelles je suis contraint, par le genre de mon œuvre, de me livrer presque sans cesse, n'auront peut-être rien d'attrayant. Et cependant il faut que je continue encore cette tâche épineuse; que je fasse connaître aux personnes qui auront bien voulu me suivre jusqu'ici dans mes longues pérégrinations, un pays auquel en ce moment une sorte

de célébrité semble attachée ; et qui, de même que l'Orégon, sinon davantage, se trouve destiné à jouer avant la fin du siècle, un rôle très-important dans cette partie du nouveau monde, en fait de politique et de civilisation.

J'ai déjà dit que les Californies bornées au N. sur les rivages de la mer Pacifique par le cap Mendocino qui les sépare, sous le 42e degré de latitude, de l'Orégon, étaient composées de cette vaste surface de territoire s'étendant entre la mer Vermeille, les Montagnes Rocheuses et l'Océan.

Quoique la nature ait prodigué à cette contrée ses dons les plus précieux ; l'ait douée d'un climat délicieux, d'un sol très-fertile et sillonné par une foule de grands cours d'eau qui viennent s'écouler à l'Océan pour y former le magnifique port de San Francisco ; je ne l'en trouvais pas moins encore abandonnée presque entièrement, à des tribus de naturels nomades, traîtres, méchants, ennemis de la population des quelques bourgs que les Espagnols étaient parvenus à fonder sur le littoral, plus ou moins près du bord de la mer.

Les plus anciens de ces établissements ne datent guère que de la fin du siècle dernier ; alors que la cour de Madrid imagina de coloniser les Californies pour empêcher les puissances maritimes d'Europe, dont les navigateurs, attirés à la côte N. O. par le trafic des fourrures, commençaient à fréquenter ces parages, de prendre pied sur un pays qu'elle considérait à cette époque, de même que les rives de la Columbia, comme sa propriété.

Afin d'atteindre ce but, elle y forma des missions dont la direction fut confiée à des moines franciscains pour la partie septentrionale, et aux dominicains pour celles du S. des nouvelles provinces.

Ces moines parvinrent, au moyen de soldats que leur fournirent les autorités de Mexico, à rassembler de gré ou de force autour d'eux, une assez considérable quantité de sauvages des deux sexes, qui une fois tombés ainsi dans une sorte de servitude, devenaient un objet d'aversion pour leurs compatriotes restés libres dans les forêts.

Malgré le profond éloignement que ceux-ci ont toujours montré pour ce genre de civilisation, le nombre de néophytes s'accrut rapidement dès les premières années, grâce bien moins aux prédications des padres, qu'à l'activité stipendiée des militaires attachés aux missions, qui, montés sur des chevaux rapides, et la poitrine garantie par une cuirasse d'étoffe de coton piquée, contre les flèches ennemies, allaient à la chasse des indigènes et ramenaient souvent des familles entières surprises dans les bois, auxquelles bientôt le baptême enlevait pour toujours leur indépendance et leur nationalité. En effet, bien peu de chances de recouvrer la liberté leur restaient; car si ces pauvres gens, parvenant à tromper la surveillance active exercée sur eux durant les premiers temps de captivité, parvenaient à déserter, ils étaient livrés aux émissaires chargés de les poursuivre, par leurs anciens compatriotes mêmes, et expiaient dans les fers ou sous le fouet, leur dégoût pour ce nouvel état.

Une fois façonnés au joug, ils étaient employés, les uns à la culture des champs, les autres à la garde des troupeaux, et les plus intelligents, devenus ouvriers, bâtissaient les petites églises, les magasins et les habitations où logeaient les moines et leurs sujets. C'est ainsi que les missions prirent rapidement une certaine importance, non-seulement sous le rapport des constructions et de la population native, mais encore sous celui des revenus en céréales de plusieurs sortes, en peaux de bœuf, en suif, en étoffes tissées avec la laine des moutons pour l'usage des Indiens convertis, dont le bien-être matériel, il faut le dire, se ressentit d'une manière sensible de ce commencement de prospérité. Ils étaient généralement bien vêtus suivant les saisons, recevaient une nourriture saine et abondante, logeaient dans des cases appropriées à leurs besoins; les travaux n'étaient pas au-dessus de leurs forces, enfin on se montrait indulgent pour eux. Mais considérés par les blancs, alors de même qu'aujourd'hui, comme des êtres, n'ayant de notre espèce que la figure, et bons seulement à remplacer des bêtes de somme, les padres ne s'occupèrent que très-peu de développer chez eux, les qualités morales, le sentiment de la dignité d'homme, l'amour de la famille et de la propriété. En sorte que ces pauvres êtres, semblables aux animaux des bois, qui perdent bientôt dans la captivité, tout l'instinct et les qualités qu'ils ont reçus de la nature, s'abrutirent complétement; se montrèrent enclins à la paresse, à la débauche, à l'ivrognerie et à la plus dégoûtante

malpropreté; justifiant ainsi la triste opinion qu'on avait d'eux.

Souverains absolus de ces communautés dont les revenus étaient presque entièrement à leur disposition, soutenus à Madrid par les chefs de leur ordre, les moines exercèrent nécessairement une influence sans bornes sur les employés civils ou militaires, qu'ils étaient pour ainsi dire chargés de nourrir et d'entretenir dans les *présidios*, espèces de villages légèrement fortifiés, situés auprès des missions pour les protéger contre les attaques des sauvages, et où résidait un capitaine ainsi que sa troupe, occupés à poursuivre les déserteurs et faire de nouvelles recrues.

Ces capitaines étaient pourtant investis d'un pouvoir très-étendu. Tout individu qui n'appartenait pas aux missions, se trouvait placé sous leur juridiction; ils étaient à la fois magistrats et administrateurs. Toutefois ils furent, au bout de peu d'années, rangés eux-mêmes sous la direction d'un capitaine général que le roi d'Espagne nomma pour gouverner les Californies, et qui dut siéger à Monterey, ville fondée en 1769 sur les bords de la mer, au fond d'une petite baie dont bientôt j'aurai occasion de parler. Malgré ces précautions de la cour de Madrid, dictées par l'importance que prenaient les nouveaux établissements, et peut-être aussi par la nécessité de mettre des bornes à la puissance absolue et envahissante des moines; ceux-ci, auxquels les fonctionnaires publics, grands ou petits, étaient liés par des obligations sans cesse renouvelées, jouirent longtemps encore de l'as-

cendant que leur donnaient sur la population blanche, les ressources de tout genre dont ils disposaient, et le crédit de leurs supérieurs en Europe. Mais cette population, divisée entre le chef-lieu et les présidios; uniquement composée d'abord de militaires, s'étant accrue peu à peu d'officiers ou de soldats licenciés, auxquels le gouvernement concédait généreusement des terres et des bestiaux, à la seule condition de composer, eux et leurs enfants mâles, une sorte de milice chargée de la défense du pays et d'y maintenir la tranquillité, se montra de moins en moins soumise à ce pouvoir théocratique. Puis les autorités de Mexico ayant envoyé, à plusieurs reprises, des émigrants en Californie, auxquels vinrent se joindre successivement les marins déserteurs des navires européens qui fréquentaient en assez grand nombre ces parages, tous gens remuants et enclins au désordre, les choses changèrent de face sensiblement.

Toutefois la colonie n'en jouissait pas moins à cette époque d'une certaine prospérité. Les missions s'étaient multipliées partout où la fertilité du terroir, une heureuse position, ou bien le voisinage de quelque bon mouillage, semblaient leur promettre un bel avenir. Elles avaient en général prospéré, mais principalement dans les districts du nord, dont Monterey était le chef-lieu, et auxquels sa rade sert pour ainsi dire de limite vers le sud. Là grandissaient, sur les bords de l'Océan, la mission et le présidio de San Francisco, situés l'un et l'autre auprès de la magnifique baie du même nom; ceux de Santa Cruz, San

Carlos, Santa Barbara, où les voyageurs fatigués de longues navigations, trouvaient toujours une hospitalité aussi généreuse qu'empressée, ainsi que des provisions en abondance, provenant des riches bourgs de San José, San Raphaël, San Solano, et de plusieurs autres moins remarquables, tous plus ou moins éloignés du bord de la mer.

Bien moins favorisés par la nature et les circonstances étaient les districts du sud, sur lesquels dominait San Diégo, comme centre des affaires politiques et commerciales de la province, et lieu de relâche des bâtiments étrangers.

Cette partie de la Californie, qui comprend toute la presqu'île jusqu'à son extrémité, est généralement sablonneuse, aride, privée de cours d'eau, et les rivages n'offrent en hiver aucun abri sûr aux navires. Aussi à l'époque dont je parle les missions y étaient-elles clairsemées et d'une importance secondaire. Depuis lors, cette contrée n'a fait que peu de progrès; et les Américains l'ayant dédaignée, elle est restée sous le joug mexicain; tandis que les cantons du nord, pourvus de mille avantages, ont de tout temps excité la convoitise des grandes puissances maritimes. Il n'est donc pas étonnant que la cour de Madrid, prévoyant sans doute la destinée qui leur était réservée, et qui vient de s'accomplir, ait montré au commencement du siècle, la plus vive sollicitude à s'en assurer la possession, contre les tentatives d'envahissement de l'Angleterre et de la Russie.

Ces précautions n'étaient pas inutiles; car de plus

en plus se répandaient au sein de la population, déjà envieuse des richesses et de l'autorité des moines, les idées nouvelles, cause à cette époque en Europe et bientôt après en Amérique, de tant de révolutions.

En effet, cette fièvre de liberté, qui dans l'ancien monde remuait la France et faisait couler des torrents de sang sur les champs de bataille, commençait à agiter au Mexique les hautes classes de la société, préludant, par une opposition sourde mais incessante contre les mesures répressives de la mère patrie, à la lutte sanglante qui devait bientôt s'engager entre l'Espagne et ses provinces de l'Amérique du sud. Les moines établis aux Californies ne tardèrent pas nécessairement à ressentir les conséquences si dangereuses pour eux, de cette passion aveugle d'indépendance, à laquelle les colonies de leur patrie étaient en proie. L'abondance au sein de laquelle les faisait vivre l'état prospère des missions; puis l'autorité presque absolue qu'ils exerçaient sur la masse des indigènes christianisés, accrue encore de la dépendance, non moins favorable à leur puissance temporelle, où ils tenaient, à la faveur de leur opulence, la plupart des colons des présidios, voire même des chefs-lieux, avaient excité chez ces derniers des sentiments de jalousie, de malveillance tellement vifs, qu'arriva bientôt le moment où les padres, calomniés, abandonnés par tout le monde, furent dépouillés de leurs biens et forcés d'abandonner le pays pour la plupart. Ils se virent accusés, à tort ou à raison, comme du reste il advient toujours en pareil cas aux gens d'Église, de

fanatisme, et de l'intention flagrante de vouloir se soustraire à la juridiction séculière; ensuite de garder pour eux seuls les revenus des missions, quoique d'après les règlements royaux, ils dussent en livrer une partie au fisc; enfin, on leur fit le reproche de traiter fort durement leurs pauvres néophytes.

Qu'y avait-il de vrai dans ces divers griefs; c'est bien difficile à vérifier; surtout à présent, que les accusés et leurs œuvres ont également disparu au milieu de la tourmente révolutionnaire dans laquelle le Mexique se débat encore aujourd'hui. On peut croire que les padres, éblouis par les avantages de leur position ou séduits par un pouvoir sans contrôle, auront commis quelques fautes. Mais combien aisément on les excusera, quand on songera à l'œuvre de civilisation qu'ils ont accomplie, au sein de contrées à peine connues et de populations sauvages, en bravant mille dangers et les plus cruelles privations. Quand on songera de plus, que grâce à eux, ces vastes plaines, ces forêts séculaires, où avant qu'ils y vinssent, jamais la hache ou la charrue n'avaient pénétré, se trouvaient dotées par leurs soins de nombreux villages, de riches moissons et d'innombrables troupeaux de bêtes à cornes ou de chevaux. Ils ont été, dans cette partie de l'Amérique, les véritables pionniers de la civilisation européenne; et il n'est pas un voyageur à ces bords lointains, qui, les ayant visités sur le théâtre même de leurs travaux apostoliques, n'ait rendu hommage au mérite, à la pureté de mœurs, aux qualités non moins distinguées que solides

de la plupart de ces prêtres si calomniés; aujourd'hui même les personnes qui ont le plus contribué à leur malheur, m'ont semblé les regretter ou du moins ne parlaient d'eux qu'avec respect.

Malheureusement donc pour les Californies lorsque le Mexique, ayant conquis son indépendance, celles-ci firent partie du territoire de la nouvelle république, les fondateurs des missions ne trouvèrent que peu ou point d'appui chez leurs concitoyens, dans la lutte qu'ils eurent bientôt à soutenir contre les prétentions des autorités envoyées de Mexico; lesquelles, soit au nom du gouvernement, soit dans leur intérêt privé, exigèrent des sacrifices de toutes sortes, que les bons prêtres crurent devoir refuser. Ainsi, en même temps que leurs émoluments étaient supprimés, on exigea d'eux la remise de la majeure partie du revenu servant à l'entretien des Indiens convertis; puis ils durent prêter des serments contraires à leur conscience, comme ecclésiastiques et comme Espagnols. Cette résistance, très-honorable, du reste, pour leur caractère, acheva de les perdre. Abreuvés de dégoûts, en butte à la malveillance intéressée des fonctionnaires publics, et plus encore, à la haine de leurs collègues mexicains envoyés pour les remplacer, ils furent contraints pour la plupart d'abandonner leurs fonctions et de se retirer en Europe ou bien aux Philippines, dans les couvents de leurs ordres respectifs. Privés de leurs pasteurs et laissés pour ainsi dire à eux-mêmes, menacés par les sauvages qui profitant de l'abandon où étaient tombées les missions, vinrent

souvent insulter ces dernières, les naturels catholiques se sauvèrent dans les villes, où un grand nombre d'entre eux moururent de misère et de maladie. En sorte que cette nouvelle population, réunie par les moines, et que l'on n'estimait pas alors à moins de vingt mille âmes, se trouva, au bout de peu de temps, réduite à une poignée de misérables, abrutis par la débauche, par l'ivrognerie, et que les fléaux de tous genres décimaient cruellement chaque année. Quant à la classe blanche, elle se composait d'un millier d'Espagnols et de métis venus du Mexique ou nés sur les lieux; tous très-vains de leur origine, de leurs talents supérieurs en fait d'équitation, de leur prétendue supériorité morale et physique sur les malheureux Indiens; et pourtant guère moins paresseux, guère moins ignorants que ces derniers; de plus jalousant, détestant les étrangers, quoiqu'ils leur dussent, à la fois, le peu de sûreté et de prospérité dont jouissait le pays.

Tel était à peu de chose près l'état où je trouvai celui-ci : en proie aux révolutions depuis plusieurs années, plongé dans le plus déplorable désordre et complétement ruiné.

En 1836, les Californiens, fatigués des concussions de toutes sortes auxquelles se livraient les agents de Mexico chargés de les administrer, profitèrent du départ d'un gouverneur accusé à la fois d'abus de pouvoir et de malversation au détriment du fisc, pour secouer le joug, que, du reste, les colons venus du dehors supportaient non moins impatiem-

ment qu'eux. Aussi, lorsque Alvarado, homme jouissant à juste titre d'une grande considération, né dans le pays et directeur des douanes, proclama l'indépendance de la province pour se soustraire à la vengeance des autorités, mécontentes de son patriotisme, vit-il se ranger autour de lui, non-seulement tous ses compatriotes des districts du nord principalement, mais encore la plupart des étrangers établis dans le pays, qui, se montrant ses plus utiles, ses plus fidèles adhérents, le rendirent maître, sans presque coup férir, de toute la Californie, et l'en nommèrent chef suprême. Toutefois il ne jouit pas longtemps en paix de ce titre que lui avaient décerné la confiance et l'affection des habitants; bientôt arriva un nouveau gouverneur investi de pouvoirs très-étendus; mais sans troupes, sans argent pour les faire respecter; et qui, ayant refusé d'entrer en arrangement avec son compétiteur, lequel ne mettait pas d'autres conditions à sa soumission qu'une amnistie complète pour lui et ses adhérents, fut contraint de rester à San Diego, chef-lieu des districts du sud, où il ne put réunir autour de lui qu'un petit nombre de partisans. Cependant, il n'en tenta pas moins, au bout de quelques mois, une levée de boucliers contre son concurrent, en marchant à la tête de deux cents cavaliers environ, jusqu'à Santa Barbara dont il tenta de s'emparer. Mais Alvarado, prévenu à temps de ses projets, fortifia ce point important; et, ayant reçu promptement des renforts, repoussa son ennemi, auquel il fit même plusieurs prisonniers.

Semblable échauffourée eut lieu au même endroit quelques mois après. Cette fois, le Mexicain fut pris et gardé à vue seulement dans le bourg; et telle fut la magnanimité de son rival, qu'ayant essayé de s'évader à bord d'un navire marchand, on se contenta de le faire surveiller de plus près et condamner à une amende légère pour avoir cherché à quitter le pays sans passe-port.

Depuis cette époque, tous les cantons, depuis San Francisco jusqu'à et compris Santa Barbara, c'est-à-dire la plus belle partie de la Californie, étaient restés indépendants, et semblaient oubliés tout à fait par leur métropole, alors en proie plus que jamais, il est vrai, à l'anarchie, et luttant sans succès contre les empiétements continuels des États-Unis.

Mais aussi comment aurait-elle trouvé le loisir, quand tant de graves événements compromettaient chaque jour son existence, de penser à une possession si éloignée, ruinée presque complétement, dont la population repoussait énergiquement son joug, enfin où des émigrants à l'esprit aventureux, abordaient sans cesse de toutes parts. Bon nombre de ces derniers débarqués des bâtiments européens qui, presque toujours, laissaient et laissent encore à présent sur ces côtes, une partie de leurs équipages décimés par la désertion, s'établissaient comme marchands, ouvriers, cultivateurs, dans les villes et villages voisins de la mer, où beaucoup d'entre eux se sont mêlés d'une manière très-active aux trou-

bles civils ; les uns par amour de la liberté, les autres comme de véritables soudards voués au désordre et à la pillerie. A cette troupe, non moins dangereuse pour ses alliés que pour ses ennemis, étaient venus se joindre depuis quelques années, une certaine quantité de chasseurs canadiens, lesquels ayant terminé leur engagement au service de la compagnie d'Hudson, quittaient le comptoir que cette dernière possède sur les bords de la Columbia, pour chercher fortune en Californie.

Mais c'était principalement par la voie de terre que cette ancienne colonie espagnole se trouvait envahie par les émigrants. Ils traversaient par centaines, accompagnés de leurs familles, avec des chariots chargés de provisions, de bagages et d'instruments aratoires, les immenses solitudes qui confinent les comtés frontières de l'Union vers l'ouest. Parvenus au pied des Montagnes Rocheuses, ces infatigables et intrépides squatters, les franchissaient et venaient enfin planter leurs tentes dans les campagnes fertiles, voisines des grands cours d'eau qui sillonnent de l'est à l'ouest la haute Californie; celle-là même dont Alvarado avait proclamé l'indépendance, et à laquelle, comme nous le verrons plus tard, il cherchait à donner une existence politique. Malheureusement, de fâcheuses circonstances, et plus tard la cession de sa patrie par le Mexique aux États-Unis, devaient rendre ses efforts infructueux.

Ces fâcheuses circonstances prenaient leur source dans la désorganisation morale où les troubles civils

avaient plongé le pays, au sein duquel le désordre, déjà bien grave, allait toujours croissant. Les missions, veuves de leurs anciens pasteurs que des moines mexicains avaient remplacés, et dont les fonctions administratives étaient tombées aux mains d'agents avides, ignorants, sans foi, se trouvaient délaissées complétement par leurs anciens hôtes indigènes; elles n'offraient plus que des ruines, sujet de regrets ainsi que de dégoût, pour le voyageur cherchant des souvenirs d'une prospérité évanouie.

Les terres couvertes autrefois de beaux vergers, de riches moissons, étaient en friche; les nombreux troupeaux de bœufs dont les peaux et le suif donnaient annuellement de gros revenus, abandonnés de leurs gardiens, exploités avec une cupidité non moins aveugle que barbare, n'existaient presque plus; enfin, ces milliers de chevaux, errants en paix au sein des pâturages des missions dont ils formaient une des principales richesses, avaient disparu, enlevés par des maraudeurs pour être vendus, soit aux établissements anglais ou américains de la rivière Columbia, soit aux villes frontières de l'Union; quand toutefois ils ne devenaient pas la proie des belliqueuses tribus de sauvages qui occupent les deux revers de la sombre chaîne de hautes terres escarpées, que ces convois devaient franchir pour parvenir à leur destination. Encouragés par le succès qui, durant quelques années, couronna leurs expéditions de ce genre; excités, dit-on aussi, par les offres que leur firent les marchands des cantons riverains du haut

Mississipi, d'acheter les animaux de trait ainsi dérobés par eux; ces mêmes tribus descendaient souvent dans les plaines de Californie, pour prendre part au butin qu'offraient encore les missions privées de leurs défenseurs. Enfin, leur audace n'ayant plus de bornes, ils osèrent en l'absence de forces militaires capables de leur résister, attaquer les centres de population; et San Diego même aurait succombé immanquablement à une surprise nocturne ourdie par eux dans le plus profond secret, si, au moment de l'exécution, alors que la plupart des habitants en état de porter les armes se trouvaient au camp du rival d'Alvarado, l'équipage d'un baleinier français mouillé sur la rade n'avait débarqué pour protéger les femmes, les enfants dévoués d'avance à l'esclavage ou à la mort par des ennemis sans pitié.

Une fois débarrassé de son concurrent mexicain, toujours prisonnier à Santa-Barbara et à peu près délaissé de tous ses partisans dégoûtés d'une lutte sans espoir, le libérateur de la Californie essaya de pallier le mal autant que les faibles moyens dont il disposait purent le permettre. Dans ces circonstances difficiles, il déploya une sagesse, une persévérance dans ses projets, et même une vigueur, qui justifièrent pleinement l'estime que ses concitoyens lui montraient. La compagnie de tirailleurs qu'il avait formée, non sans de grands frais de solde et d'entretien, avec des étrangers la plupart déserteurs de navires en relâche, ou chasseurs canadiens, après lui avoir servi utilement durant la guerre de l'indépendance, fut em-

ployée à châtier les tribus sauvages et à les rejeter dans les forêts. Pour mener à bonne fin cette expédition, il trouva un énergique concours dans son neveu, homme capable, brave militaire, qui nommé par lui commandant général des troupes, était parvenu à discipliner à l'européenne, un corps d'Indiens christianisés, enrôlés de bonne volonté, chez lesquels il trouva tant de détermination et de dévouement, que non-seulement il vainquit à leur tête, dans plusieurs rencontres, les partis de naturels les plus redoutés dans le pays, à cause de leurs horribles déprédations; mais encore contint les gens hostiles à son oncle, parmi lesquels figuraient en première ligne, les émigrants envoyés peu de temps auparavant par les autorités de Mexico dans le but, non avoué, de s'emparer des terres défrichées appartenant aux missions. Repoussés dans leurs injustes prétentions, ces émigrants retournèrent en partie aux lieux d'où ils étaient venus; les autres acceptèrent les concessions de terres et les moyens d'exploitation qui leur furent accordés, quoique dans toutes les circonstances ils se montrassent les ennemis jurés du nouveau gouvernement.

D'un autre côté, celui-ci ne rencontrait pas moins d'obstacles au bien qu'il voulait faire, dans l'humeur jalouse et le caractère défiant, peu sociable de ses administrés; lesquels paraissant redouter à la fois, la vengeance des Mexicains et un trop grand accroissement de puissance pour leur nouveau chef, ne voulaient concourir ni de leur personne ni de leur

reurs de bois, excellents tireurs, enfin ennemis acharnés des barbares et perfides hôtes des Montagnes Rocheuses.

Ainsi combattus, ces derniers succombèrent en foule; tandis que d'un autre côté, ils étaient horriblement décimés par les maladies contagieuses gagnées au contact de la civilisation. En sorte qu'à l'époque où je me trouvais en Californie, ce long voyage de l'est à l'ouest de l'Amérique septentrionale, ne présentait plus que les risques inhérents à de pareilles expéditions. Aussi voyait-on des familles entières, arriver journellement par centaines, durant la belle saison, avec leurs bagages, leurs vastes chariots traînés par des bœufs, pour former des villages dans les cantons encore inoccupés, où elles rencontraient des terres fertiles, une exposition favorable et le voisinage de quelque grand cours d'eau.

Ainsi donc, on peut le dire, la Californie était envahie de toutes parts; car en même temps que ces émigrants dont je viens de parler, semblables à d'industrieuses fourmis, se répandaient sur les bords du Sacramento et du San Joachim, le nombre des arrivants par mer s'accroissait à mesure que celui des navires qui relâchaient dans les ports de la côte, allait en augmentant. Une autre cause encore, concourait à cette espèce d'envahissement du pays par une race étrangère; je veux dire, la préférence marquée, accordée à cette dernière par les femmes californiennes, pour lesquelles le mariage avec leurs compatriotes, gens aux manières un peu brusques, et époux aussi

exigeants que personnels, n'avait pas autant d'attraits que leur union avec les nouveaux débarqués qui, non-seulement, recherchaient presque tous l'alliance des familles indigènes, mais encore faisaient pour la plupart de bonnes affaires, comme agriculteurs, artisans, ou comme marchands. De plus, ils jouissaient auprès des diverses classes de la population, suivant leur fortune ou leur position sociale, d'une certaine considération, quoique ayant à lutter souvent contre l'éloignement que montrent en général à l'égard des étrangers, les descendants des Espagnols au nouveau monde. Mais ces mauvais sentiments devaient céder, chez ceux-ci, à la nécessité où ils se trouvaient de considérer et de traiter leurs nouveaux compatriotes comme les défenseurs de leur indépendance, les protecteurs de leurs propriétés contre les Indiens sauvages, enfin, comme un élément nécessaire à la société californienne, pour la faire monter, sous le double rapport de la force numérique et de l'industrie, au niveau des hautes destinées que l'avenir semblait lui réserver.

Depuis cette époque, tous les événements politiques dont l'Amérique septentrionale a été le théâtre, se sont pressés vers ce but. D'abord les débats qui eurent lieu au sujet de l'Orégon, entre la Grande-Bretagne et les États-Unis, et à la suite desquels ces derniers établirent matériellement leur droit, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, sur de superbes contrées dont la valeur, jusque-là à peu près ignorée, devait être bientôt révélée d'une manière si extraordinaire

aux peuples civilisés du monde; ensuite la cession de la Californie à l'Union par le Mexique vaincu; puis la découverte des terrains aurifères sur les bords de la Columbia comme sur ceux du Sacramento; enfin, ce qui est non moins grave, l'envahissement du pays par les émigrants de toutes les nations du globe.

Ces événements ont procuré des avantages incalculables aux États-Unis, en les dotant ainsi à la fois, de provinces vastes, fertiles, situées sous un climat délicieux; et, ce qu'ils ambitionnaient depuis longtemps, d'un admirable port sur l'océan Pacifique; ouvrant ainsi, au détriment des nations européennes, un champ immense à leur politique et à leur commerce maritime.

Une position semblable est d'autant plus précieuse pour l'Amérique du nord, qu'elle la met à même de jouer le plus beau rôle, sous tous les rapports, en présence de la Russie et de la Grande-Bretagne, témoins jaloux mais forcément inertes de ses succès en cette partie reculée du globe, dans les grands mouvements de tous genres, qui ne peuvent manquer de se produire tôt ou tard, au sein des vastes contrées de l'Asie et du nouveau monde, entourant la Pacifique dans l'hémisphère austral.

Mais combien plus encore cet accroissement de territoire aurait excité la jalousie des nations rivales, si elles avaient pu deviner que cette Californie, naguère encore à peine peuplée, à peine connue des Européens, que quelques navires étrangers seulement visitaient chaque année, isolée qu'elle était par sa si-

tuation même, de tous les pays civilisés de la terre, allait devenir, comme par enchantement, en deux ou trois années à peine, un des plus riches, un des plus populeux États de l'Union ; qu'elle serait le rendez-vous des émigrants de toutes les parties de l'univers ; enfin que dans ses ports aborderaient des milliers de navires chargés de passagers et des productions du monde entier.

Ajouterai-je, pour compléter cette série de prodiges que notre siècle seul pouvait enfanter au sein de contrées si lointaines, que la Californie, dès aujourd'hui sillonnée de belles routes reliant entre elles une foule de centres de populations, communiquera bientôt au moyen d'un chemin de fer avec les bords opposés du continent; que ce chemin de fer, dans sa course de plusieurs milliers de milles, distribuera, pour ainsi dire, en passant, des habitants aux villes qui éclosent chaque jour, dans ces solitudes primitives, aux rayons vivifiants de la civilisation, et n'attendent que sa venue, pour rivaliser avec New-York et Philadelphie. Plusieurs même de ces villes se distinguent dès à présent, par leurs monuments d'utilité publique, la beauté de leurs habitations privées, non moins que par le nombre, l'industrie et la richesse de leurs citoyens. Une d'entre elles mérite, après toutefois San Francisco, chef-lieu du nouvel État, une mention particulière; c'est Déseret, chef-lieu des établissements fondés en 1847, au pied du versant occidental des Montagnes Rocheuses, par les Mormons, ces nouveaux sectaires, qui chassés de cantons en cantons vers

l'ouest, par les populations, non moins jalouses des miracles d'industrie accomplis par eux à la faveur de l'esprit d'association, base de leurs institutions sociales, que du prétendu relâchement de leurs mœurs, sont venus, après un voyage aussi long que pénible, planter enfin leurs tentes au milieu de solitudes qu'ils ont déjà transformées en fertiles campagnes, couvertes de fermes et d'habitations entourant le beau lac d'Uta, au bord duquel s'élève la capitale où maintenant trouvent du repos et des secours en abondance, les caravanes de voyageurs qui, presque chaque jour, traversent d'un côté à l'autre le vaste territoire de l'Union.

Toutes ces entreprises gigantesques, pour l'accomplissement desquelles, dans le cours des temps ordinaires, il aurait fallu au moins un demi-siècle, ont été terminées en moins de quelques années, grâce aux terrains aurifères dont la découverte fut faite à la fin de 1847 sur les rives du Sacramento, qui, après avoir arrosé dans son cours du N. E. au S. O. les plaines de Californie, vient se jeter à la mer dans la magnifique baie de San Francisco. C'est là que s'est élevée, comme par enchantement, une superbe cité, rivalisant de luxe et d'étendue avec plusieurs de nos capitales d'Europe, centre d'un commerce immense, et qui, en 1852, comptait, dit-on, plus de quatre-vingt mille habitants, accourus de toutes les contrées du monde pour puiser des richesses à ce nouvel Eldorado.

D'abord, la masse des chercheurs d'or se porta sur

les divers cantons les plus voisins de l'embouchure du fleuve, où premièrement les vestiges du précieux métal avaient été trouvés; de façon que bientôt les nouveaux arrivants, contraints de diriger leurs recherches vers d'autres lieux non encore occupés, remontèrent de plus en plus vers les sources du Sacramento, et découvrirent d'autres gisements qui payèrent de trésors incalculables les travaux des mineurs. Mais, par combien de misères horribles, de fatigues inouïes ces trésors ne furent-ils pas achetés par la multitude d'aventuriers, la plupart sans ressources, et tous aveuglés par la soif de l'or, qui les avait amenés des extrémités du monde en Californie. Jetés au hasard dans de vastes plaines ou des forêts presque sans bornes, qui n'avaient guère été parcourues jusqu'alors que par les chasseurs de fourrures et par des sauvages belliqueux, cruels, ennemis jurés des blancs, ces malheureux se virent bientôt en proie à toutes les horreurs de la famine, aux terribles maladies, conséquences naturelles du genre de vie misérable qu'ils menaient, ou bien de leurs habitudes vicieuses. Pour eux, le droit du plus fort fut l'unique loi; aussi, les vols, les meurtres se renouvelèrent-ils chaque jour; jusqu'au moment où chacun sentant la nécessité, dans l'intérêt général comme dans l'intérêt privé, de contenir les malfaiteurs par la crainte du supplice, la communauté établit des règlements, ou, pour mieux dire, un code pénal, que suivant les principes de la loi de Lynch, si populaire aux États-Unis, le public se chargait d'appliquer sur-le-champ et sans appel.

Ainsi donc, par la force même des choses, l'ordre commençait à s'établir au sein de cette société presque nomade encore et sans lois. Les principaux lieux d'exploitation, ou, comme on est convenu de les appeler, les placers, furent liés avec San Francisco et les uns aux autres, par des routes praticables pour les cavaliers ainsi que pour les chariots; et dans leurs environs, surgirent, en très-peu de temps, une multitude de bourgs, de villages, peuplés de marchands, d'ouvriers et de cultivateurs qui, la plupart, avaient échangé le métier de mineur, trop pénible pour eux, contre leurs nouvelles professions. Grâce à leur activité, encouragée il est vrai par des bénéfices énormes, les vivres, les objets de première nécessité, de luxe même, ne manquèrent plus que rarement aux travailleurs. Enfin le gouvernement des États-Unis, faisant acte de souveraineté, envoya des troupes, des autorités militaires, judiciaires, administratives, voire même fiscales, pour soumettre au joug de l'ordre et de la légalité, cette masse inquiète des squatters venus de l'est, de chercheurs de fortune, d'aventuriers appartenant à toutes les nations du globe et dont le nombre ne montait guère à moins de trois cent mille, dit-on, en 1852.

Une semblable tâche était difficile; aussi n'a-t-elle marché que lentement, surtout en ce qui touche aux gens employés à l'exploitation de l'or. La foule de ceux-ci, disséminée sur une vaste étendue de territoire, devait échapper, d'autant plus aisément, à la surveillance des magistrats, qu'elle vit errante à la

recherche des gisements aurifères; luttant sans cesse contre les obstacles qu'opposent à ses travaux, les saisons, la nature du sol, les sauvages, anciens propriétaires de la contrée, et plus encore, peut-être, les mauvais penchants de bon nombre de ses membres sortis des colonies pénales britanniques ou bien expulsés d'Europe pour leurs méfaits.

Tantôt les cours d'eau grossis par les pluies diluviales de l'hivernage, couvrent au loin les placers, et interrompent les travaux. Tantôt les longues sécheresses de l'été enlevant aux mineurs les moyens de laver les sables pour en extraire le précieux métal, et même d'étancher suffisamment leur soif, les forcent d'aller au loin en quête de sources non encore taries; et de s'exposer ainsi à rencontrer les tribus de naturels qui les pillent ou les massacrent, aidées qu'elles sont dans ces œuvres de vengeance par des bandes de brigands recrutés parmi ce qu'il y a de plus audacieux, de plus dépravé dans cette tourbe de gens sans aveu, naguère encore la terreur des honnêtes gens, soit dans l'ancien monde, soit dans le nouveau.

Ajouterai-je que là aussi les jalousies nationales, excitées par la soif de l'or qui dévore tous les nouveaux habitants de la Californie, ont causé de véritables guerres, des combats sanglants entre les travailleurs appartenant à des peuples différents. Les Américains du nord, qui se trouvent en majorité aux placers, vivant généralement en bonne intelligence avec les émigrans anglais, en raison de la commu-

nauté de langage, de religion, de mœurs et de race, traitent souvent, de concert avec ces derniers, sans ménagement et avec mépris, les aventuriers des autres nations accourus pour s'enrichir à la même source. Tous, parmi ceux-ci, se soumettent à cette espèce de suprématie appuyée sur la force, l'audace, et peut-être aussi sur la sympathie des autorités locales. Les Français seuls, dont la plupart, il est vrai, ont joué un rôle, trop actif malheureusement, dans nos troubles civils de 1848, se sont soustraits complétement à ce joug honteux; et même plusieurs fois ont mis à la raison, les armes à la main, ces hommes auxquels leur force physique peu ordinaire, l'habitude d'une vie de fatigues et de dangers, enfin un caractère hardi et querelleur, semblaient assurer le droit de tout oser en ces lieux où l'ordre et la légalité n'avaient pas encore pénétré. Ainsi se livrent-ils sans frein à tous leurs mauvais penchants, à tous les excès de l'ivrognerie, à la passion du jeu poussés à un point de frénésie dont on se ferait difficilement une idée. Le couteau, le fusil, sont entre leurs mains les seuls arbitres du juste ou de l'injuste; tandis que nos compatriotes se font remarquer, là comme partout ailleurs au monde, par la gaieté, la franchise de leur caractère, une certaine urbanité, par des mœurs et des habitudes moins grossières, moins offensives que celles de leurs rivaux, enfin savent se faire aimer et respecter généralement de leurs compagnons. Toutefois, il faut le dire, malgré leur intelligence, malgré cette supériorité morale, ils sont loin de réussir aux placers

comme les autres mineurs qui, durs à la fatigue, persévérants dans leurs entreprises, et habitués, pour la plupart, à ce genre de labeur, montrent un esprit d'association, une expérience dans le métier de chercheur d'or, auxquels il doivent sans doute leurs succès.

Du reste, cette assertion peut être d'autant mieux admise, que beaucoup des individus accourus sur les bords du Sacramento en quête du précieux métal, n'ont aucune idée de leur nouveau métier. Ils ne s'établissent ordinairement que dans les cantons où déjà beaucoup de recherches ont eu lieu; ne connaissent ou n'emploient que des procédés d'extraction très-imparfaits, et ne veulent travailler qu'isolément. Aussi en voit-on bien peu qui aient obtenu des profits satisfaisants. D'un autre côté, disons-le, toutes les parties de la vaste surface du sol, où se trouvent les gisements aurifères, ne sont pas également riches; et souvent il faut, avant d'obtenir quelque résultat important, avoir remué et lavé bien des charges de terre; ou bien avoir brisé à coups de pic et de marteau, d'énormes blocs de rochers, afin d'arracher de leur sein ces pépites dont souvent une seule fait la fortune de l'heureux mineur. Ce dernier genre d'exploitation n'est pas cependant préféré à celui dont j'ai parlé plus haut, par la raison qu'il est plus difficile et plus chanceux. Plus difficile en ce qu'il exige chez les ouvriers une constitution vigoureusement trempée, pour résister aux misères qu'ils ont à souffrir dans les gorges de montagnes où sont cachés ces trésors, non moins à cause des atteintes d'un climat

fort sévère en hiver, que de la nature des lieux qui sont généralement abrupts, sauvages et privés d'eau potable durant une partie de l'année. Aussi ce genre de travail est-il distingué par le nom de dry-diggings ou fouilles sèches, de celui auquel se livrent avec non moins d'activité les mineurs dans la plaine sur les bords du Sacramento, et qui a pris la dénomination également caractéristique de wet-diggings, c'est-à-dire fouilles mouillées, parce qu'elles sont pratiquées dans des endroits généralement marécageux ou du moins inondés durant la saison des pluies par les cours d'eau voisins.

A cette époque les chercheurs d'or, obligés d'abandonner les travaux, se retirent dans les villes nouvellement fondées auprès des principaux gisements, parmi lesquelles Stockton, Sonora et Murphy méritent d'être citées, en raison de leur importance sous les divers rapports du commerce et des riches cultures dont elles sont entourées.

C'est là que, durant la saison des pluies, les mineurs des bords du Sacramento et du San Joachim, viennent gaspiller dans tous les excès de la débauche et du jeu, le fruit de six mois de labeurs incessants et de cruelles privations. Puis quand les beaux temps sont revenus et les fleuves rentrés dans leur lit, ils retournent aux placers ou aux mines, pour recommencer leur pénible métier. Bon nombre de ces aventuriers, comme on le pense bien, ne peuvent soutenir longtemps de semblables épreuves; les uns meurent des maladies causées par la mauvaise nourriture, les

fatigues excessives ou l'intempérance ; les autres, renonçant à leurs rêves de fortune, pauvres, affaiblis, dévorés, la plupart du temps, par les fièvres intermittentes très-rebelles dans ces contrées, reviennent au sein des villes où ils s'emploient au service des habitants; ou bien enfin, découragés complétement, repassent les mers et rentrent dans leur patrie plus malheureux encore qu'ils n'en étaient partis.

Parmi les émigrants qui ont manqué de force, d'énergie ou de persévérance, pour atteindre le but qu'ils s'étaient promis en s'expatriant, les Français, il faut le dire, figurent en grand nombre; et comme ils ne se soucient guère plus des rudes travaux de l'agriculture que de ceux des mines, on les voit généralement préférer le séjour des endroits populeux où, à vrai dire, ils exercent toutes les professions, libérales ou mécaniques, et où ils sont recherchés à cause de leur intelligence et de leurs manières avenantes. Aussi les voit-on faire généralement fortune dans ces diverses conditions, quand ils sont sages et prudents. Le sont-ils toujours ? Non, car ils aiment le plaisir, la dissipation, et montrent généralement, pour les entreprises hasardeuses, le même penchant que leurs nouveaux concitoyens, les Américains du nord. Grâce à ce point de contact moral, les émigrants des deux nations se sont bientôt entendus dans les villes; et cela au grand avantage surtout de la capitale au sein de laquelle ils sont parvenus à enfanter de vrais miracles de construction et de civilisation matérielle, en mettant en

bientôt disparu, si cela n'est déjà fait, au milieu de cette avalanche d'émigrants que la découverte des terrains aurifères a dirigés vers la Californie. Et vraiment, pour quiconque aura pu voir et étudier ces anciens possesseurs du sol, comme je l'ai fait peu de temps avant cet événement extraordinaire, leur disparition, amenée par de semblables circonstances, si favorables à la fois au pays et à la civilisation, ne paraîtra pas regrettable, j'en suis convaincu.

En effet, qu'importe à la plupart des nations de l'ancien monde que San Francisco, aujourd'hui capitale d'un nouvel État de l'Union, soit le centre d'un immense mouvement d'affaires et devienne, avant bien peu d'années, la métropole commerciale et peut-être politique, de toutes les contrées situées sur les bords de l'océan Pacifique, au nord de l'équateur? Je pense même que ces nations doivent se féliciter de voir s'élever en ces lointains parages, et aux mains des plus dangereux rivaux de la Grande-Bretagne, une cité capable de contre-balancer, dans cette partie du globe, l'influence toujours croissante et contraire à nos intérêts, que Sydney exerce sur le grand archipel d'Asie, sur toutes les terres polynésiennes, sur la Chine, exercera même bientôt sur le Japon, et qui n'aurait pas tardé à s'étendre, s'il en eût été autrement, jusqu'à ces mêmes pays dont j'ébauche ici le tableau. Souhaitons donc, comme une circonstance favorable à la France, que le chef-lieu actuel de la Californie accomplisse les hautes destinées qui lui semblent réservées; de manière que la suprématie,

dans ces régions éloignées d'Europe, puisse être toujours ainsi divisée entre deux peuples rivaux, qui jamais ne pourront s'entendre d'une manière durable, tant leur sont communes les voies de prospérité où ils marchent de front et d'un pas presque égal.

San-Francisco, il faut en convenir, prélude d'une manière bien brillante à ces hautes destinées. Née d'hier, elle compte déjà, dit-on, quatre-vingt mille habitants; et si elle le cède encore aujourd'hui à sa rivale australienne, sous le rapport du nombre et de la splendeur des édifices publics ou privés, elle l'emporte par l'importance du mouvement maritime qui anime sa rade, ainsi que ses docks, toujours garnis de plusieurs centaines de bâtiments venus de toutes les parties du globe; et l'égale au moins, soit pour le luxe de ses magasins où se trouvent réunies les productions du monde entier, soit par la magnificence de ses hôtels, véritables caravansérails comme en possèdent bien peu des plus grandes cités d'Europe et d'Asie. Quelle fièvre d'activité agite cette population, sans cesse recrutée par des milliers de voyageurs; les uns arrivant chargés d'or récolté aux placers; les autres, pauvres et affamés de richesses, apportés par la foule de navires pesamment chargés, qui chaque jour arrivent de la mer. D'immenses steamers, de véloces clippers, consacrés au transport de métaux précieux et des passagers, se croisent constamment à l'entrée du port. Sur les quais, dans les rues, partout sont étalées des marchandises de mille espèces, que des troupes de caboteurs prennent à leur bord, en desti

nation des villes fondées récemment sur les rives du Sacramento et du San Joachim. Des centaines de chariots, également chargés d'articles d'Europe, s'acheminent par une route, aujourd'hui très-praticable, vers les hautes terres situées à deux cents milles environ dans l'intérieur ; là où les montagnes de quartz recèlent dans leurs entrailles, cette multitude de pépites d'or que chaque jour les États-Unis et nos voisins reçoivent de Californie.

Là ne se bornent pas les sources où le commerce de San Francisco puise ses trésors. Les relations incessantes qu'elle entretient, au moyen d'une foule de petits navires, avec les Sandwich, l'Orégon et les établissements russes du N. O., prennent chaque jour une plus grande importance. Ces relations favorisent la croissance d'une multitude d'établissements secondaires qui éclosent, on peut le dire, à chaque moment, sur tous les points de la côte, depuis le cap Mindocino jusqu'à San Diego ; et que les marins fréquentent maintenant pour s'y procurer des provisions fraîches, du combustible ou des bois de charpente, branche de trafic alimentée par les forêts voisines des bords de la mer.

C'est principalement pendant la saison des pluies ; alors que les hôtes des placers, condamnés au repos par les inondations, refluent vers les villes ; que cette activité fiévreuse atteint ordinairement son plus haut paroxysme. A cette époque, San Francisco peut être comparée à une ruche d'abeilles, sous le rapport du mouvement qu'on remarque dans tous les quartiers

de la ville, comme chez chaque individu. Les magasins ne désemplissent pas d'acheteurs; les négociants entraînés par la passion des fortunes rapides, se livrent aux plus aventureuses spéculations; les artisans, les ouvriers obtiennent du travail de leur journée des prix fabuleux, en raison de l'augmentation continuelle d'habitations, qu'exige l'affluence toujours croissante de nouveaux arrivants; et mieux encore peut-être, les incendies qui, très-fréquemment, dévorent les plus beaux quartiers.

Tout est donc favorable dans cette opulente cité, à la plupart des genres d'industrie. Rarement la fortune s'y montre sévère, et d'autant moins qu'il règne un tel laisser aller dans les transactions, que le débiteur insolvable, on pourrait même dire le failli, quelle que soit la cause de son malheur, trouve aisément, dans l'indulgence publique, une réhabilitation facile et les moyens nécessaires pour tenter de nouvelles spéculations. Un pareil état de choses n'a rien d'étonnant, au sein d'une population formée de gens accourus de tous les pays; qu'un seul motif, celui de s'enrichir le plus tôt possible, a réunis presque spontanément ; et qui, renouvelés sans cesse, n'ont entre eux presque aucune affinité de religion, de langage, de mœurs ou de nationalité; enfin dans la société desquels manque, par conséquent, ces éléments de moralité qui, en l'absence de tous les liens sociaux que je viens d'énumérer, tendent à polir les mœurs des hommes, à rendre leur égoïsme moins cruel, à leur inspirer le respect d'eux-mêmes, et sou-

vent à les empêcher de commettre de mauvaises actions, par la honte qui en est à leurs propres yeux la conséquence naturelle. Quant aux femmes, elles comptent à peine dans cette société nouvelle, tant le nombre en est petit; et il faut convenir que le peu qu'il y a, en fait de beau sexe de couleur blanche, ne fait pas grand honneur à ce dernier.

Composée de pareils éléments, la population californienne ne pouvait se distinguer par son urbanité, son amour de l'ordre, enfin par la charité de ses membres les uns envers les autres. Aussi, là chacun pour soi; malheur à l'émigrant qui, malade ou ruiné, ne peut travailler ni de son intelligence ni de ses mains; il ne trouve aucune protection chez ses semblables, et meurt souvent dans le plus profond abandon.

Une telle agglomération d'individus se recrutant par terre et par mer de la foule de gens chassés de leur patrie par le besoin ou de mauvaises affaires, a dû être nécessairement agitée par bien des troubles, bien des désordres, avant que la légalité, le respect de la propriété, voire même de la vie du prochain, prissent la place de la loi du plus fort. En effet, durant les premiers temps de la fondation de San Francisco, les vols, les meurtres, les crimes de toute espèce se commettaient chaque jour avec non moins de fréquence, de barbarie qu'aux placers; et avec d'autant plus d'impunité, qu'il n'y avait ni police, ni magistrats, ni force armée quelconque pour les empêcher. Mais bientôt la gravité du mal elle-même indiqua le remède. Chacun craignant pour

sa personne ou sa propriété, constamment menacée par des bandes de malfaiteurs dont chaque jour les rangs se grossissaient de déserteurs des colonies pénales britanniques, comprit bientôt, la nécessité d'une prompte et vigoureuse répression. La terrible loi de Lynch, cette justice sommaire des masses populaires aux États-Unis, fut appliquée dans toute sa rigueur brutale. Bien des gens, soustraits par la fuite à la juste punition de leurs méfaits contre notre vieille société, furent pendus à San Francisco sans aucune forme de procès, alors qu'ils s'attendaient à donner impunément, au nouveau monde, l'essor à tous leurs plus mauvais instincts. Les choses sans doute furent poussées un peu loin, comme il arrive toujours quand la multitude se fait justice elle-même; et, faute de prisons pour renfermer ou de pénitentiaires pour punir les coupables, elles en vinrent au point que le moindre vol commis publiquement, était expié sur-le-champ à l'arbre le plus voisin. Toutefois, grâce à ce code draconien, une parfaite sécurité régna bientôt de nuit comme de jour au chef-lieu de la Californie; les marchandises, même les plus précieuses, étalées sur les quais ou dans les rues, furent respectées scrupuleusement; enfin les personnes et les propriétés n'eurent plus à redouter, comme par le passé, les insultes journalières des malfaiteurs, et les assassinats devinrent bien moins fréquents.

Mais malheureusement on ne peut en dire autant, même aujourd'hui, quoique la police soit à peu près installée et fonctionne tant bien que mal, de cette

multitude de maisons de jeu, de mauvais lieux dont San Francisco fourmille à un point dont on se ferait difficilement une idée. Là les friponneries, les vols, les disputes à main armée, par conséquent les meurtres sont très-fréquents; et souvent le joueur désespéré d'avoir perdu sur le tapis vert tout l'or qu'il avait récolté au prix de longs mois de durs travaux, s'en venge par une balle de pistolet ou à coups de couteau sur son heureux compétiteur. De pareilles scènes ont souvent lieu sans que le public s'en émeuve le moins du monde; et il a raison, puisqu'elles ne se passent qu'entre gens dont la vie, la mort, ou les intérêts, importent peu à la communauté. Heureuse même celle-ci doit se trouver, de l'espèce de tranquillité relative dont elle jouit maintenant, et que lui assure aussi peut-être, il faut en convenir, la promptitude avec laquelle les chercheurs de fortune, à peine débarqués, courent aux mines; débarrassant ainsi la ville d'une foule d'aventuriers, tout disposés à faire le mal pour se procurer les richesses qu'ils sont venus chercher de si loin.

Tel est à peu près, encore à présent, l'état social de la Californie; autant du moins qu'on peut en juger par la foule de rapports plus ou moins véridiques, plus ou moins exagérés en mal comme en bien, qui nous viennent de ces contrées lointaines. Ce tableau n'a rien de bien attrayant, il est vrai, et pourrait faire juger peu favorablement de l'avenir d'une société établie sur de pareilles bases et composée d'éléments aussi hétérogènes, aussi vicieux. Mais la plupart des

États de l'Union n'ont-ils pas été formés de la même manière à peu près; et tous ne donnent-ils pas aujourd'hui l'exemple de l'activité, du bon ordre, du respect des gens et des propriétés?

Qu'on ne croie pas qu'il faille glorifier uniquement la race anglo-saxonne de ce triomphe de notre civilisation. Sans doute que l'esprit froid, méthodique, ami de l'ordre et de la légalité, qui la caractérise non moins que son énergie indomptable et l'instinct de l'association, n'ont pas peu contribué à l'accomplissement de ces prodiges. Mais, je le répète, l'honneur ne lui en appartient pas entièrement; puisque de même qu'en Californie, toutes les nations de notre continent, sinon du monde entier, ont fourni à la population de l'Amérique du nord leur contingent d'émigrants, surtout pour les provinces méridionales; et que ces contingents font nécessairement de cette même population, un véritable amalgame d'éléments humains, lesquels, quoique paraissant former un tout, n'en sont pas moins parfaitement distincts entre eux, et resteront encore longtemps ainsi.

On comprendra aisément, d'après ce qui précède, combien sont applicables à la Californie ainsi qu'à l'Orégon, ces observations; et combien aussi par conséquent les réflexions que j'ai faites dans le cours de ce chapitre, touchant l'avenir qui attend les États-Unis, leur sont communes avec ces deux pays récemment annexés.

En effet, des populations offrant autant de traits de ressemblance entre elles, animées du même esprit

d'entreprise, de mouvement, d'envahissement, on peut le dire; ayant les mêmes goûts pour le commerce, le même instinct colonisateur, la même passion pour l'indépendance enfin, auront très-probablement les mêmes destinées.

Ainsi les deux nouveaux États, à mesure qu'ils grandiront, éprouvant chaque jour davantage les conséquences fâcheuses pour eux, sous beaucoup de rapports, de l'éloignement énorme où ils sont de Washington, siége du pouvoir central, chercheront, sans nul doute, à se débarrasser des langes de leur première enfance, et saisiront avec empressement l'occasion favorable qui leur sera offerte d'atteindre ce but. Cette occasion, ils la trouveront lorsque les liens qui tiennent réunis en faisceau les nombreuses provinces composant l'Amérique du nord, se briseront sans effort, fatigués qu'ils sont dès à présent, par les rivalités de toutes sortes existant entre les États du nord et ceux du sud; ou mieux encore par les débats incessants, animés, auxquels donne lieu la brûlante question de l'esclavage. De sorte qu'en même temps que New-York, Boston, Philadelphie, la Nouvelle-Orléans, et quelques-unes des puissantes cités que renferment les belles vallées arrosées par le Missisipi et l'Ohio supérieurs, deviendront les capitales de républiques florissantes, ayant des intérêts opposés et bientôt cause entre elles de vives inimitiés, San Francisco deviendra la reine de la partie septentrionale du nouveau monde qui regarde le couchant, et étendra au loin sa paisible et vivifiante influence sur les régions que baigne l'océan Pacifique.

Qu'on ne croie pas ces graves événements encore bien éloignés. La dissolution du pacte fédéral est peut-être plus prochaine qu'on ne le pense généralement. Les symptômes de désunion, de rivalité, ne deviennent-ils pas de plus en plus flagrants chaque année, entre les habitants du nord et ceux du sud des États-Unis; au point qu'en présence de cette brûlante question, dont j'ai parlé plus haut, non-seulement le mot de dissolution de la confédération a été prononcé dans le sein des chambres législatives par les députés de la Louisiane et des autres provinces à esclaves voisines, mais encore des cris de guerre civile ont retenti des deux côtés. Et pourtant cette question, toute majeure qu'elle est, ne se trouve pas la seule de laquelle dépende la prospérité future ou, pour mieux dire, l'existence de l'Union. Il y en a encore une autre qui, pour être d'un genre différent, n'en doit pas moins paraître presque aussi dangereuse, puisqu'elle touche à ce que tous les Américains ont le plus à cœur; je veux parler des intérêts de leur commerce et de leur industrie.

En effet, depuis quelques années et à plusieurs reprises, les citoyens des États du nord, de ceux, du moins, où les manufactures se montrent le plus florissantes, se sont mis en instance auprès du pouvoir central, pour obtenir que les droits d'importation, sur les produits des fabriques étrangères, soient considérablement augmentés, afin d'assurer une sorte de monopole aux industries indigènes. Mais leurs compatriotes du sud, c'est-à-dire de la Louisiane, de la

Géorgie, de la Virginie, du Texas, qui ne doivent leur opulence qu'à l'exportation des productions agricoles, du tabac et du coton surtout, dont l'Europe consomme la plus grande partie, s'opposent formellement à la mesure demandée par leurs rivaux, dans la crainte, parfaitement fondée, que les nations étrangères, voyant leurs produits repoussés ainsi du territoire fédéral, n'en fassent autant chez elles aux provenances de l'Union; mesure qui serait bien fatale à une des plus riches parties de celle-ci. Déjà plusieurs fois, à propos de cette question, comme de celle de l'esclavage, des débats très-animés ont eu lieu aux chambres entre les partis opposés; et chaque fois les voix conciliatrices de plusieurs hommes d'État distingués du pays, aujourd'hui descendus malheureusement au tombeau, sont parvenues à obtenir quelque transaction entre des intérêts si opposés. Mais ces mêmes débats se renouvelleront encore nécessairement au premier jour; car, sans nul doute les difficultés auxquelles ont donné lieu l'antagonisme des manufacturiers contre les agriculteurs, et la lutte entre les abolitionnistes et les propriétaires d'esclaves, prendront une portée de plus en plus grande, à mesure que la prospérité s'accroîtra, et que de nouvelles annexions de provinces méridionales auront lieu; comme cela est arrivé lors de la prise de possession du Texas et de la Californie.

Or, il est sensible que la seule solution possible à ces deux graves questions, c'est la liberté pour chacun des États rivaux d'agir comme il l'entendra dans

son intérêt privé, par conséquent la destruction du pacte fédéral. Une fois ce grand événement accompli, on verra sans nul doute, avant peu d'années, ces mêmes États, devenus étrangers les uns aux autres, donner le triste spectacle qu'offrent maintenant plus que jamais les républiques de l'Amérique du sud, celui de haines, de jalousies et de débats sanglants.

Il n'est donc pas probable qu'elles soient, alors, plus dangereuses pour le repos de l'Europe, qu'elles ne le paraissent aujourd'hui, où leur fédération les met à même de traiter de pair avec les premières puissances de l'ancien monde. Si, à l'époque où nous sommes, les États-Unis ont pris parfois avec ces dernières, y compris même leur mère patrie, un ton diplomatique assez agressif, quand on a tenté de mettre un frein à leurs envahissements successifs sur les territoires voisins du leur, ou bien aux dispositions qu'ils montrent aujourd'hui, de faire prédominer dans l'ancien monde, les institutions politiques qui les régissent; on doit attribuer ces prétentions, bien plus à la jactance ordinaire aux masses gouvernées démocratiquement, qu'à un véritable esprit national.

Du reste celui que montrèrent à un si haut point les citoyens de la Nouvelle-Angleterre, lors de la guerre de l'indépendance, est loin à ce qu'il paraît d'animer au même degré les nombreuses populations de l'Union; du moins si on en juge par la molle résistance qu'elles opposèrent presque partout en 1812, à la marche de l'armée britannique, au pouvoir de

laquelle la capitale, Washington, tomba presque sans coup férir, quoique de nombreux corps de milices fussent présents; hors d'état qu'étaient ces dernières de résister efficacement à des troupes européennes disciplinées et bien commandées. Puis, dans ces circonstances critiques, ne vit-on pas la plupart des États que leur position éloignée du théâtre de la guerre mettait à l'abri des coups de l'ennemi, se montrer peu soucieux d'aller promptement au secours de ceux qu'avaient envahis les Anglais.

Si, à cette époque où la république, jeune encore, devait compter, plus qu'aujourd'hui naturellement, alors que son plus redoutable ennemi s'emparait du siége du gouvernement et des principales cités, sur l'union parfaite des citoyens de toutes les parties de son territoire, les choses se passaient ainsi, peut-on attendre de bien grands sacrifices de leur part pour empêcher la fédération de se dissoudre aujourd'hui, que la question de l'esclavage, la rivalité de commerce et d'industrie, qui existent entre les principales provinces, causent de si vives inquiétudes aux hommes d'État américains sages, dévoués aux intérêts de leur patrie?

Ainsi donc il est probable qu'avant longtemps l'Amérique septentrionale, se peuplant aussi rapidement aux dépens de l'ancien monde, les États-Unis se partageront; que cette puissance, qui menace réellement de devenir un colosse, sous le double rapport, de sa population et de l'étendue de son territoire, subira les graves conséquences des principes de disso-

lution qu'elle couve dans son sein. Faisons des vœux, dans l'intérêt de ces beaux pays, de leurs énergiques et industrieux habitants, dans l'intérêt de l'Europe elle-même, pour que ces conséquences se bornent à la formation de plusieurs républiques florissantes, vivant en paix entre elles, et ne montrant pas d'autre rivalité que celle qui tend aux progrès de la race humaine en bien-être et en civilisation.

Du reste, quelque chose qui arrive, la Californie n'a rien à redouter de semblable. Dotée d'un climat délicieux, d'un territoire aussi fertile qu'étendu, exploitée par une active et vigoureuse population, à laquelle de superbes ports semblent assurer tous les avantages d'un commerce maritime florissant, elle sera en outre toujours garantie, de même que l'Orégon, des orages de la guerre venant de l'est, par les Montagnes Rocheuses et les vastes espaces qui la séparent de ceux des États de l'Union, dont probablement l'influence se fera le plus sentir sur les destinées futures de la fédération. Des voies ferrées traversant le continent d'un bord à l'autre; des communications rapides avec toutes les contrées civilisées du globe, assurées par des milliers de navires à voiles ou à vapeur, lui apporteront à la fois les émigrants et les productions de l'ancien monde. Mais de trop grandes distances la séparent de ce dernier, pour que jamais ces heureuses relations puissent servir à des projets belliqueux.

Le nouvel État californien pourra donc tourner sans crainte, toute l'activité commerciale et indus-

trielle de ses citoyens, l'esprit d'entreprise qui déjà les caractérise, vers les bords du nouveau monde que baigne l'océan Pacifique depuis le détroit de Bering jusqu'au cap Horn.

Là, on peut le dire, presque tout est à créer en fait d'industrie, de civilisation sociale et politique en même temps. Nous avons vu précédemment que les Russes, plutôt campés qu'établis au N. O., ne pouvaient guère songer à y prendre une autre attitude, tant la Nouvelle-Archangel est éloignée de Saint-Pétersbourg. Nous avons vu également que sur ces mêmes rives, la puissance britannique se borne aujourd'hui à une espèce de comptoir et à un embryon de colonie, situés, l'un à l'embouchure de la Colombie, l'autre un peu au nord des limites de l'Orégon, et tous deux enclavés, pour ainsi dire, au milieu des nouveaux établissements américains qui les pressent ou les presseront bientôt, de toutes parts. Si nous tournons les yeux vers l'équateur, nous découvrirons de ce côté d'autres chances encore de prospérité pour la Californie. Déjà le Chili, le Pérou et les autres républiques riveraines de la Pacifique, le Mexique lui-même, ne cherchent-ils pas à lier des relations de toutes sortes, avec les négociants de San Francisco.

Je l'ai déjà dit, une immense révolution, politique et commerciale à la fois, se prépare et commence même à s'accomplir dans l'extrême Orient. Le voile épais, dont la politique ombrageuse et personnelle de la Hollande, avait enveloppé pendant si longtemps le grand archipel d'Asie aux yeux du monde entier, se

déchire rapidement aujourd'hui. Les Anglais, maîtres, depuis quelques années, d'une superbe position sur les côtes septentrionales de Bornéo, ayant purgé presque entièrement les détroits des pirates qui en éloignaient les navigateurs, poussent au loin, avec succès, la civilisation et l'ordre social vers l'intérieur de ces riches pays, dans l'intérêt de leur puissance et de leur industrie. C'est ainsi qu'ils parviendront à mettre un terme à la puissance toujours croissante des Hollandais au delà des mers; de ces rivaux d'autant moins à dédaigner, qu'à présent ils exercent, sur la plupart des îles de ce bel archipel, une souveraineté ou un patronage qui a grandi rapidement chaque année, leurs possessions et leurs revenus.

Il n'est pas jusqu'à l'Espagne qui, s'éveillant de sa longue léthargie et comprenant enfin de quelle valeur sont pour elle les Philippines, n'ait, depuis quelques années, fait une guerre heureuse aux forbans malais qui infestaient ces parages, conquis la plupart de leurs repaires situés entre Luçon et Bornéo, et arboré de nouveau son pavillon sur les rivages de cette dernière. Montrerai-je aussi les États-Unis inondant ces mêmes parages, si je puis m'exprimer ainsi, de leurs navires ainsi que des produits de leurs fabriques; faisant ainsi une redoutable concurrence aux marchands de Manille, de Java, de Singapour; et marchant d'un pas d'autant plus sûr et rapide dans cette voie, que, n'ayant aucune possession en Indo-Chine, ils ne donnent point d'ombrage aux chefs indigènes de ces contrées,

Quel moment ces nations industrieuses et commerçantes ont-elles choisi pour asseoir aussi solidement leur prépondérance sur les diverses parties des archipels asiatiques? celui où les peuples des continents voisins, renonçant de gré ou de force à leur antique isolement, subissent l'influence de notre civilisation, et voient une nouvelle ère poindre pour eux. C'est ainsi que la Cochinchine et le royaume de Siam entrent de plus en plus dans le concert des pays industrieux et commerçants. C'est ainsi que la Chine, naguère encore si opposée aux coutumes, aux institutions sociales des peuples d'Occident, semble arriver, grâce au contact de plus en plus incessant de ces derniers, au moment d'une complète transformation. Ébranlée très-fortement sur son trône par la révolte presque générale des populations chinoises, la dynastie Mantchou va être probablement renversée; et alors même que, protégée par la Russie ou la Grande-Bretagne, elle parviendrait à se soustraire ainsi à une catastrophe imminente, cette protection serait sans nul doute achetée au prix du sacrifice de tous ces préjugés populaires, qui séparent encore maintenant ses sujets des étrangers. C'est ainsi enfin que le Japon lui-même, cette terre si longtemps défendue aux Européens, attire à présent l'attention de ces derniers d'une manière bien grave pour son indépendance et son repos.

En effet, le maître du Kamtschatka et de la Sibérie septentrionale le menace de ce côté; tandis que les Anglais, vainqueurs de l'empereur céleste, et bien-

tôt ses soutiens probablement, convoitent trop ardemment l'admission de leurs marchands au Japon, pour ne pas profiter des efforts que tentent en ce moment les États-Unis, dans le but d'obtenir, d'une façon ou d'une autre, du souverain de cet empire, la libre entrée de ses ports et de ses provinces pour leurs marchands.

Entre ces contrées si vastes ou si riches, et la Californie, les relations de toutes sortes ne peuvent manquer d'acquérir chaque année de plus en plus d'importance, à mesure que, d'une part, l'extrême Orient se transformera, comme nous l'avons dit plus haut, et que de l'autre les belles provinces, dont San Francisco est la métropole, accompliront leurs grandes destinées. Déjà une foule de rapides clippers accomplissent sans cesse des voyages de Canton ou de Hong-Kong aux rivages californiens; tandis que ceux-ci voient aborder par centaines les navires venant de la Nouvelle-Galles du sud; là où se développent aussi depuis deux ans de véritables prodiges de prospérité.

Du côté de l'intérieur du continent, le pays qui nous occupe n'est pas moins bien partagé par la nature et les circonstances, que de celui où il domine l'Océan. De superbes fleuves, des routes aujourd'hui parfaitement praticables, le sillonnent dans tous les sens, et apportent aisément jusqu'aux bords de la mer, tous les produits fournis par les centres de populations qui se forment partout où les émigrants trouvent des terrains aurifères à exploiter ou des campagnes fertiles à cultiver. Sous un climat aussi beau,

aussi tempéré, avec un sol aussi favorisé du ciel, ces produits doivent être et sont en effet sans nombre dans leurs variétés; de façon à alimenter un mouvement d'affaires auquel les armateurs de toutes les parties du monde cherchent à prendre part.

Je puis donc répéter, sans craindre d'être taxé d'exagération, que la Californie et l'Orégon possèdent tous les éléments possibles d'une prospérité sans bornes, ainsi que ceux d'une suprématie qui ne peut manquer de s'établir un peu plus tôt, un peu plus tard, sur tous les pays d'alentour. (Note 3.)

Tels étaient, au moment où l'Artémise laissait tomber l'ancre dans la baie de San Francisco, les rêves de mon imagination, encore impressionnée des réflexions profondes que m'avaient inspirées les contrées curieuses dont je venais de parcourir les rivages, et où s'étaient dévoilés à mes yeux les symptômes des événements qui allaient bientôt en changer la face politique et sociale à la fois. Ces rêves, je n'en croyais pas la réalisation si prochaine; car autrement ils auraient été moins pénibles les regrets que j'éprouvai, en voyant abandonné à une si profonde et si triste solitude, ce magnifique port auquel rien de ce que j'ai vu dans ce genre ne peut être comparé.

Qu'on se figure un immense lac d'eau salée, séparé de l'Océan par de hautes falaises et ne communiquant avec ce dernier qu'à la faveur d'un canal, large à peine de quelques centaines de toises et assez profond pour donner passage aux plus forts bâtiments; lesquels, une fois en dedans, trouvent presque par-

tout de bons mouillages et d'excellents abris ! A gauche en entrant, le marin, arrivant de la mer, remarque sur-le-champ un beau et vaste port formé par plusieurs pointes avancées, et auquel la fréquentation des pêcheurs au long cours, heureux d'y trouver à la fois, de la bonne eau, du bois à brûler et un très-sur ancrage, a fait donner le nom de rade des Baleiniers. A mesure que le navire avance dans l'intérieur de la baie, on découvre les terres qui s'enfuient rapidement vers le nord en rasant de plus en plus l'horizon lointain, jusqu'au moment où la vue reconnaît, à l'interruption complète des petites taches noirâtres qui lui signalent la côte dans cette direction, reconnaît, dis-je, en même temps, la large embouchure du Sacramento, dont les profondes eaux descendent du N. E., et peu après, vers le S. E., celle de San Joachim, qui prend également sa source dans les Montagnes Rocheuses, ce vaste réservoir des mille petites rivières auxquelles les plaines de l'Orégon et de la Californie doivent leur fertilité. De ce côté, à l'extrémité de l'enfoncement, les yeux devinent plutôt qu'ils ne voient le rivage, tant il est bas et noyé ; mais ils rencontrent bientôt des points sur lesquels ils peuvent se fixer ; lorsque, cherchant à embrasser toutes les parties de cette petite Méditerranée, ils s'efforcent de suivre, pour ainsi dire, l'horizon vers le sud. En effet, dans cette direction, les terres se rapprochent beaucoup de l'entrée, deviennent de plus en plus élevées et projettent dans l'ouest, de longues pointes qu'entourent à leurs extrémités, des bancs d'ilots

ou de rochers. Là vient déboucher le canal qui va jusqu'à Monterey, mais ne peut malheureusement porter que des pirogues ou de légers bateaux.

Si l'on en croit quelques traditions, lesquelles remontent, il est vrai, très-haut dans le passé, mais que semble justifier l'inspection des lieux, ce canal contenait un beaucoup plus considérable volume d'eau, alors que la baie de San Francisco n'était encore qu'un lac communiquant seulement par cette voie avec l'Océan. Comment s'est établie la nouvelle communication qui a fait baisser considérablement, à ce qu'il paraît, le niveau des eaux intérieures et a lieu aujourd'hui au moyen de la passe d'entrée, espèce de trouée dans de hautes falaises et qui, au fait, a l'air d'une brèche faite par l'Océan en un moment de fureur? On raconte que les dunes de sable qui protégent la baie contre les mauvais temps du large, se trouvant à l'instant même d'une grande marée d'équinoxe, pressées d'un côté par les eaux du lac dont une pluie diluviale avait considérablement exhaussé le niveau, et assaillies de l'autre par les lames que poussait avec une violence inouïe un terrible coup de vent d'ouest, cédèrent à cette double étreinte et firent la trouée qui existe aujourd'hui.

D'abord, ajoute-t-on, cette trouée ne fut pas très-profonde; mais la partie inférieure, fouillée sans cesse par des courants rapides et alternativement opposés, se trouva bientôt suffisamment creusée pour donner passage aux plus gros vaisseaux.

Cette espèce de légende est-elle vraie? Quand est

arrivé l'événement extraordinaire qui s'y rapporte ? C'est ce qu'il est difficile de dire. Toutefois il faut convenir que la configuration des terres milite beaucoup en sa faveur. Celles qui avoisinent l'entrée de la baie, ont bien l'aspect déchiré, tourmenté dont le souvenir de la castatrophe donne l'idée ; et plus encore il se passe bien peu d'hivers durant lequel des morceaux de la falaise, minée au pied par les lames sans cesse mugissantes, ne roulent dans l'abîme où sans doute l'auront suivi, peu de temps après mon passage dans ces contrées, les restes d'une batterie construite autrefois sur le sommet de la pointe méridionale de la passe, pour défendre l'approche de celle-ci.

On croit également retrouver des vestiges de ce cataclysme sur les bords du canal dont j'ai parlé plus haut, où l'on reconnaît assez clairement les traces de l'abaissement de l'ancien niveau des eaux, alors que celui-ci descendit à la hauteur de la mer. Dans tous les cas, il eût été à souhaiter qu'en donnant ainsi l'existence au plus magnifique port du monde peut-être, l'Océan eût complété son œuvre, en laissant aussi profonde qu'elle était jadis cette voie intérieure de communication entre les deux principaux points commerciaux de la Californie. Mais lorsque, devinant l'avenir, je songeais que cette contrée si belle, si fertile, si bien dotée de toutes façons par la nature, posséderait un jour des populations actives, nombreuses, intelligentes ; mon esprit se représentait ce canal si heureusement situé, bientôt creusé par la main de l'homme, donnant passage aux plus grands

caboteurs qui, par cette voie, arriveraient aisément de Monterey au beau mouillage devant lequel était construit le bourg de San Francisco.

Ce mouillage est très-fréquenté, non-seulement parce qu'il est abrité par la côte contre les vents d'ouest parfois si dangereux en hiver, et se trouve en même temps assez voisin de l'entrée ainsi que du chef-lieu, centre unique de toutes les affaires; mais encore en raison de la facilité qu'y trouvent les navires pour les communications avec le rivage; tandis qu'à l'exception de la rade des Baleiniers, partout ailleurs la houle, que font lever presque chaque jour, surtout en été, de fortes brises et de violents courants de marée, rend souvent la navigation difficile, dangereuse même, pour les petites embarcations. Nous ressentions ces inconvénients d'une manière sensible, à l'endroit où nous étions, et que la facilité d'appareiller, plus grande là qu'ailleurs, m'avait fait préférer. Malgré cette dernière considération, j'éprouvais souvent des regrets de cette décision, en voyant les fatigues; voire même les risques auxquels étaient exposés les équipages des canots expédiés un peu loin du bord, pour faire de l'eau ou des provisions.

Toutefois, la pensée que la frégate ne devait faire qu'un très-court séjour dans ces parages, se trouvait mouillée sur un excellent fond de douze brasses d'où elle surveillait aisément l'entrée de la baie, enfin n'était séparée de San Francisco que par une pointe peu avancée, me fit prendre le mal d'autant plus aisément en patience, que la côte très-près de laquelle

nous nous trouvions, présentait çà et là de jolies petites anses de sable d'un facile abord. Cependant je dois avouer que l'aspect de ces rivages montueux et abrupts ; l'air agreste des campagnes environnantes ; la couleur sombre et sauvage de la végétation, encadrant la triste vue d'une espèce de fort à moitié en ruine, refroidirent considérablement les espérances que mes compagnons et moi avions conçues, touchant les distractions de cette nouvelle relâche ; et auxquelles nous attachions d'autant plus de prix, que le séjour de la Bodéga ne nous avait pas laissé de très-brillants souvenirs sous ce dernier rapport.

La première visite que je reçus au mouillage, peu d'instants après notre arrivée, ne contribua pas faiblement non plus à détruire les quelques faibles illusions que j'avais pu conserver à cet égard, et que j'avais puisées dans les relations de voyages accomplis dans ces contrées par les plus modernes explorateurs. L'un d'eux surtout, mon compatriote, se louait beaucoup de l'accueil qui lui avait été fait dans ce même fort que nous avions sous les yeux, par l'officier espagnol commandant le présidio de San Francisco, père de trois jeunes filles dont l'auteur fait un portrait tout à fait ravissant de sentiment et de naturel. Là il avait goûté un heureux repos, les douces jouissances d'un intérieur de famille, où l'on s'était empressé de l'accueillir comme un ancien ami ; faveur bien chère aux navigateurs, car pour eux, presque toujours, les moments passés dans les relâches, ne sont, la plupart du temps, que de bien courts répits à

de longues fatigues et à des dangers incessants. Tels étaient les souvenirs ainsi que les pensées riantes dont se berçait mon esprit, quand on m'annonça la présence à bord de deux officiers, dont l'un, alferez (lieutenant) dans les troupes mexicaines, chef militaire du présidio et des cantons voisins, demandait à me parler.

Ce double titre, le même dont était revêtu le père des trois Grâces tant vantées par le voyageur cité plus haut, éveilla en moi l'espoir d'être aussi favorisé que ce dernier dans ma relâche à San Francisco. Mais j'éprouvai une complète déception en voyant mon nouvel hôte et son compagnon qui se présentait comme directeur des douanes. Ni leur tenue par trop négligée, même pour les autorités d'un mauvais bourg californien; ni leur figure plus que bronzée, garnie d'énormes favoris et de longues moustaches; ni enfin leurs manières aussi peu distinguées que franches et ouvertes, ne flattèrent mes espérances de former une agréable liaison. Toutefois je les reçus courtoisement et les fis se rafraîchir, ce qui parut leur plaire beaucoup ; d'autant plus qu'à cette époque la guerre étant déclarée entre le Mexique et la France qui, à ce moment même, faisait bombarder Saint-Jean d'Ulloa, j'aurais pu agir en ennemi à leur égard, et me faire délivrer de force ce que j'allais payer fort cher et à beaux deniers comptants, au nom de mon gouvernement. Toutefois je crus devoir me dispenser envers mes visiteurs de la cérémonie du salut à coups de canon; aussi s'en retournèrent-ils à terre assez

peu satisfaits, comme je l'appris plus tard, de ma sévérité en fait de politique, à leur égard. Du reste, je n'entendis plus parler d'eux; et, continuant à considérer comme neutre la Californie luttant pour son indépendance contre Mexico, et envahie, pour ainsi dire, par les étrangers de tous les pays, surtout par les Américains du nord, je fis semblant d'ignorer, tant à Monterey qu'à San Francisco, ce qui se passait en ce moment, entre l'escadre de l'amiral Baudin et les troupes du président Santa Anna, sous les murs de la Vera-Cruz.

Rien ne devait malheureusement, dans le cours de la relâche, me dédommager de tout ce qu'un pareil désappointement pouvait avoir de pénible pour moi. Autour de nous, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, régnait une morne solitude. Pas un navire au mouillage; pas une embarcation, pas une pirogue ne paraissaient à la surface de cette immense nappe d'eau. Sur la côte, à peine quelques vestiges de culture ou seulement d'habitations; le sol, montueux presque partout, n'était couvert que de broussailles épaisses et d'une herbe touffue, jaunie par le soleil d'été. Le silence qui régnait sur toute la nature n'était troublé que par le bruissement d'une brise très-forte, passant à travers les cordages ou par le clapotis des vagues luttant contre un courant extrêmement rapide. Les bandes d'innombrables oiseaux de mer, hôtes ordinaires de la baie, profitant du moment où, suivant l'ordinaire dans cette saison, la brume, souvent très-épaisse pendant la matinée, venait de s'élever, étaient

partis chercher leur pâture au large; quelques-uns, seulement, qui se trouvaient sans doute en retard, passaient rapidement auprès de nous, prenant la même direction. Sur les bancs, sur les rochers laissés à sec par la marée descendante, nous apercevions çà et là des loups marins étendus nonchalamment au soleil, sans crainte d'être troublés dans leur sommeil; car, misérables restes d'une race autrefois extrêmement nombreuse dans la baie, comme sur presque tous les rivages environnants, les pêcheurs les dédaignaient; tandis que naguère encore, les peaux de ces pauvres bêtes, que ces derniers récoltaient par milliers à chaque printemps, formaient une branche de revenu assez considérable pour la couronne de Castille. Cette sorte de moisson s'accomplissait à certaines époques de l'année; et si elle eût été soumise à quelques règlements favorables à la reproduction de l'espèce, pendant bien longtemps encore les produits pouvaient rester assez lucratifs.

Mais dans l'état d'abandon où l'Espagne laissait cette partie de ses possessions au nouveau monde, elle ne pouvait guère espérer conserver pour elle seule, le monopole de cette branche d'industrie maritime; laquelle, du reste, devait paraître d'une importance bien secondaire aux opulents vice-rois du Mexique et du Pérou. En effet, les autorités locales ne tardèrent pas à éprouver combien étaient redoutables comme fraudeurs, les pêcheurs que les agents de la compagnie russe du N. O. envoyaient, sur des milliers de baydarques, donner la chasse chaque

année aux phoques et autres animaux amphibies dont les côtes d'Amérique fourmillaient autrefois, depuis les îles Aleutiennes jusqu'à l'extrémité méridionale de la Californie. Ces marins intrépides, presque tous Kodiaks, gens si précieux pour les établissements moscovites, montés sur leurs pirogues de peau, portant au plus trois hommes, étendirent leurs opérations de proche en proche vers le sud, d'abord sur les rives de la Columbia, puis jusqu'au cap Mendicino, enfin envahirent chaque année, durant quelques semaines, en ayant soin, toutefois, de se tenir éloignés des lieux habités, la baie de San Francisco d'où ils tirèrent en peu de temps, une si prodigieuse quantité de peaux de loups marins, malgré les plaintes, voire même la résistance à main armée, des gardes-côtes espagnols, qu'au bout de peu de temps l'espèce en fut tellement réduite, qu'elle ne s'est plus, pour ainsi dire, renouvelée depuis. Il paraît même que ceux de ces malheureux animaux qu'on aperçoit encore par-ci par-là sur les rivages, sont généralement d'une espèce dont la fourrure est peu estimée par les marchands.

A la brume épaisse qui chaque matin, dans cette saison, enveloppe l'atmosphère, avait succédé, comme cela se voit presque toujours dans l'après-midi, une brise de N. O. très-forte, qui, raréfiant l'air, rendait insupportable l'ardeur du soleil dont, une fois le brouillard disparu, pas un nuage au ciel ne venait voiler la dévorante ardeur.

Ce fut donc non sans quelque impatience que j'attendis le moment où, la brise ayant molli à mesure que

le soleil se rapprocha de l'horizon, et la mer fut devenue plus tranquille, je pus aller rendre visite au commandant du *Présidio*. La chaleur ne se faisait plus que faiblement sentir, l'atmosphère était calme et sereine, quand, accompagné de plusieurs officiers, désireux de faire connaissance avec la contrée, je débarquai au fond d'une petite anse peu éloignée du mouillage, et nous commençâmes à gravir, malgré les rochers et les broussailles, la pente abrupte de la côte. Un sentier étroit, raboteux, serpentant à travers de hautes herbes, nous conduisit en peu de temps à l'espèce de fort dont j'ai parlé plus haut, et où au dire de ses voisins, mon alferez ne résidait que le moins possible; au fait je ne l'y trouvai point, et, en voyant l'état de délabrement dans lequel se trouvait sa demeure, il me parut tout naturel, que ne connaissant pas l'heure de ma venue, il fût allé au bourg chercher quelques distractions ou peut-être aussi un domicile plus confortable. Toutefois, quoique du point un peu élevé où nous étions, on aperçût distinctement les maisons de San Francisco, et les navires mouillés à la *Hierba-Buena*, l'obscurité se faisant, je retournai, de même que mes compagnons, vers la frégate où nous attendait une bonne nuit, dont chacun avait grand besoin après la journée laborieuse que nous venions de passer. Cependant, encore sous l'influence de cette foule d'émotions qu'éprouve toujours le voyageur qui visite pour la première fois un pays curieux, et la soirée étant aussi douce que calme, je m'assis sur la dunette, où en

attendant l'heure du sommeil, je me livrai aux mille réflexions que me suggérait non-seulement le souvenir de ce qui s'était passé sous mes yeux depuis le matin, mais encore l'aspect des lieux nouveaux pour moi, qui m'entouraient.

Le ciel était brillant d'étoiles, la surface de l'eau se montrait unie comme une glace, pas un bruit, pas un souffle de vent ne troublait la tranquillité de l'atmosphère; les terres éclairées par la lune paraissaient comme des ombres blanches qui s'étaient approchées de nous. J'avais devant moi un bassin assez vaste, assez profond pour contenir à l'aise toutes les flottes du monde! quelle admirable position commerciale et militaire à la fois; quel trésor inestimable ne sera-t-elle pas aux mains de la nation puissante qui saura se l'approprier et tirer parti de tant d'avantages réunis! Cette nation, pensais-je, ne peut être que les États-Unis, pépinière inépuisable d'hommes hardis, industrieux, entreprenants, devant lesquels s'abaissaient déjà de toutes parts les frontières de cette Californie, alors encore mexicaine, mais qui, peu d'années seulement après, arrachée à ses faibles maîtres, devait placer une étoile de plus dans le pavillon de l'Union. Quels prodiges de toutes sortes une semblable population n'accomplira-t-elle pas, quand de ses flots pressés elle couvrira, comme une marée toujours montante, ces bords presque déserts, et qu'on pourrait croire préparés par la nature pour cette nouvelle destinée.

Mon imagination, nourrie de tant de choses extraordinaires dont j'avais vu les exemples en tous genres,

durant mes longs voyages aux pays lointains, et habituée à toujours interroger l'avenir, se prit, donnant un libre cours à ses rêves, à tracer un brillant tableau de ce que deviendraient aux mains de la race anglo-saxonne, ces fertiles campagnes, ces larges fleuves, ces beaux mouillages, cet admirable port enfin, que mes yeux séduits parcouraient en ce moment.

Un jour viendra, se disait-elle, où ces immenses plaines se couvriront de villes, de villages, dont les heureux habitants feront aisément parvenir les produits de leurs terres jusqu'aux bords de la mer, au moyen des mille bateaux qui sillonneront les eaux du Sacramento, du San Joachim et de leurs nombreux affluents. Là, des flottes de navires, venus de tous les points du globe, prendront ces produits en échange de ceux du monde entier. Une multitude de petits navires à vapeur, chargés de passagers et de marchandises, dévoreront, dans leur course rapide, malgré les grandes brises des deux saisons, malgré les courants aussi forts que variables, contre lesquels nos canots avaient parfois bien de la peine à lutter, les longs espaces de la plaine liquide, dont mes yeux, même à la clarté du jour, n'avaient pu distinguer que difficilement à l'horizon les limites vers le sud. De gigantesques steamers devaient arriver du large, apportant sans cesse dans leurs larges flancs des cargaisons d'articles précieux, et des milliers d'émigrants fournis par toutes les parties du globe civilisé. A la place du mauvais bourg de San-Francisco s'élèverait une superbe ville, dont un jour New-York

et Philadelphie envieraient les richesses et l'importance.

Quelles étonnantes transformations auraient subies, à cette époque, les rivages auprès desquels la frégate était mouillée, et où j'avais abordé quelques moments avant le coucher du soleil ! Ces berges abruptes et profondes, contre lesquelles la mer venait se heurter ; ces pointes noirâtres et rocailleuses, qui en s'avançant vers le N. E. garantissent des coups de vent du large, la rade que dominait le presidio ; m'apparaissaient, les unes bordées de magasins et de quais, construits aux dépens des monticules nivelés par la mine et le pic ; les autres couvertes de maisons ou de magasins, et terminées par des batteries commandant les alentours. Partout, et aux plus lointaines extrémités de la baie, devait se faire sentir l'influence du voisinage de la grande cité. Des usines, des chantiers de construction, des établissements maritimes, répandraient la vie, le mouvement dans ces jolies anses dont est bordée la côte que nous avions laissée à peu de distance, sur la gauche, en venant au mouillage, et parmi lesquelles se trouve cette rade des Baleiniers, où le pilote m'avait offert de conduire l'*Artémise*, la considérant comme un aussi bon ancrage que celui de la Hierba-Buena. A cet ancrage, en effet, les courants de marée, si rapides presque partout ailleurs dans la baie, sont très-modérés ; les fortes brises de N. O. qui se font sentir journellement en été, et celles de la partie de l'ouest, dont la violence est si redoutable en hiver dans ces parages pour les navigateurs, n'y entrent que diffi-

cilement, grâce aux hautes falaises et aux terres élevées qui l'abritent, soit du côté du large, soit dans la direction du nord. Aux environs se trouvent de très-bonnes aiguades voisines des plages ; sur le penchant des collines, de beaux bois et de riches pâturages où paissent des troupeaux de bœufs et de moutons ; mais ce mouillage étant séparé du chef-lieu par un canal souvent difficile à franchir pour les petites embarcations, les habitations y étaient rares en 1839 et les bâtiments marchands ne s'en approchaient que rarement. Ils préféraient, comme je l'avais fait moi-même, le voisinage du présidio, où se trouvaient concentrées le peu de ressources, en fait d'objets de ravitaillement, que pouvait alors offrir aux marins ce pays lointain. Et pourtant quelle admirable position comparée à celle de beaucoup de nos ports d'Europe les plus estimés, les plus fréquentés; et où néanmoins les navires sont quelquefois assaillis par de terribles coups de vent !

Je faisais ces réflexions en contemplant cette charmante anse, et me consolais de son abandon, en pensant que plus tard, sortie de l'obscurité, elle figurerait bien certainement parmi les lieux les plus riches, les plus populeux de la baie, et deviendrait, sous tous les rapports, une puissante succursale de San-Francisco. Je voyais déjà, dans un avenir peu éloigné, ses eaux couvertes de bâtiments, ses rives bordées de constructions, enfin ses collines aux pentes douces et revêtues d'une belle végétation, parsemées de fermes, de plantations, de vergers, de charmantes villas au

sein desquelles les opulents citoyens du chef-lieu viendraient chercher, dans la saison des chaleurs, un air moins étouffant, des sites plus gracieux que ceux dont on peut jouir sur les bords de la Hierba-Buena.

Telles étaient les illusions auxquelles je m'abandonnais en faveur de la grandeur future du chef-lieu de la Californie; véritables illusions alors; car pour que San Francisco devînt le centre d'une semblable prospérité commerciale, agricole et industrielle à la fois, il fallait que plusieurs centaines de milliers d'émigrants vinssent accomplir les prodiges de notre civilisation au sein de ces contrées, véritables solitudes, où le voyageur ne rencontrait guère encore que de rares tribus de sauvages nomades et chasseurs. Il fallait de plus que le Mexique, non moins avare que ne l'était l'Espagne de toute concession de la moindre partie de son vaste territoire, consentît à se dessaisir d'un aussi admirable port, de ces magnifiques provinces au sein desquelles de larges fleuves promènent dans tous les sens leur cours fertilisateur, depuis les Montagnes Rocheuses jusqu'à l'Océan; et où une nature puissante et féconde semblait n'attendre que la venue d'une race d'hommes actifs, laborieux, intelligents, pour combler ces beaux cantons de tous ses dons les plus précieux. Il fallait encore que la fière et envahissante Grande-Bretagne, reculant devant les conséquences si graves pour sa domination dans l'Amérique septentrionale et pour son commerce maritime, d'une rupture avec ses anciennes colonies émancipées, abandonnât, pour ainsi dire, ses droits à la possession de l'Orégon et du cours de la Co-

lombia. Il fallait enfin, que la Russie, maîtresse jalouse et absolue des contrées qui s'étendent le long des côtes N. O. du nouveau monde depuis la Nouvelle-Bretagne jusqu'au détroit de Bering, oubliant le rôle important qu'elle peut et doit jouer dans cette partie du monde, continuât à rester comme indifférente aux événements qui s'accomplissaient, pour ainsi dire, sous ses yeux, dans les régions que baigne l'océan Pacifique septentrional.

Tous ces rêves de mon imagination, que la raison et l'expérience me faisaient repousser bien loin, étaient pourtant sur le point de se réaliser; là même où mes yeux cherchaient en vain, quoique la nuit fût à peine commencée, quelques vestiges de navires ou d'habitations.

Les quelques lumières qui avaient paru d'abord au loin, du côté du bourg, s'étaient dès longtemps évanouies; autour de moi, sur le pont de la frégate, régnaient la solitude et un profond silence; chacun à bord, fatigué de la navigation précédente, s'était livré avec empressement au repos, en attendant les travaux ou les distractions que lui réservait le lendemain. Moi-même, succombant au sommeil dont l'influence s'appesantissait sur mes réflexions, je suivis cet exemple; et, abandonnant la dunette pour mon lit, j'allai me préparer aux périgrinations que je me promettais pour le jour suivant.

En effet, peu d'instants après le lever du soleil, alors que la fraîcheur de la nuit n'a pas encore cédé l'atmosphère à cet air sec, brûlant, apporté par la

forte et chaude brise du jour, assez semblable, pour ses effets bons ou mauvais, au mistral, ce tyran de la Provence, je débarquais sur les rochers les plus voisins du mouillage, et m'acheminais en compagnie de plusieurs officiers de la frégate vers le bourg, par le même sentier que j'avais parcouru la veille pour aller jusqu'aux portes du présidio.

Les spéculateurs indigènes, connaissant dès longtemps par expérience, le goût décidé des marins en général pour les parties de cheval, avaient conduit sur la plage, où nous les trouvâmes tout sellés et accompagnés de leurs conducteurs, bon nombre de coursiers destinés aux touristes de la frégate qui voudraient faire quelques explorations un peu lointaines dans les environs. Mais, soit que l'apparence de cette collection de montures, faisant, il faut le dire, fort peu d'honneur à la race indigène, ne plût pas à mes compagnons; soit que le prix de location parût et avec raison exorbitant; tant il y a que les industriels ne trouvèrent aucune pratique parmi nous, à leur vif désappointement qui se traduisit, je le suppose, en propos très-peu flatteurs pour notre réputation d'opulence, comparée à la profusion en ce genre dont, quelques semaines seulement auparavant, les jeunes gens d'une corvette anglaise en relâche au même lieu, avaient donné des preuves aux dépens de leurs bourses, cruellement exploitées par les Californiens, et pour le malheur des pauvres bucéphales parmi lesquels, à ce que nous apprîmes depuis, plusieurs étaient morts sous le fouet et l'éperon.

Naguère encore, alors que ces animaux n'avaient pour ainsi dire aucune valeur dans ces contrées, tant l'espèce s'en était multipliée au sein des pâturages voisins, cette branche de trafic était extrêmement lucrative pour les habitants de San-Francisco; et d'autant plus qu'à cette époque le prix de location d'un cheval pour la journée, voire même pour quelques heures seulement, était de beaucoup supérieur à celui de la bête elle-même. Mais depuis que, par suite des guerrres civiles et des razzias fréquentes opérées sur les troupeaux du bourg comme sur ceux des autres cantons habités de la province, par les maraudeurs américains ou par les sauvages des tribus indépendantes, la race chevaline se trouvait considérablement réduite, les bénéfices étaient beaucoup moins grands; de là chez les maîtres des locatis nouvelles exigences hors de toute mesure, quoique ni ces derniers ni leur harnachement eussent rien qui pût justifier de semblables prétentions. Aussi rencontrèrent-ils fort peu d'amateurs parmi les membres de l'état-major, lesquels, chasseurs pour la plupart, préféraient aux plaisirs de l'équitation, celui de poursuivre et de faire tomber sous leurs coups, le gibier à poil et à plumes qui fourmillait dans les campagnes environnantes. Chaque jour ils rapportaient à bord, des lièvres, des lapins et surtout des cailles, des perdrix, ainsi que plusieurs autres espèces de volatiles au plumage brillant ou gracieusement coloré, avantages que sans doute la bonne nature leur avait

accordés pour les dédommager des chants harmonieux qu'elle leur a refusés aux bords californiens.

Du moins je le supposais, n'ayant jamais entendu dans les bois à l'ombre desquels j'allais souvent me promener, que des cris discordants, lorsque, effarouchés par ma présenee, les hôtes ailés de ces solitudes s'envolaient par bandes des buissons d'alentour.

Par-ci par-là j'apercevais perchés au sommet du peu d'arbres élevés auxquels la hache de l'homme eût fait grâce dans les cantons situés à proximité de la rade, de gros oiseaux que je crus reconnaître pour des vautours. De là, sans doute, ils guettaient le moment favorable d'aller par centaines, comme on le voit souvent, prendre part à la curée du cadavre de quelque animal domestique abandonné au milieu des champs. Cette pâture ne devait pas leur manquer autrefois, dans un pays où le bétail était tellement multiplié, que la peau seule des bœufs avait quelque valeur; en sorte qu'une fois dépouillées, les victimes restaient, la plupart du temps, sur le sol à la merci des bêtes de proie. Toutefois on faisait une exception en faveur des bestiaux destinés spécialement à la consommation des bâtiments en relâche. Ceux-là étaient parqués, mieux nourris et par conséquent coûtaient un prix assez élevé, quoique la chair n'en fût guère plus grasse, guère moins filandreuse que celle de leurs semblables errants dans les pâturages. Cependant on aurait pu, au moyen de soins bien dirigés, obtenir de meilleurs résultats en faveur du service culinaire des navires qui abordent sur ces côtes, non-seulement

en ce qui concerne la grosse viande de boucherie, mais encore pour les moutons et les diverses espèces de volailles, qui depuis la destruction des missions, sont devenus rares et mauvais la plupart du temps. Quant aux fruits et aux légumes, il n'en était pour ainsi dire plus question.

L'esprit encore charmé de toutes les riantes relations que les navigateurs qui m'avaient précédé, d'un bon nombre d'années, il est vrai, dans ces parages, nous ont donné de leur séjour à San Francisco, je m'attendais naturellement à y trouver une ample provision de vivres frais, tant pour nos besoins présents que pour notre prochaine traversée; condition de bien-être à bord, plus nécessaire que jamais à mon équipage fatigué par tant de pénibles épreuves, par tant de longues navigations, et auquel bien des travaux, bien des privations semblaient encore réservés avant l'heureux moment du retour dans notre patrie. Mais je devinai promptement la triste réalité, lorsque, après avoir cheminé quelques instants à travers d'épaisses broussailles et des campagnes complétement en friche, où je n'apercevais, pour tout vestige de la présence de l'homme, que les misérables cabanes des pasteurs dont le pauvre bétail paissait aux environs une herbe rare et flétrie, lorsque, dis-je, nous arrivâmes au bourg. En effet elles avaient un aspect peu attrayant, ces quelques maisons de bois construites sur le bord du rivage contre lequel semblaient les presser des groupes de mauvaises cases, répandues sans aucune symétrie sur un terrain ingrat,

rougeâtre et descendant en pente rapide vers la mer; elles ne réjouissaient pas davantage les regards, ces rues, véritables cloaques, sillonnées d'ornières creusées par les pluies de l'hiver et encombrées de tas d'immondices de toutes sortes, d'où s'exhalaient d'infectes odeurs; tandis que, à côté, le sol livrait à la brise des torrents d'une poussière fine et blanchâtre qui nous aveuglait.

Quoique le soleil fût déjà assez haut sur l'horizon et que nous fussions parvenus au moment de la journée où, avant la chaleur de midi, se traitent ordinairement les affaires dans les pays un peu méridionaux, je ne rencontrai que peu d'habitants hors de leur demeure; car je ne puis donner ce nom aux misérables Indiens de tout âge et de tout sexe, plus sales, plus hideux les uns que les autres, que je rencontrais çà et là accroupis devant les portes de bouges infects. Cependant le bourg prit à mes yeux un aspect moins repoussant et plus animé, quand nous parvînmes enfin au bord du rivage, là où étaient groupées les quelques maisonnettes appartenant aux notables tant californiens qu'étrangers, tous commerçants sans presque aucune exception, et auxquels par conséquent nous devions avoir recours pour l'achat des approvisionnements dont nous avions grand besoin après notre navigation si accidentée depuis le départ de Sydney. Ces maisonnettes qui, pour la plupart, ne s'élevaient pas au-dessus du rez-de-chaussée, me semblèrent en général bien peu confortablement et assez malproprement arrangées. Sur le sol battu en

guise de plancher, étaient placés çà et là quelques meubles de première nécessité et dont la tenue ne faisait guère plus d'honneur à l'esprit d'ordre de la maîtresse du logis qu'à ses goûts de propreté; ainsi que, du reste, nous nous en aperçûmes bientôt à de vives démangeaisons aux jambes et aux mille petits points noirs dont se couvrirent le bas de nos pantalons blancs. C'étaient des myriades de puces, hôtes accoutumés de toutes les maisons californiennes, et véritable plaie d'Égypte pour les voyageurs ou les nouveaux arrivants.

Ainsi se vérifiaient, dès mes premiers pas en ce pays, les renseignements peu favorables que j'avais recueillis tant aux Sandwich et à Taïti qu'à la Nouvelle-Galles du sud, touchant les mœurs, le caractère et les coutumes de la population que je venais visiter; et malheureusement, quoique ces renseignements fussent parfois d'un genre sévère, je dois convenir que l'expérience n'a fait qu'en constater la vérité à mes yeux; puisque de toutes parts mes regards n'ont rencontré que des traces d'abandon et des preuves de nonchalance chez les habitants.

Cependant la race espagnole transplantée en Californie est grande et d'une belle constitution. Les hommes sont forts, bien découplés, montent à cheval comme des centaures et accomplissent des traites vraiment fabuleuses. Chasseurs aussi infatigables qu'intrépides et adroits, ils se servent du lasso avec une dextérité qui leur soumet les animaux les plus rebelles. Enfin, durant la guerre civile ou dans leurs rencon-

tres fréquentes avec les sauvages, ils ont fait preuve souvent de détermination. Mais tous ces avantages que les Californiens puisent dans le sang castillan qui coule dans leurs veines, ne peuvent compenser les défauts que leur reprochaient, à juste titre, les étrangers résidant parmi eux. On les accusait d'être paresseux, dépourvus d'industrie, défiants, haineux, peu scrupuleux sur les moyens de satisfaire leur vengeance, ne s'aimant pas entre eux, et jalousant, détestant les émigrants qui du reste, il faut le dire, en faisaient peu de cas sous les divers rapports de l'intelligence, de l'énergie et de la sûreté de caractère. Pour la plupart ils sont très-ignorants, aiment passionnément le jeu et passent à fumer ou à dormir tout le temps qu'ils ne consacrent pas à cette terrible passion, ou bien à la chasse. On les trouve, dit-on, époux indifférents, peu fidèles quoique exigeants, et maîtres très-durs envers leurs pauvres serviteurs indiens.

Quant au jugement qu'on porte généralement de l'autre sexe, il est beaucoup moins sévère; et pourtant il ne manque pas d'ombres au tableau. Les dames californiennes sont jolies, gracieuses, bien faites ; toutes ont, presque sans exception, de grands yeux noirs au regard expressif, de belles dents bien blanches, une longue chevelure couleur de jais ; enfin chez beaucoup d'entre elles, un teint blanc achève de les rendre en général des femmes remarquables pour la beauté, et dignes de leur descendance andalouse. Voilà pour le côté le plus attrayant du portrait; et je voudrais bien pouvoir le terminer avec les mêmes couleurs, sans

compromettre ma véracité d'écrivain; mais ma conscience me force d'ajouter que sous ces dehors si séduisants, se cachent, à ce que du moins prétendent les juges très-compétents que j'ai entendus traiter cette délicate question, se cachent, disent-ils, quelques défauts qui, tout excusés qu'ils sont généralement par nous, n'en sont pas moins fâcheux sous le rapport du bien-être positif de la société. Ainsi ces dames aiment trop exclusivement la danse, la parure, les plaisirs mondains, les distractions, toutes choses dangereuses, qui leur font oublier, trop souvent peut-être, que le bonheur, la prospérité de la famille, dépendent des soins, de l'ordre et de la bonne conduite de la maîtresse du logis.

Sans doute que dans ce pays, les femmes n'ont pas toujours à se louer de la conduite des maris à leur égard; elles se plaignent d'être négligées, traitées avec peu de considération par eux et par conséquent peu encouragées au bien; aussi préfèrent-elles de beaucoup se marier à des étrangers, qui leur témoignent plus de tendresse et plus d'attentions. Toutefois disons qu'avec ces derniers, elles ne se montrent guère plus raisonnables, plus économes ou meilleures ménagères. En sorte qu'on peut considérer comme vraie l'assertion admise en principe parmi les gens de l'extérieur établis dans le pays, que ceux, parmi eux, qui s'allient aux familles indigènes, ne prospèrent que bien rarement, à cause des fortes dépenses auxquelles les entraîne ordinairement l'entretien de leurs compagnes et de leurs enfants. Ces unions mixtes sont

plus recherchées encore par les jeunes filles du bas peuple, en raison de la pénible destinée qui les attend lorsqu'elles se marient avec des hommes de leur classe, gens non moins paresseux, non moins désordonnés que beaucoup de leurs concitoyens des rangs plus élevés; et qui, pendant que leurs femmes travaillent à la terre, ou s'emploient aux plus durs travaux du ménage, flânent, jouent, fument la cigarette, ou bien dorment sans songer le moins du monde qu'ils ont une famille à nourrir et à élever.

Maintenant, voyons quels exemples leur donnaient ces mêmes étrangers qui les jugeaient si sévèrement et semblaient en faire si peu de cas. Si je m'en rapporte encore à la voix publique, ces exemples étaient loin d'être susceptibles d'inspirer de meilleurs principes aux blancs indigènes, du moins à ceux des rangs inférieurs de la société. Car si les émigrants des hautes classes se distinguaient généralement, ainsi que j'ai été à même de le constater plus tard, par leur conduite réglée, leur industrie, enfin par leurs bons sentiments, ceux de la basse classe qui se recrutait le plus ordinairement de marins déserteurs, ou bien de vagabonds venus par terre du Canada ou des États-Unis, les uns comme coureurs de bois, les autres comme brocanteurs, étaient, sans presque aucune exception, trop débauchés, trop habitués à une vie de désordres, pour s'adonner à quelque respectable industrie. Aussi bien peu de ces vauriens consentaient à se livrer aux travaux de l'agriculture ou aux métiers mécaniques, malgré tous les encouragements

que leur offrait le gouvernement. Pour eux, ces occupations paraissaient trop pénibles, trop assujettissantes; ils aimaient bien mieux se faire colporteurs de marchandises achetées aux navires européens, principalement de liqueurs fortes, dont la consommation corruptrice se trouvait ainsi activée non-seulement au sein de la population blanche, mais plus encore chez les misérables sauvages convertis et même parmi les tribus indépendantes des frontières, excitées ainsi au pillage, afin de se procurer les moyens de boire du rhum, passion dominante des naturels de ces contrées.

Bien peu de ces hommes-là montraient assez de conduite, de persévérance pour prospérer dans ce commerce, tout lucratif qu'il était; aussi presque tous s'y ruinaient, et, après avoir épuisé leurs dernières ressources, les uns s'engageaient comme soldats dans la compagnie de fusiliers étrangers formée par le gouvernement lors du commencement des troubles civils; les autres se mettaient comme bûcherons au service des propriétaires de forêts; enfin, le reste végétait dans les villes de la côte où leur présence était un juste sujet d'inquiétude pour les capitaines de navires en relâche.

Tels étaient les principaux éléments de la faible population de San Francisco; et ce que j'en avais aperçu n'était pas de nature à me donner d'elle une plus haute idée. Les cases occupées par les résidants de bas étage et leurs familles ne me parurent guère plus propres, guère plus commodes que celles

des Indiens; même air d'abandon, même malpropreté dans les choses comme sur les individus. Je remarquai quelques-uns d'entre eux à cheval, se disposant à la promenade ou bien à quelques courses lointaines, le cigare à la bouche, le large sombrero sur la tête, le puncho d'étoffe de laine brune sur le dos, les longues guêtres de cuir aux jambes, et enfin la mancheta passée à la ceinture. Ils avaient une prestance superbe, un air de matamore qui aurait pu me donner très-haute opinion de leur valeur guerrière, si je n'avais su que ce teint basané, ces longues moustaches noires et ce regard un peu fauve, n'étaient pas toujours chez eux des garanties certaines d'une valeur éprouvée. Leurs femmes ou leurs filles, que notre passage attirait aux portes et aux fenêtres, nous offraient, au contraire, un coup d'œil capable d'influencer favorablement mon jugement d'observateur. Elles étaient jolies, gracieuses pour la plupart, et nous lançaient des regards qu'une certaine désinvolture andalouse, à laquelle des attraits assez prononcés prêtaient quelque chose de séducteur, rendaient très-dangereux pour la vertu de mes jeunes compagnons. Toutefois, le péril était suffisamment affaibli par la tenue un peu négligée de ces dames que ne paraient pas merveilleusement, il faut en convenir, leurs robes à grands ramages, à taille longue, ornées de plusieurs rangs de falbalas, telles enfin qu'on les porte dans les salons de Paris; et qui, apportées en Californie par les pacotilleurs français ou américains, servaient, quoique vendues fort cher, à des créatures auxquelles

étaient très-familières, ainsi que nous fûmes à même de nous en assurer à chaque pas, toutes les occupations domestiques, même les moins analogues à une toilette recherchée. Aussi, celles que nous avions sous les yeux étaient-elles dans un état à faire mal au cœur.

Cependant j'avouerai que ce sentiment fit place à un tout autre, quand ayant enfin trouvé la demeure d'un capitaine anglais que je voulais engager comme pratique des côtes de Californie, j'entrai dans une jolie petite maison bien proprette, confortablement arrangée, où me reçut d'une façon tout à fait gracieuse la maîtresse du logis, qu'à ses beaux yeux noirs, sa longue chevelure couleur de jais, son teint légèrement bruni, sa taille bien prise, quoique un peu replète, ses mains délicates et ses petits pieds, je reconnus sur-le-champ pour Espagnole créole ; et qui me sembla plus agréable encore, quand j'appris qu'elle était la plus jeune des filles de ce même gouverneur du présidio de San Francisco, dont la charmante famille avait laissé de si douces impressions à plusieurs voyageurs attirés comme moi par le service de leur gouvernement, sur ces bords lointains. Ses manières à mon égard furent dignes de tels souvenirs; aussi notre connaissance se trouva-t-elle promptement dans les meilleurs termes, surtout quand son mari m'ayant été présenté, je rencontrai en lui un homme de bonnes manières, s'exprimant avec facilité et paraissant connaître parfaitement la contrée.

De semblables relations m'étaient trop précieuses,

sous mille rapports, pour que je ne cherchasse pas à les continuer; d'autant mieux que le capitaine prit parti avec moi pour la prochaine traversée et me donna les meilleurs renseignements sur les ressources que pouvait m'offrir le bourg, touchant quelques parties des approvisionnements dont nous avions besoin. Pendant que, muni de ces renseignements, notre agent comptable, l'excellent M. Giost, et les autres membres de la commission réglementaire chargée du choix et de l'achat des munitions de toutes sortes, allèrent chez les marchands remplir leur délicate et parfois difficile mission; j'entraînai au rivage mon futur pratique, chez lequel je trouvai, non sans une vive satisfaction, toutes les qualités désirables pour faire un excellent cicerone. Aussi sa demeure devint-elle chaque jour pour moi la première étape de ma promenade du matin, voire même du soir; et j'obtins ainsi de ces bonnes gens une foule de ces notions si précieuses pour l'observateur curieux de connaître un pays.

Combien je me félicitai d'avoir une semblable compagnie pour répondre aux questions que me suggéraient à tout instant l'aspect de cette magnifique rade, si digne du nom de *Hierba-Buena* (bonne baie) que lui ont donné les anciens navigateurs espagnols, et la perspective si variée des belles forêts, des vastes plaines, enfin les embouchures de deux fleuves qui se déroulaient au loin sous mes yeux.

La Hierba-Buena alors presque solitaire et qui aujourd'hui est garnie constamment de plusieurs cen-

taines de navires, est, sans contredit, un des plus beaux, des plus sûrs mouillage du monde; le fond, jusqu'à une assez grande distance du rivage, est égal partout, la mer y est constamment belle, les courants modérés, tandis que partout ailleurs, même à l'endroit où *l'Artémise* avait laissé tomber l'ancre, la houle est toujours forte et les marées tourbillonnent surtout pendant l'hiver, alors que les ouragans de l'ouest, se faisant sentir, mettent les bâtiments en perdition.

Cependant, il faut le dire, la sécurité que cet excellent mouillage inspire aux marins, ne doit pas être absolue; car si d'un côté il est parfaitement abrité contre les mauvais temps du large, de l'autre il se trouve ouvert complétement aux vents du N. et de l'E.; lesquels, il est vrai, ne se font sentir que bien rarement, mais soufflent parfois avec une violence suffisante pour jeter tous les navires mouillés devant le bourg, sur les rochers contre lesquels, dans cette circonstance, la mer brise avec fureur. La navigation à l'entrée et même sur le cours inférieur du San Joachim et du Sacramento, est rendue assez périlleuse par des rafales venant des hautes terres, et par des courants aussi variables que rapides qui se font sentir dans les canaux par lesquels sont séparés les groupes de petites îles disséminées au fond de la baie. Néanmoins, ajoutait mon cicerone, les embarcations peuvent naviguer avec sécurité, moyennant quelques précautions, dans tous ces parages, et même remonter les deux fleuves jusqu'à au moins trente milles

de la mer; comme le font les petits caboteurs que les colons américains établis dans le haut pays, surtout à la Nouvelle-Helvétie, expédient pour San Francisco, chargés des produits de leurs terres ou des scieries mécaniques au moyen desquelles ils exploitent les bois d'alentour. Nous apercevions, dans cette même direction, de magnifiques plaines dont la surface, parfois ondulée et couverte d'antiques forêts, se prolongeait jusqu'au plus lointain horizon. Ces forêts encore vierges, n'étaient guère parcourues, à cette époque, que par des tribus nomades de naturels vivant aux dépens des animaux sauvages, dont les dépouilles portées aux établissements les plus proches, y étaient échangées contre des articles européens. Une partie de ces dépouilles est fournie par les renards de plusieurs couleurs; par les castors, ces hôtes inoffensifs des eaux tranquilles et dont l'espèce, pourchassée à outrance, est presque détruite dans ces contrées où elle était si nombreuse autrefois; enfin par les ours noirs, ennemis courageux et implacables de l'homme qu'ils attaquent avec fureur sans paraître même redouter les terribles effets des armes à feu. Mais la masse de la récolte se compose principalement de peaux de cerfs, de bœufs et de chevaux sauvages, qu'achètent les négociants étrangers, établis à Monterey et à Santa Barbara. Deux bâtiments américains, employés à ce genre de trafic, se trouvaient là, sous mes yeux, mouillés assez près de terre pour que les chalands pussent aller très-facilement à leur bord; de sorte que les capitaines étaient parvenus,

en s'arrangeant ainsi, comme, du reste, le font généralement leurs compatriotes en pareille circonstance, à éviter les frais énormes d'une installation sur le rivage, et à se créer des magasins très-convenables sous le double rapport du confortable et de la sûreté. Ils avaient transformé très-artistement le pont de leurs navires en boutiques sur les rayons desquelles paraissaient étalés avec une séduisante symétrie, tous les articles susceptibles de tenter les acheteurs; ainsi que je pus m'en assurer en allant visiter un de ces magasins improvisés.

La plus grande partie de ces articles me sembla d'une valeur première assez minime; à l'exception de ceux qui avaient rapport à la toilette des dames, dont bon nombre, quoique de modes quelque peu excentriques ou très-surannées, n'en étaient pas moins cotés à des prix très-élevés; sans toutefois en être moins d'une défaite rapide, tant chez les dames californiennes le goût de la toilette est prononcé, et tant leurs maris se montrent en général de bonne composition sous ce rapport. Au reste, la vente des objets moins dispendieux ou d'utilité première, était tout aussi active; les ustensiles de ménage, ce qui concerne la construction ou l'ameublement des maisons, les instruments nécessaires à l'industrie ou à l'agriculture, les armes blanches ou à feu, la poudre, le plomb, les approvisionnements de marine, la quincaillerie, les étoffes communes de laine ou de coton à l'usage des pauvres gens et des indigènes, enfin cent autres espèces de marchandises communes, d'un pla-

cement aisé dans un pays à peine ouvert à la civilisation, et dont la quantité débitée soit sur les lieux, soit à Monterey ou à Santa Barbara, me sembla, quand je m'en informai, énorme pour une population composée d'Indiens et de quatre mille blancs ou métis tout au plus.

Cependant il paraît que ce genre de trafic ne satisfaisait que médiocrement, surtout depuis quelques années, les armateurs des navires qui y étaient spécialement employés. Ils se plaignaient amèrement du long espace de temps (deux ans ordinairement) qu'ils devaient rester sur ces côtes, avant qu'ils eussent placé complétement leur cargaison ou, ce qui était plus difficile encore, qu'ils eussent pu faire remplir à leurs nombreux débiteurs, des engagements souvent pris à la légère, et pas toujours contractés avec la ferme intention d'y faire honneur en temps opportun. Ces difficultés prenaient leur source dans la façon même dont ce trafic s'accomplissait. Ce n'était par le fait qu'un échange de marchandises exotiques contre les productions du pays. Or, comme en Californie, les établissements agricoles, voire même les centres de population, sont à de très-grandes distances les uns des autres, et que les communications, soit par eau, soit par terre, entre l'intérieur de la contrée et les ports de la côte, offrent généralement beaucoup d'obstacles; comme, de plus, la récolte des peaux de bœufs, des suifs et des autres principaux articles d'exportation, se fait de même que celle des céréales, à une seule époque de l'année; il arrivait nécessaire-

ment que les brocanteurs, travaillant à leur compte ou pour celui des négociants étrangers, se trouvaient contraints à la fois, de beaucoup voyager pour vendre leurs pacotilles, et d'accorder de longs termes pour le payement de celles-ci.

Du reste, ces négociants, dès longtemps habitués à de semblables affaires, vendaient leurs cargaisons en conséquence, et gagnaient beaucoup plus à prendre en échange de ces dernières, au lieu de numéraire, chose très-rare dans le pays, à prendre, dis-je, des cuirs verts et des suifs dont la défaite, lors du retour du navire au port d'armement, devait donner de fort beaux bénéfices. Aussi ces deux sortes de denrées, surtout la premiere, étaient-elles les plus recherchées par eux; au point que les cuirs verts dont chacun représentait alors dans le commerce une valeur à peu près invariable de deux piastres espagnoles (dix francs soixante centimes environ) étaient reçus aux boutiques de la rade comme une monnaie courante. Ce nouveau mode de transaction ne s'accomplissait pas malheureusement sans causer de graves torts aux troupeaux, que décimaient constamment les maraudeurs, entraînés à la fois au vol, par le désir de se procurer quelque article américain à leur gré, et par la facilité qu'ils trouvaient à se défaire impunément du fruit de leurs déprédations, à chaque moment du jour et même de la nuit.

Les subrécargues ne bornaient pas leurs opérations au seul district de San Francisco; car autrement leurs cargaisons étant presque toujours considérables, ils

n'auraient pu les placer avantageusement. Aussi avaient-ils coutume d'en déposer une partie à Santa Barbara, principal marché du pays, en raison de son voisinage des cantons les plus riches, les plus habités de la Californie.

Malgré toutes ces précautions et ces chances favorables; malgré l'activité, l'intelligence particulière, qu'on peut dire naturelle aux négociants américains, les affaires allaient en diminuant depuis quelques années, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut. Ce qu'il fallait attribuer, disait-on, à l'appauvrissement de la province ruinée par les guerres civiles; ensuite aux droits sans cesse croissants imposés sur les marchandises exotiques; enfin à la concurrence assez vive que faisaient à l'époque dont je parle, les armateurs français ou anglais à ceux des États-Unis; concurrence qui à la fois, avait fait baisser les prix de ces mêmes marchandises et rendu plus difficiles les consommateurs, à mesure que l'isolement dans lequel la jalouse défiance du Mexique tenait ces contrées, avait cédé aux événements. Depuis la dernière révolution, chaque jour voyait s'accroître le nombre des navires européens venant en Californie après avoir fait échelle successivement au Chili et au Pérou, où, la plupart du temps, ils devaient toucher de nouveau avant de repasser le cap Horn.

De semblables relations s'étaient formées depuis quelque temps entre la Californie et les Sandwich, dont les habitants payaient en sucre, café, rum, etc., les bois de charpente tirés des vastes forêts voisines du San Sacramento et du San Joachim. Ces relations

existaient également avec les établissements moscovites qui demandaient, ainsi que je l'ai déjà dit au chapitre précédent, les céréales et les végétaux dont leurs garnisons ne peuvent se passer, aux plaines fertiles de Monterey et de Santa Barbara. Ces divers trafics se faisaient par des caboteurs expédiés d'Honolulu et de la Nouvelle-Archangel, dont je vis plusieurs, de même qu'une petite gabarre russe en réparation, amarrés dans le port de San Francisco.

Quoique mes visites à l'habitation de mon futur pratique, et les affaires de la frégate, m'attirassent presque chaque jour au bourg, je n'en trouvais pas moins le loisir de parcourir quelques-unes des autres parties de la baie, où je pouvais aborder, sans trop m'éloigner de *l'Artémise*. C'est ainsi que j'explorai dans tous les sens la presqu'île, à l'extrémité orientale de laquelle était situé le présidio. C'est sur cette presqu'île qu'existait autrefois la mission de Santa Clara, dont les ruines, et le peu de fertilité des campagnes, ne me donnèrent pas une haute idée de l'importance passée de l'établissement. Presque partout les broussailles couvraient le sol, et les champs qui paraissaient avoir été cultivés autrefois, servaient à la pâture de quelques malheureux bestiaux; mais, en revanche, le gibier de toute espèce s'y trouvait à foison. Aussi était-ce vers cette partie de la côte peu éloignée du mouillage, que se dirigeaient principalement nos jeunes chasseurs; se procurant ainsi en même temps, de l'exercice et d'agréables distractions. Quant à moi, aux yeux duquel la chasse n'est pas

un amusement, je dois l'avouer, à ma honte peut-être; pour qui l'occupation de tuer de pauvres oiseaux inoffensifs, dont la présence dans les bois, le ramage ou les brillantes couleurs égayaient si souvent mes promenades solitaires, n'avait aucun attrait; je me contentais de pousser mes investigations au sein des campagnes et le long du rivage, aussi loin que les circonstances le permettaient.

C'est ainsi que je fis connaissance avec plusieurs propriétaires des haciendas voisines du bourg ou bien situées sur les bords de la rade des Baleiniers. Je les recevais à mon tour chez moi, et faisais en sorte qu'ils fussent toujours flattés de l'accueil dont ils étaient l'objet. Aussi plusieurs d'entre eux, avec lesquels j'avais eu de longues conversations touchant l'exploitation de leurs terres et surtout de leurs troupeaux, m'ayant pris en grande amitié, s'empressaient-ils de m'envoyer, toutes les fois qu'ils en trouvaient l'occasion et comme échantillons de ces derniers, quelques jeunes bêtes à cornes, dont le sacrifice ne laissait pas d'améliorer le régime culinaire de mes matelots. Un de ces bons campagnards, qui possédait une surface considérable de terrain, tant en pâturages que couverte de bois, témoigna le désir de me donner le spectacle d'un taureau combattant en champ clos l'ours noir. Malheureusement la frégate touchait au terme de sa relâche, et la capture de la bête féroce exigeant quelques jours, je fus obligé de refuser cette invitation, toute séduisante qu'elle était pour moi. Toutefois, je me dédommageai de cette privation que

m'imposait l'intérêt du service, en me faisant donner, touchant ce spectacle pour lequel les Californiens des deux sexes montrent, dit-on, une véritable passion, tous les renseignements que je pouvais désirer.

L'ours noir, hôte des solitudes qui s'étendent entre les Montagnes Rocheuses et la mer, se montre, ainsi que je l'ai dit plusieurs fois, extrêmement féroce et inspire d'autant plus de crainte aux pasteurs, qu'il est de haute taille, très-intelligent, et attaque avec furie les chasseurs dès qu'il les aperçoit. Aussi ces derniers lui portent-ils une haine implacable; et quand en lui tendant quelque piége on le prend vivant, son sort est de combattre, jusqu'à ce que mort s'ensuive, contre un taureau indompté. Il est difficile, me disait-on, de se figurer la rage de ce terrible animal, lorsque, tourmenté ordinairement par une soif ardente, les quatre pattes liées au moyen d'un lasso, et transporté sur une civière formée de peaux de bœuf étendues sur quatre bâtons que soutiennent de vigoureux Indiens jouant à la fois le rôle de porteurs et de tourmenteurs, l'animal féroce, dis-je, arrive au lieu du combat, espèce de cirque improvisé, composé de gros pieux entourant un espace fort circonscrit, de manière à ce que les deux athlètes, ainsi rapprochés l'un de l'autre, ne puissent faire traîner l'action en longueur. En effet, à peine l'ours, qu'on a délivré de ses entraves et poussé à un effrayant paroxysme de fureur par mille agaceries, se trouve-t-il en présence de son adversaire qui, impatient et irrité lui-même par les cris de la foule de spectateurs, frappe

l'air de ses cornes aiguës et le sol de ses pieds, que le combat s'engage sur-le-champ. En vain presque toujours la bête de proie cherche, en tournant autour du taureau, à le saisir par derrière, pour lui déchirer les flancs de ses redoutables griffes; celui-ci présentant toujours un front menaçant, accule de plus en plus l'ennemi contre la barrière, jusqu'au moment où, saisissant la chance favorable que lui présente ce dernier en se levant debout pour saisir sa proie avec des bras de fer, il lui enfonce ses cornes dans le ventre, l'enlève au-dessus de terre, puis laissant retomber son rival, déchiré, à moitié mort, l'achève en le foulant avec fureur sous ses pieds nerveux, aux grands cris de joie de l'assemblée, toujours charmée de voir ainsi vaincu le plus dangereux visiteur des troupeaux et des bergers.

Ces derniers ont également à faire bonne garde contre plusieurs autres quadrupèdes carnassiers bien à craindre pour les moutons et les basses-cours; contre de nombreux loups gris aussi forts que méchants, des renards, de gros chats sauvages, toujours altérés de sang; enfin contre une espèce d'once ou de léopard, à la fourrure fauve et zébrée, redoutable pour les hommes comme pour les animaux. Mais ces diverses espèces de bêtes de proie ont considérablement diminué dans ces contrées, depuis que les chercheurs de fourrures sont venus, de toutes les parties de l'Amérique du nord, aider les tribus sauvages indigènes dans cette œuvre de destruction. Ce qui restait de ces hôtes des forêts et des prairies, avait sans doute fui

vers les régions plus septentrionales, où les flots de l'émigration de la race blanche n'étaient pas encore parvenus. Aujourd'hui ces solitudes, leur dernier asile, sont envahies par une foule d'établissements agricoles, par des villes mêmes, où affluent sans cesse les settlers américains.

Mais en attendant cette transformation, dont l'accomplissement devait être amené d'une façon si extraordinaire par la découverte de l'Eldorado tant cherché en vain par les compagnons de Cortès et de Pizarre; en attendant que le misérable bourg que j'avais sous les yeux fût devenu San Francisco aux vastes quartiers, aux mille magasins et aux mille vaisseaux; le pays que je visitais n'eut bientôt plus rien à offrir de nouveau à mon insatiable désir de voir et de m'instruire. D'un autre côté les rêves d'un brillant avenir, que je faisais pour lui et qui devaient si promptement se réaliser, avaient enlevé à mes yeux tout espèce d'attraits à la réalité. Puis ne retournions-nous pas vers la France; et chaque jour de plus passé inutilement au mouillage, n'était-il pas un jour ajouté au voyage dont beaucoup de mes compagnons déploraient sans cesse la longue durée.

Il est vrai de dire que nous ne fûmes pas très-favorisés par le temps. Il se passa rarement vingt-quatre heures sans que des brumes épaisses enveloppassent l'atmosphère ; et à l'instant même où, dans l'après-midi du 20 août, la marée se trouvait favorable pour sortir de la baie, elles nous empêchèrent d'appareiller. Je profitai de ce retard, dans l'intérêt de l'approvision-

nement de la frégate, pour compléter mes recherches de tout ce que les pauvres magasins du bourg pouvaient nous offrir de munitions. Enfin, le surlendemain, l'horizon, quoique sombre encore le matin, s'étant un peu éclairci au moment opportun, je décidai le pratique à mettre sous voiles; et malgré la brise contraire, avant la nuit, la frégate ayant franchi heureusement l'étroite entrée de la baie, se trouvait à deux lieues au large.

Ce n'était qu'un cabotage, pour ainsi dire, que nous entreprenions, puisque suivant toute apparence *l'Artémise* devait être mouillée le lendemain ou le jour suivant devant Monterey, que je comptais visiter avant d'abandonner tout à fait ces contrées; et pourtant cette traversée n'est pas sans offrir quelques risques aux navigateurs, même dans la belle saison où nous étions. En effet les brises sont très-variables, très-fortes le jour, faibles et même nulles la nuit, alors que les courants portent assez fortement sur des pointes bordées de chaînes de rochers à leurs extrémités; ce qui est d'autant plus inquiétant que presque partout le long du rivage, le mouillage est difficile, et que la plupart du temps les terres se couvrent d'un brouillard qui ne permet pas de les apercevoir à un mille de distance.

Nous fûmes bientôt aux prises avec toutes ces contrariétés. Dès que le soleil fut couché, le vent de N. O. nous abandonna et fit place au calme ou à des brises folles; une brume épaisse nous cacha complétement la vue de la côte vers laquelle les courants, nous entraînèrent sensiblement. Toutefois j'avais fait trop bien

l'apprentissage de ce genre de navigation, depuis notre atterrage sur ces bords du nouveau monde, pour en éprouver le moindre embarras; d'autant plus que je m'étais trouvé à même, lors de notre sortie de la baie de San Francisco en louvoyant, d'apprécier la prudence et les connaissances locales de notre pratique. Aussi la traversée fut-elle heureuse; après une nuit fort paisible durant laquelle nous profitâmes de toutes les variations de la brise pour longer la terre à petite distance, la frégate arriva au point du jour dans le voisinage de la mission de Santa Cruz, éloignée de Monterey de quelques lieues seulement dans le nord, et devant laquelle nous laissâmes tomber l'ancre dans l'après-midi sur un bon fond, auprès de deux îlots, et à un mille environ de l'anse de sable blanc où se jette une petite rivière.

Cet ancrage où m'attirait le désir de procurer à l'équipage, à l'état-major et à moi-même, une provision de légumes frais, avant de laisser la Californie pour le Pérou, est fréquenté durant l'été par les navires marchands et les caboteurs. Plusieurs fameux explorateurs du siècle dernier y ont relâché; entre autres notre illustre compatriote Lapérouse, qui fait mention dans la relation de ses voyages de l'accueil aussi empressé que généreux, que lui firent, ainsi qu'à ses compagnons, les moines de cette mission, alors la plus belle, la plus riche, la mieux administrée de toutes celles de la Californie. Ces bons prêtres les comblèrent de soins et des attentions les plus délicates, voulurent même fournir gratuitement, aux équipages des

deux navires de l'expédition, tous les rafraîchissements ainsi que les provisions dont ils pouvaient avoir besoin.

Ce fut sous la douce influence de semblables souvenirs, les mêmes du reste qui s'étaient offerts à mon esprit lorsque j'arrivai à San Francisco où ils avaient été si péniblement trompés, que je débarquai sur le rivage peu d'instants après que la frégate eut laissé tomber l'ancre. J'étais tout enchanté des attrayants points de vue que nous avait offerts de loin la mission avec ses maisonnettes blanches et couvertes de tuiles rouges, son église surmontée d'un petit clocher qui semblait surgir tout à coup du sein de la magnifique nappe de verdure, au bout de laquelle il s'élevait. Sur ce même premier plan du tableau, se déroulait sous nos yeux, des campagnes, qu'à leur teinte d'émeraude, on aurait pu croire cultivées avec soin, tant la végétation y était riche et recevait un nouveau charme des bouquets d'arbres fruitiers répandus çà et là. Plus loin et fermant la perspective de ce côté, s'élevait un rideau de hautes terres couvertes depuis leur pied jusqu'au sommet, d'une forêt de grands pins au feuillage sombre, contrastant, d'une façon agréable, avec les teintes chaudes de la plaine que bordait la mer. Tout cela était délicieux; et pourtant là encore m'attendait des déceptions, d'autant plus pénibles, qu'après avoir accompli une course assez prolongée sous un soleil brûlant, quoique l'après-midi fût avancée, un spectacle de misère et d'abandon s'offrit à mes regards.

Ces édifices, qui de loin avaient une certaine apparence, étaient en ruine et délaissés par leurs anciens

habitants. En vain je cherchais quelque être humain dans ces espèces de préaux entourés de murs que nous traversâmes avant d'arriver au principal corps de logis, celui qu'occupaient autrefois les moines franciscains; partout régnait une profonde solitude, aux lieux mêmes où quelques années auparavant, un millier d'Indiens convertis, entretenaient par leurs travaux agricoles ou industriels l'abondance et le mouvement. Toute cette population indigène avait disparu, décimée par la misère, les maladies et la désertion. Ce principal corps de logis, là où Lapérouse avait trouvé une si noble et si bienveillante hospitalité, n'offrait plus aucun vestige de son ancienne splendeur, si je puis m'exprimer ainsi. De tous côtés l'image du désordre; et dans l'appartement même de l'administrateur de la mission, le dénûment le disputait à la malpropreté. Aussi fus-je agréablement surpris quand je remarquai chez le maître du logis, des manières et une figure ayant quelque chose d'avenant, de distingué même, qui formaient un singulier contraste avec l'aspect presque repoussant de tous les objets qui l'entouraient. Il s'excusa en très-bons termes de sa pénurie qui l'empêchait de nous accueillir aussi bien qu'il l'aurait désiré, et m'offrit d'une manière aimable, mais non sans un certain embarras dont je compris bientôt la cause, de nous faire parcourir les diverses parties de l'établissement.

En effet, à chaque pas nos regards rencontraient des sujets de tristesse et de dégoût; les longues files de maisonnettes de briques séchées au soleil, naguère

encore occupées par les néophytes des moines, n'avaient plus ni portes ni fenêtres et couvraient en partie le sol de leurs débris; dans une cour attenante au logis de notre cicerone et souillée de mille ordures qui répandaient une odeur abominable, nous vîmes plusieurs individus occupés à déchirer, plutôt qu'à dépecer, le cadavre d'un bœuf encore palpitant, dont le sang, les entrailles jonchaient au loin la terre et devaient y rester jusqu'à ce que les vers ou les oiseaux de proie les eussent dévorés. Le jardin potager dans lequel nous entrâmes par une porte à moitié détruite et dont le seuil encombré de saletés offrait à peine une place à nos pieds, n'avait pas un aspect moins repoussant; dans un coin gisaient plusieurs charognes couvertes de myriades d'insectes ailés; les plates-bandes, les allées de cette espèce de clos se trouvaient envahies également par les mauvaises herbes auxquelles quelques choux à moitié rongés par les chenilles, opposaient une résistance désespérée; les arbres à fruit, ces pauvres exilés de nos provinces méridionales, livrés à eux-mêmes et épuisés par la pousse rapide d'une foule de trop vigoureux bourgeons, ne portaient que de mauvais fruits. Mais au milieu de ce chaos, la nature se montrant toujours belle, toujours disposée à réparer le mal causé par les erreurs des hommes, semblait s'efforcer de cacher ces misérables résultats de l'incurie, de l'insouciance californiennes, sous une magnifique nappe de verdure qui avait déjà envahi presque toutes les ruines et les champs d'alentour.

Cette réflexion, peu flatteuse pour notre pauvre humanité, et que malheureusement je n'ai eu que trop souvent lieu de faire durant le cours de mon long rôle d'observateur, me semblait bien plus juste encore, s'il est possible, quand, parcourant toutes les parties de cette mission déserte, je songeais à ce qu'elle avait été et à l'état où je la trouvais maintenant. Que de fautes avaient dû être commises par les hommes chargés des destinées de ce pays, avant qu'ils eussent ainsi détruit une institution dont la création avait demandé tant de soins et tant d'années de travail. De quel côté sont les torts. Est-ce de celui des fondateurs, ou bien faut-il s'en prendre uniquement aux maîtres actuels? Les moines en ont eu sans doute quelques-uns, ainsi que je l'ai constaté au commencement de ce chapitre; ils se sont montrés trop persuadés que dans leurs mains le pouvoir temporel devait être inhérent à la puissance spirituelle. Ils ont trop considéré, peut-être, leurs néophytes comme des instruments de fortune et de bien-être; comme des êtres inintelligents, de grands enfants; et dans ces diverses hypothèses, également mal fondées, on ne s'est pas suffisamment efforcé de développer chez ces malheureux le sens moral en même temps que le goût du travail et l'amour de la famille. En sorte que les Indiens convertis, au lieu de se civiliser, de devenir meilleurs, se sont abrutis complétement, justifiant ainsi le profond mépris dont ils sont l'objet de la part des blancs.

Les adversaires des padres ont également des torts à se reprocher envers ceux-ci. On peut les taxer d'injustice, d'ingratitude même, non-seulement à cause du prompt oubli par lequel ils ont payé les éminents services rendus au pays par les franciscains, mais encore d'avoir contraint ceux-ci par la persécution, d'abandonner des établissements qui leur devaient l'existence et la prospérité dont ils jouissaient. Toutefois, convenons que le gouvernement mexicain a fait, autant que pouvaient le permettre les incessantes révolutions avec lesquelles il est aux prises depuis le commencement du siècle, des efforts pour tirer les indigènes convertis du profond avilissement dans lequel ils se trouvaient. Dès longtemps déjà, il s'était montré leur protecteur. Par ses ordres, les Indiens des missions, qui se conduisaient bien, qui montraient quelque aptitude pour l'agriculture ou les arts mécaniques, obtenaient des concessions de terres, des bestiaux, des instruments aratoires, des secours de toutes sortes pour exercer leur industrie; et de plus étaient agrégés à d'autres de leurs compatriotes qui se trouvaient dans la même situation, pour former des villages placés sous la direction de curés et de magistrats. D'autres avantages encore leur furent accordés par ce même gouvernement, et n'eurent malheureusement, pas plus que les premiers, de favorables résultats.

Les nouveaux citoyens se livrèrent à la paresse et à la débauche, malgré tout ce qu'on put faire pour les en empêcher; les uns retournèrent aux forêts, leur

résidence primitive; les autres se retirèrent dans les villes du littoral, où ils trouvaient plus de facilité pour se livrer à leurs mauvais penchants.

Est-ce à dire pour cela que le jugement sévère porté contre eux par leurs anciens pasteurs et adopté un peu aveuglément par la population blanche, doive être considéré comme juste et comme fondé à l'égard de la race entière? je ne le pense pas. D'abord, j'ai entendu dire généralement que les Indiens, une fois convertis, montraient beaucoup moins de moyens que leurs compatriotes libres appartenant aux mêmes tribus, lesquels font preuve, à la chasse, à la guerre, dans leurs relations avec les colons, voire même en fait d'industrie, toute grossière qu'elle était, d'une adresse, d'une intelligence, on irait presque jusqu'à dire d'une portée d'esprit, dont les pauvres serfs californiens auraient pu être jugés tout à fait dépourvus, si le commandant général des troupes, Valléjo, homme de moyens et de résolution, propre neveu du gouverneur Alvarado, voyant qu'il lui était impossible de décider ses concitoyens à prendre les armes pour repousser les déprédations de plus en plus audacieuses des hordes sauvages sur les cantons habités, ne se fût décidé, ainsi que je l'ai dit plus haut, à former un corps d'infanterie, avec des Indiens des missions, auxquels il accorda une bonne paye et qu'il traita comme des soldats espagnols. Ces hommes, se voyant ainsi relevés à leurs propres yeux, fiers de porter les armes et un uniforme respecté, bien nourris, soignés quand ils étaient malades, enfin, aimés de leurs chefs,

ont donné des preuves incontestables de courage, de capacité morale et de dévouement.

J'avoue, qu'en voyant dans cette enceinte désolée, que je parcourais, les quelques néophytes qu'elle renfermait encore, si laids, si sales, si mal vêtus, avec un air si abruti, je me sentais assez disposé à me ranger parmi leurs détracteurs. En effet, ils ressemblaient plutôt à des bêtes qu'à des êtres humains; et même si les femmes, au lieu de la chemise d'épaisse toile de coton et de la couverture de laine qui composaient l'habillement des hommes, n'avaient pas porté une camisole et un jupon d'une grossière espèce de flanelle teinte en rouge, il m'aurait été impossible de distinguer entre eux les individus des deux sexes. On disait cependant que parfois il se rencontrait d'assez jolies filles parmi les membres des familles indigènes, soit chrétiennes, soit indépendantes; mais je suis forcé d'avouer que, malgré mes recherches consciencieuses pour vérifier la vérité de cette assertion, je n'ai rien trouvé qui fût de nature à m'y faire ajouter foi. J'ai lieu de penser, au contraire, qu'elles étaient très-fondées, les plaintes que faisaient entendre généralement les capitaines des navires en relâche dans les ports de Californie, touchant les suites funestes qu'avaient pour leurs matelots les relations de débauche avec ces vilaines créatures, dont un très-grand nombre étaient en proie à des maladies honteuses, poussées à un point vraiment effrayant. Aussi beaucoup des individus appartenant à cette malheureuse race en mouraient-ils;

et, comme l'avortement venait joindre ses coupables et destructives pratiques aux ravages que causaient les fièvres inflammatoires ainsi que les maux de poitrine ou d'entrailles, suites naturelles de la misère, de l'inconduite, enfin, du dénùment affreux auxquels étaient en proie les anciens sujets des moines, on ne doit pas être étonné qu'ils aient diminué aussi rapidement, depuis la destruction des missions.

Comme l'administrateur de celle de Santa Cruz, sachant que je désirais acheter des légumes frais et des fruits pour notre équipage, avait fait prévenir les propriétaires des fermes voisines, nous en trouvâmes en rentrant à la maison plusieurs qui attendaient notre retour. Parmi eux se trouvait une signora dont les traits fins, l'air digne, la gracieuse tournure, quoiqu'elle ne fût plus très-jeune, attira tout d'abord mon attention. Nos marchands ayant montré des prétentions trop exagérées pour qu'elles pussent être admises, nous quittèrent bientôt ; mais non sans avoir juré bien des fois que nulle part dans la contrée, nous ne trouverions de meilleures conditions, pas même à Monterey. Toutefois, nous n'en restâmes pas moins en pourparler avec notre jolie fermière, à laquelle, pour dire l'exacte vérité, on se montra généralement disposé à concéder de meilleures conditions qu'à ses concurrents; malheureusement elle ne pouvait satisfaire qu'à une petite partie de nos demandes; et même il est à croire qu'elle promit plus que ses ressources ne le comportaient, car le lende-

main, au moment fixé pour la livraison de ses denrées, elle manqua au rendez-vous.

Du reste, nous nous séparâmes dans les meilleures termes possibles; et cette rencontre fit une agréable diversion aux impressions si pénibles que j'avais éprouvées quelques moments auparavant, par ce certain attrait que les femmes, quand elles sont gracieuses et bonnes, répandent toujours autour d'elles, et qui adoucit les hommes, les entraîne, les subjugue même souvent malgré eux. Pouvoir immense, source de bienfaits pour la société, quand ce pouvoir est exercé par la douceur, la bienveillance et la chasteté.

Au moment où nous quittions l'enchanteresse, arriva le moine de la mission, que nous avions aperçu, en prenant terre, chassant dans la campagne; et dont la présence ne contribua pas faiblement, il me sembla, à hâter le départ de notre colombe californienne. Vraiment il y avait de quoi l'effaroucher; car il serait difficile de rencontrer un individu au regard plus cynique, à la physionomie plus effrontée, à l'air plus débraillé que ce padre mexicain, avec sa figure brûlée, ses grands yeux noirs à fond jaune, son chef couvert d'un chapeau à larges bords et à moitié défoncé, sa robe de franciscain, autrefois blanche, maintenant souillée de mille taches, sans capuchon et retroussée jusqu'à la ceinture afin de laisser toute liberté aux membres inférieurs; enfin avec une escopette en bandoulière qui achevait de donner à ce costume quelque chose de pittoresque, rappelant à mon souvenir ces tableaux

dans lesquels nos peintres modernes ont retracé quelques-uns de ces épisodes de la guerre d'Espagne, où figurent des moines échappés des couvents pour faire le métier de brigands ou de guérillas.

Tel était le remplaçant du dernier padre espagnol, chef de Santa Cruz, vieillard partout vénéré, chéri dans la contrée; et qui, après avoir fondé cette mission, l'avait élevée au point remarquable de prospérité où elle était parvenue avant que les révolutions, dont le Mexique est le théâtre depuis si longtemps, eussent commencé. Au lieu de cette prospérité, je trouvais des ruines, la plus profonde misère, et un prêtre indigne, sous tous les rapports, de remplir les nobles et si importantes fonctions du sacerdoce. Comment une société aussi nouvelle, aussi peu avancée en civilisation, aurait-elle pu s'améliorer sous la direction de pareils ministres de la religion, de gens aussi déconsidérés généralement que leurs devanciers étaient respectés! Du reste, notre nouvelle connaissance se fut bientôt mise à l'aise avec nous et se comporta en bon compagnon. Nous ayant entraînés à sa demeure, celle-là même qu'occupait son vénérable prédécesseur, et que nous trouvâmes abandonnée au désordre et à la malpropreté la plus sordide, notre hôte tira des armoires et plaça sur la table sale et boiteuse, seul meuble à peu près de l'appartement, une dame-jeanne de vin du pays, du pain et des fruits, puis nous offrit de prendre part à cette collation improvisée; et sur notre refus, il s'abreuva à longs traits, sans que sa tête en parût dérangée le moins du monde.

Cependant le soleil venait de se coucher; et comme pareille société n'avait rien d'assez attrayant pour nous retenir plus tard, je fis mes adieux aux deux autorités de l'établissement, remerciai l'administrateur de son bienveillant accueil, et nous reprîmes la route qui conduisait à l'endroit du rivage où m'attendait mon canot.

La soirée était délicieuse; la lune éclairait doucement la campagne, le ciel étincelait d'étoiles, une légère brise de terre rafraîchissait l'atmosphère encore échauffée par la chaleur de la journée, et nous apportait les sons lointains de la cloche de la mission sonnant l'*Angelus*. Le sentier que nous suivions serpentait tantôt à travers des bouquets de grands arbres, sous lesquels se déroulait une superbe pelouse, tantôt au milieu de champs couverts d'une riche végétation, d'où s'exhalaient de suaves, d'aromatiques odeurs.

Chacun de nous subissant l'influence d'un aussi délicieux moment et de celle des souvenirs que ce spectacle enchanteur réveillait dans son âme, marchait en silence, tout entier à ses réflexions. Je jouissais d'un de ces instants si rares pour l'homme rendu à l'automne de sa vie, où l'imagination, abandonnée à elle-même, embellit encore l'avenir, et lui arrachant toutes ses épines, nous fait rêver des plaisirs que souvent le sort ne nous réserve pas ou dont peut-être nous ne saurons point profiter. Mais ces rêves ne sont-ils pas le bonheur, comparés à ce positif de la vie si plein de déceptions, à cette satiété de jouissances qui, semblable aux harpies de Virgile, gâte tout ce qu'elle tou-

che, et renvoie courir de nouveau les hasards de la guerre ou des lointaines navigations, ce même marin qui, durant sa campagne précédente, avait juré mille fois qu'il n'abandonnerait plus les êtres chers, auprès desquels il avait si souvent désiré revenir et passer sa vie?

Mais n'en est-il pas de même pour tous les hommes doués d'une imagination vive, de goûts un peu aventureux, et par conséquent désireux des ardentes émotions? A leurs yeux, les rêveries sont le calme, le repos; et si les moments où ils quittent les objets de leur tendresse sont cruels, n'ont-ils pas en compensation les joies du retour?

Mais bientôt le bruit de la mer brisant sur le sable, la vue de mon canot et de son équipage me firent promptement descendre à la réalité de ma position, à ses exigences, et me rappelèrent que la mission difficile, chanceuse, dont j'étais chargé, quoique touchant à sa fin, imposait encore bien des lourdes obligations au commandant de *l'Artémise.* J'allai donc prendre du repos dans mon solitaire appartement, et me préparer ainsi aux fatigues, aux soucis, que les circonstances de notre navigation pouvaient me réserver pour le jour suivant.

Le lendemain au lever du soleil, de même que la veille, une brume épaisse enveloppait complétement les terres et bornait de toutes parts l'horizon. A onze heures, le ciel s'éclaircit, la brise du large se prit à souffler, l'embarcation que j'avais expédiée pour chercher les provisions qui nous avaient été promises

et ne furent pas livrées, par parenthèse, nos marchands ayant manqué de parole, l'embarcation, dis-je, étant revenue, nous mîmes sous voile pour Monterey devant lequel la frégate mouilla dans l'après-midi, à un mille et demi environ du rivage, alors que le vent de N. O., qui avait soufflé avec violence durant plusieurs heures, étant presque entièrement tombé, l'atmosphère se trouvait calme et sereine. Nous étions au moment de la journée qu'on regarde, et avec raison, comme le plus agréable en été dans les climats tempérés. Aussi le chef-lieu de la Californie se montra-t-il sous son plus gracieux aspect, et nous offrit ce coup d'œil dont généralement les navigateurs ont été enchantés.

En effet, rien de plus joli que cette ville, vue ainsi du large, au fond d'une belle anse de sable blanc et rose, bordant une magnifique nappe de verdure émaillée de petites maisons bien blanches aux toits rouges, avec des volets verts, et que cachaient à moitié des bouquets d'arbres ou des plates-bandes de fleurs. Sur la droite, tout près de la frégate, s'étendait la pointe qui abrite en partie le mouillage contre les vents du large, et qu'ornaient une longue suite de bosquets, formant une sorte de parc naturel dont le terrain, parfaitement dégagé de broussailles ou de hautes herbes, offrait aux promeneurs un charmant tapis vert parfaitement ombragé. Plus loin, dans l'intérieur, en s'éloignant du rivage, les yeux s'égaraient avec plaisir sur une campagne légèrement accidentée par des collines couronnées de superbes sapins ou d'autres beaux arbres indigènes, à l'abri desquels bon nombre

de riantes habitations qu'entouraient des plantations d'arbres fruitiers et des champs cultivés, semblaient braver les vents brûlants de la saison. J'apercevais également un petit lac dans les eaux tranquilles duquel se miraient de hauts peupliers, et çà et là les confortables cottages de quelques-uns des étrangers établis au chef-lieu de la Californie. Enfin s'élevait dans le lointain et seulement à quelques lieues de la mer, un rideau de hautes terres hérissées de forêts, dont le pied se baignait, pour ainsi dire, au sein d'immenses et riches pâturages.

Ce panorama m'offrait, il est vrai, l'image d'une nature puissante, féconde, mais aussi bien faiblement parée encore par les mains de la civilisation. J'aurais préféré qu'il en fût autrement; car, contrairement à ce que prétendent les admirateurs du grandiose sauvage de la création, je pense que les travaux de l'homme, quand ils sont nobles et utiles, ne gâtent pas plus l'œuvre de Dieu que ne le font à la beauté des femmes, les riches étoffes et les brillants atours, quand ils sont employés avec goût, pour les rendre encore plus séduisantes à nos yeux.

Cette assertion, dont mille fois dans mes longs voyages la vérité m'a frappé, aurait paru sans réplique de même qu'à moi, pour quiconque se serait trouvé à même de voir le changement qui s'opéra comme par enchantement dès notre arrivée sur la rade de Monterey. Là, où avant la venue de *l'Artémise* régnait la solitude, se déployait quelques instants seulement après, l'image du mouvement et de l'ac-

tivité. La chaloupe et les canots, mis à l'eau en quelques minutes, sillonnaient déjà la baie dans tous les sens. Les uns débarquaient à terre, près de la pointe dont j'ai parlé plus haut, le maître charpentier et ses ouvriers allant choisir, pour être abattus le lendemain matin, les pins destinés, soit à remplacer les petites mâtures brisées ou perdues pendant les traversées précédentes, soit à fabriquer du charbon et à servir de bois à brûler; tandis que les autres chargés de matelots, jetaient la seine le long du rivage opposé, et assuraient ainsi, en prenant beaucoup de poisson, un bon souper à la communauté. Près de là les officiers, auxquels le service laissait leur liberté, portés par le canot major, se dirigeaient vers la ville, où ils savaient qu'une aimable réception nous était réservée. Enfin le commandant lui-même, profitant de cette belle soirée, suivit leur exemple, et alla aussi à terre chercher de l'exercice et des distractions. Quoique mon projet fût de ne voir personne ce jour-là, en raison de l'absence du gouverneur général alors dans l'intérieur, sur une de ses propriétés d'où il devait revenir le lendemain à mon intention, je ne m'en trouvai pas moins bientôt en pays de connaissance, grâce à l'aimable empressement que mirent plusieurs notables résidants étrangers, principalement des Anglais, à venir au-devant de moi. Je visitai ainsi plusieurs fort agréables habitations, où me reçurent de charmantes familles, entre autres celle d'un gentleman écossais, homme très-bien sous tous les rapports, jouissant de l'estime

publique, nommé par toutes les classes de la population premier magistrat de la ville, et méritant cette bien grande marque de confiance des habitants indigènes, par tout le bien qu'il avait déjà accompli. Moi-même, j'eus beaucoup à me louer de ses bienveillants procédés durant la relâche. Il voulut bien être mon cicerone; et c'est en grande partie à sa profonde connaissance du pays que je dois les renseignements qui m'ont servi pour donner aux lecteurs une idée aussi juste que j'ai pu, de l'état politique et social de la Californie en 1839.

C'est à la même source que je puisai des détails précieux, non-seulement sur la révolution qui avait mis Alvarado au pouvoir, mais encore touchant les obstacles que l'esprit défiant, jaloux des natifs, leur paresse, leur ignorance, la crainte qu'ils avaient généralement des Mexicains, opposaient sans cesse aux bonnes et libérales intentions du gouverneur général. Mon Écossais me vantait les moyens, le désintéressement, les belles qualités de ce dernier; son amour national, son énergie, ses titres à l'estime de ses administrés; enfin m'expliquait comment sa famille était une des plus riches et des plus considérées du pays. Mais malheureusement cette estime, cette influence n'allaient pas jusqu'à lui permettre de paralyser les mauvaises intentions de ses concitoyens à l'égard des résidants étrangers, de suivre les conseils de ces derniers et, bien moins encore, de les employer dans les fonctions publiques, autant qu'il l'aurait fallu pour le bien général.

En conséquence de ce malheureux système, presque aucune amélioration n'avait lieu dans les diverses branches de l'administration publique; aucune mesure franchement libérale n'était prise en faveur du commerce extérieur; les droits d'importation et d'exportation étaient restés si onéreux, que l'industrie, et même l'agriculture, ne faisaient aucun progrès; aussi jamais la contrebande ne s'était pratiquée avec une activité pareille ni autant d'impunité. De là continuelle pénurie dans le trésor. D'un autre côté, la vente des terres appartenant anciennement aux missions, dont la vente aurait été d'un notable secours pour les finances obérées, était rendue à peu près nulle, par l'espèce d'impossibilité légale où une défiance aveugle mettait les étrangers, de posséder des biens-fonds; tandis que, à la même époque, on gratifiait largement de concessions de terrain, de bestiaux et même d'instruments aratoires, les émigrants mexicains, gens paresseux, turbulents, et qui se montraient, malgré ces bienfaits, les ennemis irréconciliables du nouveau gouvernement. Toutefois disons dans l'intérêt de la vérité et pour atténuer les torts des législateurs californiens, que les squatters américains en s'emparant illégalement chaque jour des terres vagues situées en dedans des frontières, donnaient trop d'inquiétude aux autorités locales par leur caractère remuant et envahisseur, pour que celles-ci consentissent bénévolement à légitimer par des encouragements ou des faveurs de pareils empiétements.

Disons de plus que ces mesures si peu libérales, pouvaient paraître justes, continuait mon nouvel ami, à un pouvoir menacé constamment comme il l'était dans son existence même, non-seulement par ces bandes de colons venus de l'est, dont je viens de parler, mais davantage encore peut-être à l'intérieur, par les nombreux émigrants de la basse classe, généralement mauvais sujets, et toujours disposés à faire cause commune avec les mécontents de tous les partis. Contre tant d'ennemis redoutables pour le pays dont ils méditaient généralement l'envahissement, Alvaredo se trouvait sans presque aucun moyen de défense. Un seul, ajoutait mon interlocuteur, pourrait retarder la catastrophe; ce serait que le gouverneur général parvînt à s'assurer l'appui complet des résidants étrangers respectables, en leur faisant les concessions que commandent à la fois la politique et la raison; c'est-à-dire en leur accordant tous les droits de citoyen, en les appelant dans les conseils, leur confiant des fonctions publiques, enfin en modifiant les lois de douanes qui seules empêchent le commerce et l'industrie de devenir florissants. N'est-ce pas nous, qui en prenant les armes et montant à cheval avons fait dernièrement triompher la cause de l'indépendance, continuait toujours en s'échauffant de plus en plus, mon brave Écossais; ne sommes-nous pas les meilleurs défenseurs du pays contre les tribus de sauvages, dont sans cette protection les attaques sans cesse renouvelées depuis quelques années, auraient porté la désolation au sein des

plus riches cantons! Mais non, dans leur haine jalouse, leur aveugle défiance contre les colons venus du dehors sans exception, ces descendants des Espagnols, qui n'ont conservé de leurs pères que cette faiblesse de caractère, obstacle presque insurmontable jusqu'à nos jours à la complète émancipation morale d'un noble et énergique peuple, ces descendants des Espagnols, dis-je, ne savent pas distinguer leurs amis, leurs défenseurs, de ces squatters, de ces coureurs de bois venus des États-Unis, à travers les solitudes de l'intérieur, dont le nombre s'accroissant chaque année rapidement, prépare visiblement à ces contrées pour un temps plus ou moins rapproché, le même sort que l'Union vient de faire subir aux plus belles provinces du Mexique.

Tout en reconnaissant la vérité des assertions de cet antagoniste des Américains, je ne pouvais y méconnaître l'influence de la rivalité qui existait alors entre les Anglais et les citoyens de l'Union en Californie; comme, du reste elle existe partout dans le monde, où les intérêts de ces deux peuples viennent à se heurter. Je faisais la part de ce sentiment d'égoïsme national que je comprends, et dont il faudrait peut-être que mes compatriotes se montrassent parfois animés davantage; mais je n'en mettais pas moins à profit, avec empressement, tout ce que l'esprit éclairé et juste de mon cicerone, renfermait de connaissances touchant le pays que je visitais ainsi que les contrées voisines vers le sud.

Il expliquait avec non moins de clarté que de com-

plaissance, comment les voies de communication entre ces dernières et les établissements méridionaux des États-Unis, devenaient de plus en plus faciles, de plus en plus fréquentées; comment les Montagnes Rocheuses restées si longtemps une barrière presque infranchissable pour les voyageurs, ne paraîtraient plus qu'un obstacle tout à fait secondaire lorsque serait réalisé avant peu d'années, ce gigantesque projet conçu à la Louisiane, de faire communiquer le Texas avec la mer Vermeille, au moyen de navires à vapeur appropriés à la navigation des grands fleuves qui sillonnent dans tous les sens cette partie du nouveau monde, et parmi lesquels figurent au premier rang le Rio-Grande et le Rio-Colorado.

Non moins rapides sont les progrès que font à la fois les Américains, comme colons et comme marchands, au sein des superbes contrées encore mexicaines dont Santa Fé est le chef-lieu; et qu'ils menacent dès à présent d'une prochaine et inévitable annexion. Même influence, et plus assurée peut-être encore, leur soumet peu à peu la province de Sonora, si riche en plaines fertiles et en métaux précieux; inestimables dons de la nature, mais aux mains d'une faible et pusillanime population qui semble toute disposée à les partager avec les premiers étrangers venus, qui lui donneront de bonnes institutions, du commerce, de l'industrie, et la protégeront contre les redoutables et belliqueuses tribus sauvages, par lesquelles ces beaux pays sont ravagés presque annuellement. En sorte que l'on peut dire, sans crainte de beaucoup se

tromper, que de grands événements en fait de civilisation, de conquêtes plus ou moins pacifiques, se préparent de ce côté du nouveau monde, aux dépens de l'empire du Mexique, ajouta en terminant mon interlocuteur, que j'entendais, non sans plaisir, porter ainsi sur l'avenir des contrées que je visitais, un jugement semblable au mien; et penser également comme moi, que partout y flottera avant longtemps le pavillon étoilé des États-Unis.

C'est ainsi que, grâce à d'aussi bons renseignements, je me trouvai à peu près au courant de l'état de la Californie, quand le lendemain eut lieu ma première entrevue avec le gouverneur général qui, prévenu la veille au soir de l'arrivée de *l'Artémise*, était accouru de son habitation à la ville pour me recevoir. Je vis un homme à l'air, à la tournure et aux manières distingués, teint brun, regard vif et intelligent, physionomie andalouse, enfin s'exprimant avec grâce et facilité. Ne rencontrant chez moi que des sentiments bienveillants pour lui et pour son pays, contrairement, il est vrai, au bruit qu'on avait fait courir, qu'en raison de l'état d'hostilité où se trouvait, à cette époque, le Mexique avec la France, je venais en ennemi sur les bords californiens, les meilleures relations s'établirent bientôt entre nous.

Cependant je ne prolongeai pas autant que je le désirais, cette première entrevue, jugeant qu'après la course, aussi longue que rapide, accomplie le matin, mon hôte devait avoir besoin de repos. Toutefois, il n'en était pas moins, peu d'heures seulement

après à bord de *l'Artémise* où il était accueilli avec autant de considération que d'urbanité. Cet empressement de sa part me parut d'autant plus flatteur que j'en conçus l'espérance d'avoir fait une agréable liaison, dont je pourrais tirer le meilleur parti sous le double rapport de la société et de mon instruction. Malheureusement le signor Alvarado tomba malade la nuit suivante, d'une angine du plus dangereux caractère ; et je ne le revis plus que sur son lit de douleur, alors que le chirurgien-major de la frégate, dont il avait demandé les soins, lui sauvait la vie au moyen de remèdes tout à fait héroïques.

J'éprouvai d'autant plus de chagrin de cet événement inattendu, que partout j'entendais faire l'éloge du gouverneur général comme homme privé et comme autorité, par les étrangers ainsi que par ses concitoyens; et que de plus il était sur le point de se marier à une jeune personne charmante, dont les parents, fort riches et d'un rang élevé, devaient naturellement consolider, par leur appui, le chef du nouveau gouvernement.

Privé ainsi d'une source aussi précieuse de renseignements, je cherchai à m'en dédommager par de fréquentes relations avec les plus notables résidants; et en multipliant, autant que me le permettait l'atmosphère si chaude, si orageuse dans cette saison, mes promenades du matin et du soir.

Le soleil, à peine levé au-dessus de l'horizon, me voyait parcourant la ville et ses environs, tantôt seul, tantôt en compagnie de quelques-unes de mes





nouvelles connaissances qui s'empressaient, dès que j'arrivais à la plage, de m'offrir l'abri hospitalier de leur toit. C'était entre nous un échange de gracieux procédés, car *l'Artémise* était devenue, chaque après-midi et souvent à l'heure du dîner de l'état-major ou du mien, le point de réunion de la partie du beau monde de Monterey, qui n'avait pas été passer la saison des chaleurs, suivant la coutume des gens riches du pays, sur les habitations de l'intérieur, pour les abandonner au mois d'octobre, alors que les brises journalières et brûlantes du N. O. ont cessé de souffler, et que la végétation, étant ranimée par les pluies d'automne, la terre se revêt de nouveau pour six mois d'une magnifique robe de verdure.

Mais aussi cette saison est celle des terribles coups de vent qui font lever sur ces rivages une mer trop grosse pour que les navires mouillés sur les rades foraines puissent y résister. A cette même époque, des pluies diluviennes inondent parfois les terres, et rendent presque impraticables pour les piétons, ainsi que pour les cavaliers, les routes de l'intérieur. Des fièvres intermittentes, des dyssenteries, les maux de poitrine, des affections nerveuses d'estomac ou d'entrailles fort dangereuses surtout pour les jeunes mères, toutes maladies causées généralement par l'humidité excessive de l'atmosphère, déciment souvent les diverses classes de la population. Cependant, une température presque toujours douce et égale, des séries de beaux jours, parfois assez longues à terre comme à la mer, une grande variété de végétaux et de légumes, l'abon-

dance du gibier d'eau, enfin, le bon état des troupeaux de bœufs et de moutons qu'engraissent de riches pâturages, n'en font pas moins considérer l'hiver par les habitants, comme la meilleure saison, celle de la bonne chère, des réunions et des plaisirs.

D'un autre côté, l'été offre aussi son contingent d'occupations, soit utiles, soit agréables. C'est le temps de la chasse aux grosses bêtes des forêts; celui du transport des récoltes aux bords de la mer; puis à ce moment de l'année les propriétaires campagnards quittent volontiers leurs demeures pour se visiter entre eux ou venir traiter leurs affaires aux divers ports de la côte. Quant à moi, qui trouvais les matinées, alors que la brise de N. O. n'était pas encore levée, vraiment délicieuses, j'en profitais pour accomplir de longues pérégrinations.

La campagne obtenait naturellement ma préférence, le nombre des maisons voisines du mouillage étant très-borné; tandis que les plus jolies habitations se trouvaient répandues en dehors de la ville, les unes autour d'une charmante vallée garnie de grands arbres et tapissée de gazons toujours verts; les autres figurant au sommet ou sur le penchant de collines boisées, derniers gradins des hautes terres de l'intérieur, se projetant jusqu'à la mer.

A chaque pas, sous ces beaux ombrages, je faisais lever des bandes de perdrix, de cailles et de plusieurs autres sortes d'oiseaux qui se réfugiaient à l'abri des fourrés voisins; en même temps que de nombreux lapins, troublés par ma présence dans la possession

des touffes de hautes herbes répandues çà et là, s'enfuyaient au loin. Jamais, ou bien rarement, le bruit des coups de fusil ne venait troubler le calme de ces cantons, quoiqu'ils fussent abondamment peuplés de gibier de toute espèce, et qu'en s'approchant un peu de la forêt, on eût trouvé, sans beaucoup de recherches, une foule de quadrupèdes, dignes d'exercer l'adresse ou l'audace des plus intrépides chasseurs. Mais non, les Californiens jugeaient un semblable exercice, tout profitable qu'il pouvait être, beaucoup trop pénible pour leur nonchalance, quoique généralement ils se montrassent aussi adroits que hardis à dompter les chevaux ou les taureaux les plus fougueux, les plus méchants.

Souvent je rencontrais, en m'éloignant un peu des lieux habités, des pâturages couverts de troupeaux ou bien des champs cultivés; les uns et les autres se ressentaient de la sécheresse, et attendaient pour se couvrir d'une verdure nouvelle que la saison des pluies fût arrivée. Mais, à cette époque, ces pelouses, ces parcs naturels, que je parcourais avec tant de plaisir, se transformaient en marécages où il était impossible de circuler. Aussi les riches habitants des bourgs situés aux environs du chef-lieu, comme la Soledad au sud-est, San Carlos au nord, San Luis à l'est, et plusieurs autres centres de populations moins importants, arrivaient-ils chaque jour à Monterey, pour visiter leurs amis et leurs parents, ou vendre leurs produits; peut-être aussi dans le but de voir la frégate française, dont la réputation sous le double

rapport de la force et de la manière dont les curieux y étaient accueillis, avait pénétré dans tous les coins de la contrée. Parfois j'avais la bonne fortune de me trouver au passage de familles voyageuses arrivant de l'intérieur; et toujours ces caravanes étaient pour moi un agréable et inépuisable sujet d'observations. Je ne parlerai pas de l'espèce de chariot primitif, dont les roues pleines criaient d'une façon abominable en tournant sur leurs essieux, et qui était surmonté d'une sorte de cahute formée de peaux séchées au soleil, entremêlées de paillassons grossiers. Je ne dirai rien également des attelages de bœufs chargés de traîner ces lourdes machines. Tout cela n'était pour moi qu'un souvenir de ce que j'avais vu dans plusieurs des provinces méridionales de la péninsule ibérique. Mais la chose devenait beaucoup plus intéressante, quand mes regards passaient en revue le personnel du convoi. J'étais fort amusé de l'air d'importance du maître et de ses fils, qui, montés ordinairement sur de belles mules richement harnachées, et revêtus eux-mêmes de punchos aux brillantes couleurs, le chef couvert de chapeaux pointus, aux larges bords, cheminaient gravement à côté du chariot. Ils ne rompaient le silence ou ne sortaient de leur gravité que pour gourmander durement les malheureux Indiens conduisant l'attelage, quand malgré la dextérité dont ils faisaient preuve en dirigeant des animaux de trait fort peu obéissants, ils ne surmontaient que lentement les obstacles qui empêchaient la caravane d'avancer. Alors apparaissaient aux étroites ouvertures

pratiquées dans les parois de la hutte dont j'ai parlé déjà, des minois féminins, parmi lesquels s'en trouvaient toujours de fort jolis et de très-agaçants, justifiant, à mes yeux, tout ce que j'avais lu dans les relations des voyageurs qui m'avaient précédé à Monterey, de si flatteur pour les dames californiennes d'un rang élevé.

Elles étaient vraiment charmantes, comme je fus à même de m'en assurer maintes fois quand nous les reçûmes à bord de *l'Artémise*, que presque toutes vinrent visiter.

Des traits gracieux, embellis par de beaux yeux noirs, de superbes dents, une chevelure couleur de jais, une taille petite mais parfaitement prise et voluptueusement développée dans toutes ses parties, enfin des extrémités mignonnes et bien attachées; et tout cela embelli par le désir de plaire ainsi que par un vif amour du plaisir. On dit ces jolis petits êtres, susceptibles d'aimer et d'un grand dévouement comme mères ou comme épouses, douées généralement de beaucoup d'intelligence, et se montrant, quoique tout à fait dépourvues d'instruction, supérieures sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, à leurs seigneurs et maîtres, dont pour la plupart elles font, dit-on, assez peu de cas; tandis qu'au contraire elles montrent une prédilection marquée pour les étrangers qui, en flattant leur amour-propre, leur penchant pour la toilette et les distractions, cherchent à les captiver.

Je retrouvai, chez la plupart de ces dames, les charmes si vantés des Gaditanes; et si les dons précieux

assez éloigné du rivage, où nulle précaution n'avait encore été prise afin de rendre ce travail moins pénible et moins long pour les marins. Enfin, la désertion, ce fléau qui décime d'une manière si déplorable pour les intérêts des armateurs, les équipages européens dans ces contrées, était, on pourrait presque le dire, encouragée par la faiblesse, peut-être même par la connivence des autorités locales; lesquelles, soit par la crainte de mécontenter leurs administrés, soit dans le but de faire augmenter la population, se montraient sourdes aux réclamations des capitaines qui demandaient l'arrestation des déserteurs. L'année précédente, il est vrai, paraissant céder à des plaintes parfois très-vives, elles avaient mis en vigueur une loi qui condamnait les fugitifs, une fois capturés, à un certain temps d'incarcération ou de travaux forcés. Une prison même avait été construite dans ce but. Mais comme ces mêmes fugitifs trouvaient beaucoup de sympathie soit parmi la populace, soit chez les soldats chargés de les poursuivre et dans les rangs desquels ils prenaient place, la plupart du temps, après le départ de leur navire, ils n'étaient presque jamais arrêtés ; et l'eussent-ils été, que la prison construite de paille et de boue, et à peine fermée, ne pouvait offrir que de bien faibles obstacles à leur évasion.

Nous devions subir toutes ces conséquences de la faiblesse ou de l'incurie du gouvernement californien, et de la pénurie du pays. Nous eûmes beaucoup de peine à compléter notre eau et plus de peine encore à nous procurer les provisions fraîches dont nous avions

besoin pour la traversée que nous allions entreprendre ; enfin, deux mauvais sujets que j'avais embarqués à Sidney désertèrent un beau matin, et malgré les réclamations que je fis à ce sujet à mon ami le magistrat écossais, je ne les revis plus. Du reste, j'en éprouvai d'autant moins de regrets, qu'il n'était pas à craindre qu'un pareil exemple entraînât nos bons matelots qu'une discipline très-douce, les soins continuels que je prenais de leur bien-être, enfin la certitude d'un prochain retour au sein de leurs familles, devaient naturellement attacher au bâtiment. Puis, dans cette relâche, le temps s'écoulait pour eux d'une manière si agréable, si variée; la pêche, la chasse, les promenades dans les campagnes voisines du mouillage, ce far-niente si doux pour les marins quand il précède de nouvelles fatigues, de nouveaux dangers, se partageaient heureusement leur temps. Ajoutons pour les officiers, comme pour moi, de nouvelles et gracieuses connaissances à faire chaque jour tant à bord qu'à terre ; et on comprendra aisément que cette relâche fut une source de distractions bien faites pour nous laisser quelques doux souvenirs.

Toutefois, les travaux n'en avaient pas moins été poussés avec une telle activité, que la frégate, approvisionnée d'eau, de bois à brûler, de charbon et même de tous les espars dont elle avait besoin, le calfatage de ces préceintes mis en bon état, enfin aussi bien disposée pour une longue navigation que le permettaient les avaries qu'elle avait éprouvées

sur les récifs de Taïti, put mettre à la voile le 5 septembre au matin, à l'instant même où la brise du large commençait.

Nous n'abandonnâmes pas cependant sans quelques difficultés ces parages où souvent, en été, le marin subit de ces fatigantes et parfois dangereuses alternatives de calme et de brises folles, accompagnées de brumes épaisses auxquelles succèdent des vents du large, amenant avec eux une mer fort grosse et des courants très-actifs. Aussi, n'est-il pas très-rare, quoique les géographes espagnols s'accordent généralement à représenter la rade de Monterey comme sûre dans l'une et dans l'autre saison, de voir les navires mouillés près de terre, se perdre à la côte par l'effet des coups de vent d'ouest ou de quelque ras de marée d'une violence inaccoutumée; ainsi que nous l'indiquèrent suffisamment les carcasses de plusieurs navires jetés à la plage l'année précédente.

Afin de nous soustraire, le jour du départ, à ces chances contraires, lesquelles, du reste, ne sont vraiment à craindre, la plupart du temps, qu'autant que les précautions ordonnées par la prudence sont négligées; je m'efforçai de conduire la frégate assez loin de terre pour qu'elle pût doubler aisément, moyennant un court louvoyage, les deux pointes avancées de la baie. J'eus lieu de me louer de cette manœuvre; car, à peine échappée aux faibles et variables brises de la côte, la frégate commençait-elle à sentir les premiers souffles des vents de la partie de l'ouest,

qu'un épais banc de brume s'abattit sur les terres, et ne nous permit de naviguer qu'à tâtons, pour ainsi dire, le long des bords de la Californie.

Dans la soirée du 10, le temps s'éclaircit et se montra plus favorable à notre route; j'en profitai pour passer à bonne distance de Santa Barbara. J'y aurais pourtant touché avec plaisir; mais la crainte de perdre trop de temps en luttant de nouveau contre les contrariétés que je venais d'éprouver, puis la nécessité de retourner promptement vers le sud pour doubler le cap Horn en temps opportun, me firent renoncer à ce projet. Cette place, du reste, n'a quelque importance que par l'échange un peu animé qui s'y faisait par mer des productions du pays contre les articles européens, dont une notable quantité était consommée dans les cantons environnants. Aussi les armateurs étrangers y déposaient-ils la majeure partie de leur cargaison avant de se rendre à San Francisco, d'où ils revenaient ensuite au même lieu pour compléter leur chargement de retour, soit avec des peaux de bœufs, du suif, un peu de laine, des fourrures apportées de l'intérieur, s'ils avaient un port de l'Atlantique pour destination, soit avec du blé, des vins du pays, un peu d'huile d'olive, des cuirs tannés sur les lieux mêmes, des bois de construction ou de mâture, dans le cas où ils devaient toucher aux Sandwich et à quelque place de l'Amérique du Sud.

Ce mouvement commercial était sans doute peu de chose encore, mais il croissait en même temps qu'augmentait le nombre des résidants étrangers, c'est-à-dire

rivage; celui-ci est souvent battu par un violent ressac qui gêne les communications; la ville et ses environs n'avaient encore aucune bonne aiguade; enfin les vents du large s'y font sentir parfois d'une manière terrible durant la mauvaise saison; mais l'ancrage est excellent sur toute cette partie de la côte, et le petit archipel voisin, une fois mieux exploré par des marins, offrira, sans nul doute, à ceux-ci des ressources inconnues jusqu'à présent. Telle était en 1839 la Californie, à laquelle il ne fallait alors que des habitants travailleurs, industrieux pour devenir la colonie la plus riche, la plus belle du monde entier, comme elle est la mieux située sous le double rapport de la politique et du négoce.

Cette époque est enfin venue, mes prévisions se sont réalisées; cette population de l'Union, si redoutable pour ses voisins par la force d'expansion qui l'agite, a consommé l'envahissement de ces belles contrées qu'arrosent la Colombia, le Sacramento et le San Joachim. Maintenant l'Orégon, les plaines de la Californie, voient arriver ses settlers par milliers, le fusil d'une main, la hache de l'autre, poussant la charrue devant eux, prenant possession des plus belles, des plus fertiles campagnes par le droit du plus fort ou du premier occupant. Quels événements extraordinaires! devant eux l'esprit prévoyant de l'homme d'État s'arrête, étonné des résultats qu'ils peuvent avoir; car qui prévoira, devinera les voies que la Providence emploie pour conduire les choses comme les individus au point de grandeur ou d'abaissement

qu'elle leur a destiné? Tout à coup, ce fameux Eldorado, cette prétendue chimère dont la recherche a fait accomplir tant de prodiges de courage, tant d'actes de barbarie, aux premiers conquérants espagnols du nouveau monde, est découvert; et, comme par enchantement, des solitudes se transforment en provinces riches et populeuses; des cités, comparables aux plus belles d'Europe, s'offrent aux yeux du voyageur, là où il croyait ne trouver que des plaines solitaires, ou d'antiques forêts occupées par les animaux sauvages ou par quelques tribus d'indigènes plus sauvages encore. De toutes parts, le commerce, l'agriculture, l'industrie, enfantent des miracles; et, bientôt, l'Orégon et la Californie pourront rivaliser de prospérité avec les plus riches provinces orientales des États-Unis. Elles comptent par milliers les émigrants de tous les pays, qui abordent sans cesse leurs rivages, sur une foule de navires à voiles ou à vapeur chargés des productions du monde entier; tandis que d'innombrables citoyens de l'Union franchissent les Montagnes rocheuses sous l'égide du pavillon étoilé, donnant ainsi à leur patrie, sans combats, sans débats même vraiment sérieux avec les grandes nations de l'ancien monde, de nouveaux territoires dont ces dernières se trouveraient heureuses d'obtenir la possession, même au prix de guerres sanglantes et de leurs trésors.

Quel peuple, quel gouvernement du nouveau monde, voisin de l'Amérique du Nord, serait capable de défendre son territoire contre un pareil système d'invasion, une si puissante force d'expansion? Aucun,

ses institutions démocratiques et sur une haine commune pour notre vieille société ; cet ascendant expire aux bords de l'Atlantique. Car les mêmes raisons qui rendent les États-Unis inattaquables pour nos armées, les empêcheront toujours de jouer le rôle de conquérant de l'autre côté de l'Océan ; et dans le cas où leurs volontaires, vainqueurs des faibles Mexicains, oseraient, ce qui est extrêmement douteux, franchir les mers pour venir combattre sur nos rivages, ils se reconnaîtraient bientôt hors d'état de lutter avec quelque succès contre des troupes aussi fortement organisées.

CHAPITRE VII.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'ÉTAT ACTUEL DES RÉPUBLIQUES DE L'AMÉRIQUE DU SUD, ET SUR L'AVENIR QUI SEMBLE LEUR ÊTRE RÉSERVÉ. — LA FRÉGATE VISITE SUCCESSIVEMENT LES CÔTES DU MEXIQUE, DU PÉROU ET DU CHILI, DOUBLE LE CAP HORN, TOUCHE A RIO DE JANEIRO ET TERMINE SA CAMPAGNE EN MOUILLANT A LORIENT.

En parlant du Mexique dans le précédent chapitre, je l'ai montré vaincu, abattu, tout palpitant sous les serres inexorables de l'aigle américain; menacé jusque dans sa capitale par les bandes de volontaires de l'Union et contraint, par la force des armes, d'abandonner ses plus belles provinces septentrionales à son redoutable voisin.

Une telle humiliation, de pareils malheurs auront-ils enfin montré à ces descendants dégénérés des terribles conquérants du nouveau monde, dans quel abîme de maux, l'effroyable anarchie où leur patrie se débat depuis si longtemps, les entraîne de plus en plus. Après tant de cruelles épreuves, les ambitions privées de quelques chefs militaires ont-elles enfin cédé à l'intérêt général; les finances sont-elles moins dilapidées; l'armée, dont la conduite a été si faible dernièrement en défendant le sol de la patrie, se montre-t-elle plus disposée à soutenir l'honneur na-

tional ; enfin, les classes élevées de la société ont-elles fait de véritables progrès en civilisation, en industrie, en moralité politique et sociale ? Non vraiment, et dans ce moment-ci même ce malheureux pays est plus que jamais en proie aux révolutions (*Note 4*). Comme par le passé les divers partis ayant à leur tête les principaux généraux de la république, s'arrachent le pouvoir les armes à la main ; comme par le passé les provinces rançonnées, pillées par les troupes, ne sachant à quels maîtres obéir, s'insurgent contre le pouvoir central et cherchent à se rendre indépendantes, ou bien tendent les bras aux États-Unis, comme au seul pouvoir capable de leur procurer le repos et une sage liberté.

En effet, au milieu des calamités de toutes sortes qui accablent ces provinces, au milieu de la misère, de la démoralisation générale des habitants, ce parti semble le seul qui puisse les sauver d'un retour complet à la barbarie. En vain on espère que l'excès du mal ramènera forcément les esprits aux institutions monarchiques, par conséquent à une sorte d'ordre moral et matériel. Cet espoir me paraît sans fondement et ne devoir se réaliser jamais ; par la raison que pour faire rentrer ainsi sous le joug de la légalité, une société habituée dès longtemps à fouler aux pieds tous les principes qui servent de frein aux mauvaises passions chez les nations civilisées, il faut un pouvoir fort, et pour qu'il soit fort il lui faut nécessairement un point d'appui suffisant dans les sympathies de la partie vigoureuse des populations, dans le bon



PONT SUR LE RIMAC A LIMA.



esprit, la discipline de l'armée. Mais où trouver de semblables conditions au Mexique, là où ces mêmes populations renferment des éléments aussi variés qu'ennemis, sont composées de quelques descendants d'Espagnols pur sang, d'assez nombreux métis, enfin d'une foule d'indigènes, restes malheureux des anciens possesseurs du sol; c'est-à-dire de conquérants et de vaincus, entre lesquels deux siècles de la domination castillane n'ont pu accomplir qu'une incomplète fusion; et qui se montrent irréconciliables ennemis aussitôt que les circonstances viennent réveiller chez eux d'anciennes haines, d'anciennes animosités nationales ?

D'un autre côté n'était-il pas bien difficile de soustraire à l'anarchie un pays violemment arraché au joug d'un gouvernement qui, avouons-le, avait fondé principalement son pouvoir sur l'ignorance, sur la démoralisation de ses administrés, et entretenait avec un soin machiavélique, parmi ces derniers, les rivalités, les préjugés de races, afin de les contenir plus facilement ? De sorte qu'aujourd'hui encore, les diverses parties de l'empire n'offrent presque aucune cohésion entre elles; se considérant comme étrangères les unes aux autres, ayant des intérêts différents et souvent opposés. Les conséquences d'un pareil état de choses, sont que, chacune dans son isolement, devient aisément la proie de chefs ambitieux, et se trouve sans défense, soit contre les attaques des États voisins, comme l'a prouvé la dernière invasion des Américains; soit contre les effroyables déprédations

des puissantes tribus sauvages dont j'ai eu occasion de parler à propos de la Californie. Ajoutons que les coffres de l'État sont vides la plupart du temps ; que les revenus mêmes sont engagés jusqu'à un assez lointain avenir, pour payer les emprunts contractés envers les sujets des puissances européennes, par les divers gouvernements qui se sont succédé à Mexico. Enfin la misère est générale; pas de commerce, aucune industrie, ou du moins le peu qui existe se trouve aux mains des étrangers.

Tel est l'état de la plus belle de toutes les contrées, que l'Espagne a possédées autrefois dans le nouveau monde. Ses plaines, ses plateaux sont d'une fertilité admirable; les chaînes de montagnes renferment de riches mines de toutes les espèces de métaux utiles ou précieux; elle possède de beaux ports sur les deux océans; enfin ses habitants de toutes les races ont suffisamment montré durant les guerres de l'indépendance, qu'ils ne manquent au besoin ni d'intelligence, ni d'énergie. Quel avenir donc la Providence, qui si souvent trompe les prévisions de la politique, semble-t-elle réserver à un pays aussi favorisé du ciel? Le peuple qui l'occupe est-il donc condamné à s'éteindre tout à fait avant longtemps dans l'anarchie ; ou bien surgira-t-il, du sein de cette société abâtardie, un de ces hommes que le ciel envoie comme à point nommé aux nations, pour les sauver de leur perte, de leurs propres fureurs?

Je ne crois pas qu'il puisse s'en présenter au Mexique, possédant toutes les rares qualités nécessaires à un

aussi beau rôle; mais en surgirait-il un, qu'il ne serait pas suffisamment soutenu, ni même compris par ses concitoyens. A plusieurs reprises, il est vrai, le pouvoir suprême est tombé dans les mains de généraux auxquels l'histoire accorde, avec raison, des talents militaires et administratifs, les plus nobles intentions en faveur de la prospérité de leur patrie, enfin un véritable désintéressement, qualité si rare chez les hommes d'État de l'Amérique du Sud; mais ils ont tous disparu successivement de la scène politique; les uns morts dans l'exil, les autres encore plus malheureux, ont succombé sous les coups mêmes de leurs adhérents passés au camp ennemi.

Non, la nation tombée aussi bas, composée de pareils éléments, ne peut se régénérer elle-même. Il faut absolument qu'une race nouvelle plus généreuse et plus énergique, habituée à l'ordre, à la légalité, vienne lui donner, en se mêlant à elle, voire même en l'absorbant, cette vigueur morale, ces sentiments élevés, sans lesquels aucune réunion d'hommes, monarchie ou république, ne peut prospérer ni durer. La race qui probablement fera subir au Mexique avant longtemps cette heureuse transformation, viendra encore une fois du nord, comme celle qui, sous la direction des ancêtres de Montézuma, fonda Mexico; c'est la race anglo-saxonne, celle-là même qui, après avoir donné une nouvelle existence au Texas, annexé à la fédération depuis une vingtaine d'années tout au plus, vient d'accomplir comme par enchantement, des prodiges de civilisation dans l'Orégon et surtout

côté les droits de douane, dont le produit forme la partie la plus considérable des revenus publics, ne peuvent subir d'accroissement un peu notable, en raison des réclamations très-vives que feraient sur-le-champ les cabinets européens; il arrive de là que le commerce d'exportation des productions du sol et celui d'importation des articles exotiques, se soutiennent constamment au même taux ou à peu près. C'est ainsi que s'est conservée dans ces malheureux pays, malgré tant de motifs d'anéantissement, une lueur d'industrie locale; et qu'elle se conservera encore, il faut l'espérer, jusqu'au moment où quelque événement si commun à l'époque où nous vivons, viendra changer cet état de choses et apporter aux anciennes colonies espagnoles la paix intérieure ainsi qu'une nouvelle ère de prospérité. Quels pourront être ces événements? La question est bien difficile à résoudre, surtout aujourd'hui où les plus sages prévisions dans ce genre sont trompées chaque jour. Cependant, il est probable que les communications entre l'ancien monde et le nouveau, devenant de plus en plus actives à la faveur des chemins de fer ou des canaux qui vont lier les deux océans, causeront forcément, par la foule d'émigrants qui suivront cette voie, une sorte de transformation sociale et politique parmi des populations encore plongées, on peut le dire, dans l'ignorance et la barbarie.

Une de ces petites républiques, qui sera plus tôt que les autres, sans doute, soumise à cette heureuse influence, est celle de Guatémala, que doivent néces-

sairement faire sortir de l'obscurité où elle est restée jusqu'à présent; d'abord la proximité du Mexique qu'elle confine vers le sud, et celle de la colonie anglaise de Bélise, foyer de civilisation dans ces contrées; ensuite, la possession de plusieurs assez bons ports sur l'un et sur l'autre océan; puis un sol fertile quoique montagneux; enfin l'avantage immense de pouvoir, avant peu d'années, à la faveur du beau lac de Nicaragua, créer un passage, à travers le continent, aux plus gros vaisseaux.

Sa voisine, la Nouvelle-Grenade, est moins heureuse qu'elle sous ces divers rapports; mais elle possède l'isthme de Panama où jusqu'à présent affluent sur les deux côtés, des navires de toutes les nations du monde, des steamers américains ou anglais, chargés, les uns de marchandises, les autres de ces milliers d'hommes que le commerce, le goût ou la nécessité de l'expatriation, enfin les placers de la Californie et de l'Australie, attirent sur les rives occidentales du nouveau monde. Espérons que le gouvernement de ce petit État, qui depuis longtemps aussi est en proie aux troubles civils et à un grand dénûment sous tous les rapports, quoique possédant beaucoup d'éléments de prospérité, comprendra enfin tous les profits qu'il peut retirer de si favorables circonstances, et combien il sera sage à lui non-seulement d'aider, de tous ses moyens, la compagnie à laquelle est échue la tâche si difficile d'établir une voie ferrée à travers la partie la plus étroite de l'isthme, mais encore de faire beaucoup d'efforts, dans son

propre intérêt, afin de rendre plus commode et moins dangereux le passage de cette dernière, si funeste à beaucoup de voyageurs. Espérons de plus que par ses soins une route praticable, dont il n'existe, dit-on, même aujourd'hui aucun vestige, reliera bientôt ce passage si important, cette source de richesses pour le pays, avec sa capitale Bogota.

Un peu éloignée de ce courant d'émigration, se trouve la république de l'Équateur, dont Quito est le chef-lieu et Guayaquil le principal port de mer. Quoique ne recevant que peu d'étrangers en comparaison de ses voisines, et malgré son territoire montueux et peu fertile généralement, cette république fût devenue prospère, si son gouvernement eût été moins mauvais, plus stable depuis une trentaine d'années; car la population y est assez nombreuse, et plusieurs produits du sol trouvent à l'extérieur un débouché aussi facile qu'avantageux. Mais elle a été constamment et est encore maintenant agitée par les révolutions; les partis se disputent, les armes à la main, le droit de disposer des revenus publics et des hauts emplois largement rétribués; les uns sous le prétexte de mettre des bornes aux prétentions aristocratiques des rangs supérieurs de la société, recrutés généralement parmi les descendants des familles espagnoles de sang plus ou moins mêlé; les autres prétendant soutenir les droits des anciens possesseurs du sol, contre la tyrannie des blancs ou des métis. Du reste, quelqu'ait été le vainqueur, il n'a montré jusqu'à présent ni plus de moralité, ni plus de sagesse, ni

plus de connaissances administratives, après s'être emparé du pouvoir, que ne l'avaient fait ses rivaux. On peut même assurer que, par ces causes réunies, l'État de l'Équateur a considérablement perdu depuis quelques années, sous tous les rapports, et perdra encore davantage, tant qu'un pareil état de choses subsistera.

Dans une situation politique et sociale moins malheureuse se trouvait encore naguère, sa voisine vers l'orient, la république de Vénézuéla, dont la capitale Caraccas a donné naissance au fameux Bolivar et à bon nombre d'autres illustres généraux, qui, après une lutte aussi longue que sanglante, ont soustrait leur patrie au joug castillan. Ces héros de la guerre de l'indépendance, qui ont tout sacrifié, pour la plupart, avec un bien noble désintéressement, à la régénération sociale de leurs concitoyens, sont presque tous morts dans l'exil, sans éprouver la consolation en fermant les yeux, de voir tranquille et en voie de prospérité, ces pays, à la liberté, au bonheur desquels ils avaient tant travaillé.

Aujourd'hui, le Vénézuéla est peu de chose, quoique doté par la nature de tout ce qui peut faire progresser un pays bien gouverné. Sa population, vivant sous un climat doux et sain, sur un sol fertile, heureusement accidenté, se montre, il est vrai, plus vigoureuse, plus hardie, mieux disposée à subir l'influence d'une civilisation avancée, que celle des contrées voisines dont j'ai parlé plus haut; mais son énergie, son sang, le temps même qu'elle pourrait si bien

employer, se perdent dans des luttes de parti, également fatales aux intérêts de la patrie et à ses meilleurs citoyens.

Quand cette dernière sortira-t-elle d'un pareil abîme de misère? bien tard sans doute, à moins que le torrent de l'émigration européenne, qui aujourd'hui prend presque exclusivement la route de l'Amérique du nord et de l'Australie, ne trouvant plus de ces côtés, dans quelques années, autant de facilité pour s'écouler, ne se dirige vers les plateaux du Vénézuéla et du Mexique, là où règnent toujours une atmosphère tempérée et un printemps éternel. C'est alors seulement que Caraccas verra ses fertiles et magnifiques campagnes, aujourd'hui encore à peu près incultes, se couvrir d'une race d'hommes industrieuse, paisible, passionnée sans doute aussi pour la liberté; mais pour une liberté maintenue toujours dans de justes limites, par de bonnes institutions et par un gouvernement aussi sage qu'éclairé.

Si le lecteur qui a porté quelque attention à la description que je cherche à donner ici de l'état actuel de ces anciennes colonies espagnoles, veut bien jeter les yeux sur la carte du nouveau monde, il verra quelle immense partie de la surface de celui-ci l'empire du Brésil renferme dans ses limites. Mais que pour cela il ne suppose pas cet empire plus puissant qu'il ne l'est réellement; car la plupart de ses provinces occidentales sont à peine explorées, et plutôt parcourues qu'occupées par des tribus de sauvages farouches, belliqueux, ennemis jurés des blancs, aux-

quels ils disputent avec acharnement la propriété du sol. En sorte que le gouvernement de Rio-Janeiro ne règne en réalité que sur une bande de territoire bordant l'Atlantique. Mais cette bande large de plusieurs centaines de milles, que de grands fleuves sillonnent de l'O. à l'E. offre les plus beaux ports du monde, parmi lesquels celui de Sainte-Catherine et la Baie de tous les Saints tiennent le premier rang; tandis que la capitale, les belles cités maritimes de Fernambouc et de Bahia font à juste raison l'orgueil de la couronne du Brésil.

Celui-ci peut donc être considéré comme le plus étendu, le plus riche État de l'Amérique méridionale. Il en est, de plus, le mieux régi, ou du moins depuis vingt années il n'a pas été agité par de nouvelles révolutions. Il possède un gouvernement monarchique fonctionnant assez régulièrement; sa population blanche, métisse ou noire, s'est plutôt accrue qu'elle n'a diminué depuis qu'elle a secoué le joug du Portugal; enfin presque chaque année a vu augmenter la masse énorme de denrées coloniales, d'or, d'argent et de pierres précieuses, que le pays livre annuellement à l'exportation. Toutefois, il faut reconnaître que le Brésil n'a pas fait, sous plusieurs rapports, les progrès que cette prospérité matérielle semblait annoncer. On doit en chercher, je crois, la véritable cause dans les nombreux ferments de révolutions que l'empire renferme dans son sein; et qui pourront causer sa perte un peu plus tôt, un peu plus tard, suivant la gravité des événements politiques qui s'accompliront proba-

Quelle est donc la destinée que l'avenir semble réserver à ce gouvernement, qui voit d'un côté ses provinces du nord menacées de grands malheurs par l'émancipation des esclaves et par une révolution sociale à la suite de laquelle s'établira, c'est beaucoup à craindre, la suprématie de la race noire; et de l'autre côté, les provinces du sud, de plus en plus désaffectionnées et sans cesse à la veille de proclamer leur indépendance ? Cette destinée sera celle qu'a subie la puissance espagnole et portugaise dans ces mêmes contrées; le pouvoir monarchique sombrera au milieu des insurrections; la partie nord de l'empire tombera, de même que les Indes occidentales, par l'abandon des blancs, comme cela est arrivé à Saint-Domingue, au pouvoir de la race noire. Dans la région située au sud de Rio-Janeiro, au contraire, dont le climat est sain, tempéré, et permet la culture des terres aux Européens, on verra avant longtemps les émigrants se diriger en foule vers ces heureux rivages, et y implanter les principes et les formes du gouvernement des États-Unis.

En effet, ne remarque-t-on pas quelle rivalité haineuse, de plus en plus flagrante chaque jour, existe entre les gouvernements de Buenos-Ayres, de Montevideo d'une part, et celui de Rio-Janeiro de l'autre. Déjà plusieurs fois, et dernièrement encore, cette rivalité s'est traduite en débats sérieux, qui probablement auraient eu des résultats décisifs, si les deux républiques des bords de la Plata n'avaient pas été en guerre entre elles et agitées par les révolutions. Mais

qu'elles fassent la paix; qu'elles goûtent enfin quelque tranquillité, c'est-à-dire qu'elles comprennent mieux leurs intérêts; qu'un nouveau Rosas ou Rosas lui-même, appelé au pouvoir par ses concitoyens, et chargé des destinées de la république Argentine, se montre à la hauteur d'une semblable tâche; c'est alors que naîtront, pour le Brésil, mille embarras, qui auront d'abord pour cause l'émancipation de ses provinces du sud, et plus tard l'avénement d'une fédération de toutes ces petites républiques, dont Buenos-Ayres sera le centre, et à laquelle semble destiné, dans l'Amérique méridionale, le même rôle que remplissent les États-Unis de l'autre côté de l'équateur.

Dans les régions qu'arrose la Plata, et où le climat est à peu près semblable à celui de l'Italie, réside une race d'hommes descendants d'Européens, pure de tout mélange avec le sang indigène, bien peu avancée, il est vrai, en civilisation et en industrie, s'adonnant presque exclusivement à l'éducation des troupeaux, et ayant montré jusqu'à présent peu de penchant pour les travaux de l'agriculture. Mais cette race est vigoureusement trempée au moral comme au physique; se montre hardie, entreprenante, belliqueuse, comme ne l'ont que trop éprouvé les Espagnols, lors de la guerre de l'indépendance, et passionnée pour la liberté, dont elle n'a pourtant éprouvé jusqu'à présent que les orageuses faveurs. Toute l'Europe a retenti des longues guerres civiles qui ont ensanglanté les bords argentins; et, dans ce

sans beaucoup de façons, du groupe des îles Malouines, ainsi que de plusieurs points sur la côte du continent voisin, peut faire croire, et avec raison, que ces rivages sont au premier occupant assez fort pour repousser de déraisonnables prétentions. Dirai-je que la France avait colonisé ces mêmes îles Malouines à la fin du siècle dernier, et que n'en appréciant pas alors sans doute l'importance, elle les a abandonnées beaucoup trop facilement, en présence des réclamations fort peu fondées de la cour de Madrid; comme malheureusement elle l'a fait de bien d'autres lieux, dont la possession lui serait très-précieuse aujourd'hui, dans l'intérêt de son commerce, de sa puissance et comme lieux de déportation pour ses criminels.

Dans cette courte énumération des divers États de quelque importance qui se partagent la vaste surface des deux Amériques, je n'ai pas encore parlé du Chili, qui longe l'océan Pacifique et se trouve séparé, par une chaîne de montagnes aux cimes neigeuses, de la république Argentine, dont les troupes, malgré cette barrière presque infranchissable, vinrent, après avoir brisé chez elles le joug espagnol, aider leurs voisins à conquérir également l'indépendance au prix de bien des combats acharnés.

Depuis cette époque, le nouvel État a payé, de même que ses sœurs du nouveau monde, un cruel tribut au fatal esprit d'anarchie qui semble s'être emparé de toutes ces populations, assez courageuses pour conquérir leur liberté sur les champs de ba-

taille, mais point encore suffisamment éclairées pour savoir en profiter sagement.

Celle du Chili pourtant, éclairée enfin par une longue suite de guerres civiles sanglantes, a montré depuis quelques années un amour de l'ordre et de la paix, une sorte de moralité politique qui lui font le plus grand honneur, et placent, sous ces divers rapports comme sous celui de la prospérité commerciale et industrielle, son pays au premier rang parmi les États de l'Amérique du sud.

Aussi a-t-il fait chaque année, depuis lors, de nouveaux progrès; le nombre de ses habitants s'accroît sensiblement, tant dans les campagnes que dans les villes; ses ports se remplissent d'une foule de navires venant de toutes les parties du monde échanger les marchandises de ces dernières contre les denrées de son territoire et les produits de ses mines de cuivre ou d'argent; les finances se trouvent dans une satisfaisante situation; enfin l'armée est bien disciplinée et se montre dévouée à l'ordre public ainsi qu'aux intérêts de la patrie.

Les conséquences de cet heureux état de choses sont que la république est crainte, respectée de ses voisins; et que les terribles Araucaniens eux-mêmes, dont les belliqueuses, les puissantes tribus prirent une part si active aux révolutions du Chili, en ravagèrent si souvent les plus belles provinces, contraintes de rester tranquilles, subissent peu à peu le joug de la civilisation. Si, comme tout porte à l'espérer, cette république continue à marcher de ce

assez largement le Pérou, c'est-à-dire de plaines ou de vallées fertiles, et de ports de mer pour servir de débouchés aux productions de ces dernières. Mais aussi ses citoyens se montrent bien supérieurs à ceux de l'État voisin, dont l'annexion à la Bolivie serait avantageuse, sous beaucoup de rapports, aux deux pays.

Ainsi du moins l'avait jugé Bolivar. Aussi les avait-il réunis sous la direction du général Santa Cruz, un de ses plus illustres compagnons, homme d'un haut mérite comme soldat et comme administrateur. Malheureusement, les efforts du nouveau président pour faire le bien, ne furent pas compris de ses administrés péruviens. Les Boliviens eux-mêmes, quoique ses compatriotes, payèrent d'un injuste ostracisme les services signalés rendus par lui à la patrie ainsi qu'à la liberté; et les confédérés, au lieu de rester unis, comme le commandaient leurs intérêts communs, se sont séparés et n'ont cessé depuis cette époque de se faire mutuellement autant de mal qu'ils ont pu. Cependant, par la force même des choses, par la supériorité qu'elle exerce sur son rival comme puissance militaire, par la nécessité où elle est de se procurer à tout prix un port quelconque sur la Pacifique pour ses relations commerciales avec l'extérieur, la Bolivie finira par s'annexer une seconde fois, et cette fois pour longtemps sans doute, le Pérou auquel cet événement ne pourra que préparer un meilleur avenir.

Tel est le tableau politique et social qu'offrent au-

jourd'hui les divers États qui se partagent l'immense surface du continent américain situé entre le tropique nord et le détroit de Magellan; et dont une description plus détaillée deviendrait inutile, après que tant de voyageurs les ont fait si bien connaître depuis dix ans à l'univers civilisé. Quel charme pourrait donc offrir au petit nombre de lecteurs à la connaissance desquels elle parviendra, cette relation d'un voyage exécuté il y a bien longtemps dans des contrées fertiles en révolutions de tout genre? Aussi est-ce avec peu de regret que je renonce à en dire davantage sur ce sujet (Note 5). Toutefois, j'ajouterai, dans l'intérêt des nations maritimes de l'ancien monde commerçant avec le nouveau, que, presque sans aucune exception, toutes les fractions de ces populations soustraites par la révolte au pouvoir de l'Espagne, n'aiment pas les Européens, se montrent également dans toutes les circonstances jalouses de leur supériorité et défiantes envers eux; sont vaniteuses, susceptibles, ombrageuses même, touchant leur respectabilité, si je puis m'exprimer ainsi, comme le sont, du reste, en général, les gens faibles et ignorants. Ce sont de grands enfants, qui la plupart du temps ne sentent pas la portée de leurs débats avec les puissantes nations de notre continent, dont elles sont incapables de comprendre la force et l'importance. Mais ces grands enfants ont des besoins, des goûts, des caprices, que dès longtemps nos arts et notre industrie se sont chargés de satisfaire, et qui sont, pour le peuple qui sait le mieux l'exploiter, une source intaris-

sable de richesses. Eh bien! il faut, si la France veut égaler, évincer même ses rivales, qu'elle se montre indulgente envers ces chalands de ses manufactures et de ses productions; qu'elle évite, au prix même de concessions que les motifs exposés plus haut et la faiblesse de la partie adverse feront suffisamment excuser, il faut, dis-je, qu'elle évite toute espèce de débats avec les anciennes colonies espagnoles; surtout, pas de ces faciles triomphes guerriers que la vanité blessée du vaincu ne pardonne jamais; et qui coûteraient cher, sans même un surcroît de gloire, au commerce du vainqueur.

Tel était l'esprit qui avait présidé à la rédaction des instructions que je tenais du gouvernement; et dont l'expérience acquise lors du voyage de *la Favorite* sur ces mêmes bords, m'avait fait apprécier toute la sagesse et l'opportunité. Aussi, n'ayant pas d'autre tâche à remplir, cette fois comme la précédente, que de montrer un pavillon protecteur des intérêts de nos nationaux dans les ports des deux Amériques, et d'entretenir des relations bienveillantes avec les autorités locales, tâche si bien remplie à cette époque-là même par le capitaine de vaisseau Henry de Villeneuve, commandant la station française dans ces mers, je me décidai à visiter rapidement les places maritimes que nos bâtiments marchands fréquentaient principalement dans ces parages, et hâter un retour que l'état de *l'Artémise*, demandant beaucoup de ménagements, rendait absolument nécessaire. Puis, son équipage que, depuis plus de quatre années, j'avais

conduit à travers mille dangers, au prix de mille fatigues, de mille privations, sur toutes les côtes du monde connu, se trouvait lui-même fatigué, et éprouvait cet ennui moral, ce découragement, conséquence naturelle chez tous les marins, et surtout chez ceux de notre nation, d'une longue privation d'émotions douces ou d'une absence de la patrie trop prolongée, comme l'ont du reste observé chez leurs compagnons, Cook, Vancouver et plusieurs autres illustres navigateurs. Moi-même, que les soucis, les obligations souvent si pénibles du commandement en semblables missions, que les plus terribles épreuves du métier d'explorateur n'avaient pas abattu un seul instant, je me sentais fatigué de la vie de bord, et comme malgré moi, mes pensées se tournaient constamment vers ma famille et ma patrie. Cependant, je n'en accomplis pas moins ma première résolution de toucher à Guayaquil et à Payta du Pérou, avant de relâcher à Lima où je comptais remplacer les vivres faits à Sydney, et qui touchaient à leur fin.

Ce fut donc avec un sentiment de plaisir partagé par tout le monde à bord que, deux ou trois jours après notre départ de Monterey, nous vîmes les brumes disparaître et le vent devenir de plus en plus favorable à notre route, remplaçant ainsi les brises folles ou contraires et les calmes que nous avions éprouvés près des côtes de Californie.

Nous passâmes rapidement devant le vaste enfoncement formé par l'entrée de la mer Vermeille, et au

montagne de la chaîne ne se laissait pas apercevoir. Qu'on se figure, s'il est possible, des ombres bleuâtres dont les contours vaporeux montaient si haut dans le ciel qu'ils semblaient suspendus au-dessus de nos têtes, quoique nous en fussions éloignés d'au moins deux cents milles. Je ne me lassais pas d'admirer ce magnifique spectacle, cette œuvre de Dieu; toutefois, je faisais en même temps de tristes réflexions sur la faiblesse de l'homme, de ce prétendu souverain de la nature, sur l'inanité de ses triomphes et de ses grandeurs.

Les abords de Payta sont, s'il est possible, encore plus monotones, plus repoussants par leur morne stérilité que ceux de la baie de Guayaquil. Je trouvai fort triste la position de la ville, ou pour mieux dire du bourg et le bourg lui-même, assemblage de mauvaises cases indigènes et de quelques maisons de bois disséminées au bord d'une plaine de sable blanchâtre, complétement privée d'arbres et de verdure, et dont les malheureux habitants sont obligés d'aller chercher de l'eau potable à plusieurs lieues de là. Cet aspect de la nouvelle relâche de *l'Artémise* nous donna au premier abord une pauvre idée de nos approvisionnements culinaires pour la prochaine traversée qui devait nous conduire à Lima, et qui ne pouvait manquer de durer plusieurs semaines dans la saison où nous étions. Aussi, éprouvai-je une surprise trèsagréable quand, le lendemain de notre arrivée, à ma promenade du matin au marché, je vis une ample collection de végétaux des tropiques et de volailles d'espèces différentes; tandis que le commissaire de

la frégate faisait à des prix fort raisonnables un achat de bœufs et de moutons, quoiqu'il y eût sur la rade plusieurs navires, entre autres une corvette anglaise, mais pas un seul pavillon français autre que le nôtre. Aussi, les provisions étant faites avant midi, quoiqu'elles fussent apportées de cantons assez éloignés dans l'intérieur du pays, et ma présence se trouvant inutile en ce lieu à nos armateurs ainsi qu'à nos marchands, je fis mettre sous voile, après vingt-quatre heures seulement de séjour; puis, au grand contentement de tout mon monde, *l'Artémise* gouverna encore une fois vers le cap Horn, que nous devions franchir avant de remonter au nord pour aller chercher le terme de nos longues pérégrinations.

Assez favorisés par les vents et le temps, nous restâmes presque constamment à petite distance de la côte, jouissant de la vue des Andes, ayant toujours des navires autour de nous; enfin de nombreuses bandes d'oiseaux, hôtes des rivages voisins, vinrent également, surtout à la fin de la traversée, nous offrir quelques distractions. Toutefois, la satisfaction n'en fut pas moins vive à bord quand nous laissâmes tomber l'ancre, le 7 novembre dans l'après-midi, sur la rade du Callao, auprès d'une frégate anglaise et d'une corvette française, dont les commandants et les états-majors eurent pour nous les meilleurs procédés.

Nous fûmes peu favorisés par les circonstances dans ce port: je ne pus m'y procurer, à mon grand désappointement, qu'une très-petite quantité de vivres

de campagne, dont la frégate était sur le point de manquer; ceux que j'avais fait embarquer à Sydney touchant à leur fin et se trouvant même en partie avariés.

Je passai les quelques jours du voyage qu'il me fallut faire à Lima pour trouver les approvisionnements dont nous avions tant besoin, sous le toit de notre consul général, où je fus accueilli par lui et sa famille de la manière la plus cordiale et la plus empressée. Comme moi ils comptaient bientôt revoir la France, et nous faisions en nous quittant des projets de réunion pour une époque peu éloignée. Mais, hélas! ces projets ne devaient pas se réaliser; un cruel destin en avait ordonné autrement. Quelques mois plus tard, deux enfants, que les fièvres inflammatoires endémiques au Pérou et le climat meurtrier de Panama avaient rendus orphelins, rentraient tristement dans la patrie de leurs parents.

Pendant ma courte absence du bord, la frégate avait été pourvue d'eau, de vivres frais et de quelques articles qui lui étaient absolument nécessaires pour gagner Valparaiso; et le 13 novembre, après avoir échangé de nouveau des saluts avec les forts et les navires de guerre mouillés sur la rade, nous abandonnâmes pour toujours les rivages du Pérou. En seize jours d'une heureuse navigation, *l'Artémise* franchit la distance qui sépare le Callao de Valparaiso, où je rencontrai avec plaisir mon bon et distingué collègue Henry de Villeneuve, commandant en même temps, la

frégate *l'Andromède* et notre station navale dans les mers du sud.

Depuis longtemps nous désirions vivement atteindre cette relâche où nous savions devoir trouver à la fois, quelques jours de repos dont nous avions tous besoin avant d'aller affronter les gros temps du cap Horn, des nouvelles de nos familles et de notre pays, enfin un climat salubre, tempéré, sous lequel viennent à souhait toutes les productions qui convenaient à nos constitutions fatiguées par les chaleurs de l'équateur ou des tropiques sous lesquels *l'Artémise* avait presque continuellement navigué. C'était donc presque la France pour nous; et l'accueil que nous reçûmes de nos camarades, ne tendit pas faiblement à prolonger cette illusion.

Dans une ville maritime, offrant autant de ressources que Valparaiso, nous ne pouvions manquer de trouver tous les approvisionnements dont nous avions besoin. En effet, grâce aux soins, à l'activité de l'agent comptable et des officiers composant la commission chargée des achats de ce genre, les vivres de campagne affluèrent à bord, tandis que nos ouvriers réparaient la coque, que les matelots arrangeaient le gréement, enfin que tout le monde, chacun dans ses attributions, concourait avec zèle, avec intelligence, à mettre la frégate, autant que sa construction et son armement délabrés le permettaient, en état de franchir sans encombre les tempétueuses régions qu'elle devait bientôt parcourir.

Malgré tous ces travaux multipliés, l'équipage et

ses officiers n'en jouissaient pas moins d'une grande liberté. Les promenades à terre, les distractions de la ville, des vivres frais en abondance, les préparaient moralement et physiquement aux dernières épreuves de notre longue campagne. Je profitai également de ces instants de repos pour aller visiter la capitale du Chili, ainsi que plusieurs autres points intéressants, aussi peu éloignés du port; et partout je trouvai le pays ayant notablement progressé sous tous les rapports depuis le passage de *la Favorite*, huit années environ auparavant, dans ces contrées. Valparaiso s'était considérablement agrandi; la société y avait pris également un développement très-favorable aux étrangers; et je dus à l'aimable obligeance du commandant, Henry de Villeneuve, plusieurs connaissances dont je conserverai toujours un doux souvenir.

Cependant le désir si naturel que nous éprouvions de revoir la France, nos familles, nos amis, dont nous étions éloignés depuis trois ans, nous eût bientôt fait trouver la satiété au milieu de ces distractions. Aussi chacun ayant fait provision de santé et d'énergie morale, nos malades se trouvant rétablis pour la plupart et la frégate donnant autant de garanties de solidité qu'on pouvait l'espérer, ce fut avec une promptitude, une précision de manœuvre dignes d'un équipage achevant le tour du monde, que *l'Artémise*, après avoir échangé les saluts d'usage, mit sous voile le 15 décembre avant midi, passa auprès de *l'Andromède*, en saluant son guidon de treize coups



le canon, et s'élança non moins légère, non moins gracieuse que par le passé, vers les parages orageux du cap Horn.

Elle devait toucher pourtant une fois de plus aux rivages chiliens, à la baie de la Conception, où les baleiniers de toutes les nations ont coutume de relâcher, lorsque le retour de la belle saison les rappelle dans cette partie de l'hémisphère austral. Comme j'espérais y rencontrer quelques-uns des nôtres auxquels ma présence pouvait être utile, je me décidai, pour remplir mes instructions jusqu'au bout, à ce nouveau retard.

Du reste, il ne fut pas de longue durée, car n'ayant rien trouvé, sur la rade de Talcahuana, qui fût de nature à m'y retenir plus longtemps, nous en partîmes après vingt-quatre heures de séjour; mais non sans un supplément de bœufs vivants et de végétaux frais, dont bientôt j'eus lieu de me féliciter d'avoir fait l'acquisition dans l'intérêt de la santé de nos convalescents.

En effet, déjà nous étions aux prises avec les mauvais temps et les grosses mers, contre lesquels doivent s'attendre à lutter les navires qui s'approchent de l'extrémité méridionale du continent américain. Plus nous avancions vers cette dernière, plus la température devenait froide, humide, et le ciel se couvrait de nuages. La frégate fatiguait sans cesse et se trouvait en proie à une constante humidité dans toutes ses parties; aussi les rhumes, les catarrhes pulmonaires remplissaient-ils l'hôpital de nombreux

malades; puis, comme pour compliquer mes ennuis, la petite vérole, introduite à bord par deux jeunes matelots français, convalescents de cette terrible maladie, et à l'embarquement desquels j'avais consenti, imprudemment peut-être, pour les rapatrier, la petite vérole, dis-je, fit son apparition parmi nous, attaquant, sans presque aucune distinction, les sujets vaccinés et ceux qui ne l'étaient pas.

Telles étaient les circonstances dans lesquelles nous nous trouvions, quand, après avoir essuyé plusieurs bourrasques de vents contraires, nous pûmes enfin doubler le cap Horn dans la journée du 12 janvier, et remonter vers l'équateur. Nous dépassâmes ainsi l'archipel des Malouines, où, sans doute, j'aurais trouvé du repos et des rafraîchissements pour nos nombreux malades, dans l'établissement que les Anglais y avaient fondé depuis quelques années; mais la crainte de communiquer à cette pauvre colonie isolée le fléau épidémique qui sévissait à bord, me détourna de ce projet, et nous continuâmes à forcer de voiles pour atteindre des climats plus doux. (Note 6.)

Déjà la mer était moins dure, le soleil plus chaud; un air moins humide circulait dans la frégate, dont on pouvait, sans crainte des lames, ouvrir enfin les sabords de la batterie, fermés depuis bien des jours. Je croyais donc avoir laissé derrière nous les frimas du pôle austral, quand, le 18 janvier au matin, la vigie annonça une terre sur l'avant. La chose était impossible; je supposai quelque erreur d'optique; toutefois, étant monté sur le pont pour vérifier

le fait, je reconnus sur-le-champ avec la longue-vue un groupe d'îles de glace, au milieu desquelles la brise fraîche et favorable poussait d'autant plus rapidement la frégate, que je la fis forcer de voiles, tant j'avais hâte de laisser ces écueils flottants loin derrière nous avant la nuit. Cependant, je n'en jouis pas moins du spectacle pittoresque et imposant à la fois qui se déployait sous nos yeux. De toutes parts, autour du bâtiment, excepté dans la direction de la route qu'il suivait, s'élevaient à de très-petites distances des montagnes de glaces, dont plusieurs étaient plus longues et plus élevées que le château des Tuileries, et ne présentaient que d'immenses parois escarpées de couleur bleuâtre, dont la vue inspirait une sorte de sentiment de désolation et de terreur que je ne puis rendre; surtout quand d'énormes morceaux se séparant des plus gros blocs, roulaient dans la mer avec un bruit rauque vraiment effrayant, ou bien qu'un de ces derniers perdant l'équilibre par suite de son exposition aux rayons d'un soleil déjà chaud, roulait et changeait de position ainsi que d'apparence à la fois. Toutes ces îles étaient entourées au loin d'un brouillard assez intense pour prêter à cette scène quelque chose de fantastique qui froissait l'âme en lui offrant une espèce de sombre image du néant.

Je ne puis exprimer autrement ce que j'éprouvai quand *l'Artémise* passa à travers cette atmosphère froide et brumeuse, refoulant dans sa course rapide une multitude de petits glaçons dont le bruissement se mêlait au roulement lugubre et solennel

des lames qui assiégeaient avec fureur ces masses errantes qu'elles devaient dévorer. Plus d'horizon pour nous, partout des murailles de glace; là où ces dernières laissaient entre elles quelque vide, régnait une vapeur opaque qui nous cachait presque le soleil, quoique le ciel fût clair. Enfin, soumis malgré moi à l'influence de ce triste spectacle, je restai en proie à une sorte d'inquiétude, jusqu'au moment où, ayant trouvé enfin la mer libre, et les vigies n'annonçant rien dans le nord, la frégate remit le cap à la route d'où j'avais été forcé de la faire dévier un peu, afin d'éviter des dangers que bien certainement aucun marin ne se serait attendu à rencontrer aussi loin du cap Horn.

Comment croire, en effet, que ces masses de glaces, détachées sans doute des terres toujours couvertes de frimas, qui avoisinent le pôle austral, puissent s'approcher autant des zones tempérées sans s'être auparavant fondues dans les eaux de l'Océan? De quelle incalculable grosseur ne devaient-elles pas être au point de départ, puisqu'elles offraient encore de si colossales proportions, lorsque nous les trouvâmes allant en dérive, au gré des courants, vers la zone torride, par une latitude, sous la correspondante de laquelle nous voyons dans notre hémisphère se dérouler, aux rayons d'un soleil brûlant, les belles plaines de la Lombardie, de l'Italie et de la péninsule ibérique? Il est vrai que généralement on considère comme assez forte, la différence qui existe entre la température des lieux situés sous un semblable pa-

rallèle de latitude au nord ou au sud de l'équateur ; différence dont il faut, sans doute, chercher la cause dans l'absence presque totale de grandes terres au sud du cap Horn. Toutefois, je n'aurais jamais pensé qu'il fût possible de faire une pareille rencontre en des parages aussi peu éloignés du tropique. Et quel horrible sort eût été le nôtre, si nous eussions abordé, durant une nuit obscure, quelqu'une de ces îles de glace ! la frégate et son équipage eussent été immédiatement engloutis dans les profondeurs d'une mer presque toujours mauvaise et battue par le mauvais temps.

Il n'en fut pas ainsi heureusement ; et, toujours favorisés par les vents, nous prîmes connaissance des hautes terres voisines de l'entrée de Rio-Janeiro le 3 février. Ce jour-là même, nous communiquâmes avec la belle frégate *la Minerve* de soixante canons, portant le pavillon de l'amiral Leblanc, commandant nos forces navales au Brésil, et qui, ayant terminé son temps de station, retournait en France. Je pus présenter mes devoirs à cet officier général ; et, après nous être mutuellement souhaité un bon voyage, je fis route pour Rio, où nous entrâmes le lendemain dans l'après-midi.

Cette relâche nous était nécessaire. Pendant cette dernière traversée, qui avait été assez fatigante, le nombre des malades s'était considérablement accru ; et beaucoup des convalescents de l'épidémie de petite vérole qui s'était montrée parmi nous au cap Horn, exigeaient des soins. Nous dûmes donc,

malgré l'impatience que chacun à bord éprouvait, de franchir le faible espace qui nous séparait encore de notre patrie, consacrer quelques jours au repos; et je m'y résignai d'autant mieux que l'expérience de mes précédentes campagnes m'avait appris que cette dernière traversée pouvait se prolonger longtemps.

Du reste, ces jours de repos furent employés le plus utilement et le plus agréablement possible dans l'intérêt de chacun, sous le double rapport de la santé et de ces distractions qui font oublier les fatigues passées, et disposent le corps de même que l'esprit à l'énergie nécessaire pour endurer de nouvelles épreuves. La frégate, qui avait parfaitement supporté les derniers mauvais temps, et se trouvait dans un état aussi satisfaisant qu'il m'était permis de l'espérer, après une navigation si longue et si accidentée, reçut seulement à l'extérieur une peinture nouvelle, dont l'éclat agréable aux yeux devait la rendre encore plus présentable aux nombreux navires de guerre étrangers mouillés sur la rade, ainsi qu'à la marine du port de Lorient où elle allait bientôt désarmer. Quant aux approvisionnements, j'eus lieu de me féliciter d'avoir embarqué autant de vivres de campagne au Chili; car la plupart des denrées composant la ration du matelot, étaient à un prix exorbitant, surtout la farine, par suite de l'état d'insurrection où se trouvait la province de Rio-Grande qui fournit des céréales à Rio-Janeiro. Du reste, les bœufs, les moutons n'étaient pas à meilleur marché, quoique généralement fort



maigres; et l'on ne pouvait guère se procurer de végétaux à de moins onéreuses conditions.

Cependant, je n'en prolongeai pas moins notre séjour sur cette rade, où du moins nous trouvions un ciel généralement serein, et une température douce, enfin des distractions, toutes circonstances qui venaient heureusement en aide à nos médecins dans le traitement des bronchites dont bon nombre de nos hommes se trouvaient atteints à leur arrivée. Moi-même, me sentant souffrant, j'allai passer plusieurs jours chez une de mes connaissances, vivant aux environs de la ville sur une jolie habitation caféyère et sucrière en même temps, où la société agréable, le bon air et la liberté que j'y trouvai, et mieux encore peut-être les bonnes nouvelles que je reçus de ma famille à plusieurs reprises par des navires arrivant d'Europe, me firent beaucoup de bien. Soumis à cette bienfaisante influence, j'attendis avec moins d'impatience le moment du départ que j'avais fixé à une époque un peu éloignée, afin de ne pas mettre aux prises notre bâtiment, dans l'état où il se trouvait, en approchant des côtes de Bretagne dans une saison encore bien voisine de l'hiver, avec des gros temps qu'elle aurait peut-être difficilement supportés. Le reste de mes loisirs se partageait entre quelques promenades à terre et les visites officielles que je dus faire tant aux sommités du gouvernement brésilien qu'aux commandants des navires de guerre au milieu desquels la frégate était mouillée. Parmi ceux-ci figuraient principalement un vaisseau rasé et plusieurs corvettes

des États-Unis, dont les états-majors vécurent avec nous dans les meilleures relations. Un seul brick français armé se trouvait en rade; et cette infériorité de notre station sur un point aussi important, me fit éprouver quelque chose de pénible. Sans doute qu'il n'en était pas ainsi devant Buénos-Ayres et Montévidéo, où l'amiral Dupotet résidait alors, pour être mieux à même de surveiller les événements fâcheux qui se passaient dans la Plata; mais nos arsenaux maritimes n'étaient-ils donc pas assez riches pour suffire convenablement aux deux services à la fois.

Après seize jours donnés au repos; et pendant lesquels mes compagnons et moi avions tourné bien souvent les yeux vers notre belle patrie, *l'Artémise* leva enfin l'ancre de très-bonne heure dans la matinée du 20 février; ses canots la mirent promptement dehors des passes, où elle rencontra une jolie brise, grâce à laquelle nous nous trouvâmes avant midi à bonne distance de la côte du Brésil.

Les débuts de notre navigation furent assez heureux: un ciel clair, de belles mers, des vents légers et souvent favorables, nous inspiraient des espérances d'une courte traversée. Mais il en avait été de même pour *la Favorite* dans ces parages et en pareille circonstance; aussi n'accordais-je aucune confiance à ces séduisants présages. Malheureusement, l'événement ne justifia que trop mes craintes; car à peine quelques jours s'étaient-ils écoulés, que le ciel, le temps, la mer, n'étaient plus du tout les mêmes. De l'horizon

nuageux s'échappaient des grains de pluie qui tenaient les ponts constamment mouillés; la brise, parfois très-forte, s'opposait avec une persistance désolante à ce que nous fissions bonne route; enfin une houle fort dure fatiguait beaucoup le bâtiment. Nous luttâmes ainsi contre mille contrariétés jusqu'au 9 mars que nous franchîmes l'équateur.

Des chances moins contraires nous attendaient dans l'hémisphère nord; nous jouîmes de quelques beaux jours et les vents se montrèrent plus cléments à notre égard. La solitude dans laquelle nous naviguions depuis le départ de Rio-Janeiro s'anima d'un grand nombre de navires qui passaient auprès de nous; les uns allaient sans doute en Europe, les autres gouvernaient vers les pays lointains d'où nous venions.

Le 20, après quelques intermittences de calmes, de brises folles et de pluies abondantes, les vents variables se déclarèrent, et, secondant notre impatience, nous poussèrent rapidement à travers l'Atlantique vers le vieux continent européen. Ce ne fut pourtant que le 14 avril dans l'après-midi, que l'apparence de la houle m'annonçant l'approche de la côte, je fis sonder, et le plomb rapporta quatre-vingt-dix brasses de fond.

Au moment où l'homme chargé de ce service annonça, suivant l'usage, ce résultat à haute voix, la joie se répandit dans l'équipage; et bientôt les mâts et les vergues se couvrirent de vigies impatientes de voir cette terre, objet de nos rêves depuis si longtemps.

NOTES.

Note 1re, p. 119.

Sans doute que le sort de ces malheureux est affreux ; toutefois il ne doit paraître véritablement tel, qu'en raison de la perpétuité de leur exil, car l'espérance de retour dans la patrie est à jamais fermée pour eux. Mais aussi ils n'ont pas à supporter ces horribles misères physiques et morales qui chez nos voisins accompagnent la déportation.

En effet, la Russie est peut-être la seule puissance au monde chez laquelle il existe un système d'expulsion de criminels, qui satisfasse à la fois les exigences de la société et celles de la philanthropie ; avantage qu'elle doit, il faut le dire, moins peut-être à la sagacité de ses gouvernants et au genre de son organisation sociale, qu'aux rares facilités que lui offre son immense territoire pour fonder des colonies pénales dans des provinces fertiles, jouissant d'un climat sain quoique rigoureux, à peu près désertes, enfin situées au milieu des vastes solitudes qu'offre du côté de l'orient la partie septentrionale de l'Asie. Dans ces provinces sont envoyés tous les hommes qui ont encouru la vindicte des lois, soit criminelles, soit politiques ; et le nombre doit en être d'autant plus considérable, que depuis déjà longtemps la peine de mort, étant à peu près abolie dans les États du czar, se trouve remplacée par vingt années de travaux forcés et un confinement éternel en Sibérie.

Ce dernier genre de punition est la base du système de répression des délits en vigueur dans l'empire, où il est généralement considéré comme suffisant, moyennant son application proportionnée équitablement à la culpabilité morale et matérielle des individus. A certaines époques de l'année, tous les criminels condamnés à la déportation, parmi lesquels bon nombre ont obtenu la faveur d'emmener, aux frais de l'État, leurs familles avec eux, se trouvent réunis à Kasan pour y former des caravanes qui, accompagnées d'une forte escorte, munies de nombreux attelages de bêtes de somme traînant des chariots chargés de vivres, d'approvisionnements, enfin de tout ce qui est nécessaire pour un long et pénible voyage, prennent le chemin de la Sibérie à travers les monts Ourals.

Arrivés enfin à leur destination, après plusieurs mois de route, les pauvres voyageurs sont répartis entre les divers gouvernements situés à l'est des mêmes montagnes que je viens de nommer; les uns restent à Tobolsk; les autres poussent jusqu'à la province de Tomsk, où se font de grandes exploitations de terrains aurifères, sur les bords de la rivière Angara; le reste est disséminé autour des chefs-lieux des gouvernements voisins, qui ont pris, grâce uniquement à ce mouvement, un assez rapide accroissement depuis une vingtaine d'années.

Là ils sont classés en cinq catégories, suivant la gravité des délits dont l'expiation leur est imposée. La première se compose des condamnés aux travaux forcés à perpétuité; lesquels, à moins de récidive ou de mauvaise conduite, obtiennent ordinairement leur libération des mines auxquelles ils sont presque exclusivement employés, après vingt années de captivité. Ensuite ils se livrent à quelque industrie, deviennent cultivateurs, artisans ou marchands, prospèrent en général, et lèguent une certaine aisance à leurs enfants. Il en est de même des ouvriers qui forment la seconde catégorie qu'on regarde généralement comme la plus intéressante pour ces nouveaux pays. Aussi ne leur fait-on attendre ordinairement que cinq ou six années leur émancipation; puis ils travaillent tout à fait pour leur compte et de-

viennent citoyens. Dans la troisième catégorie sont classés les déportés qui doivent accomplir leur temps d'épreuve comme domestiques ou servants des colons. Quand ils se sont acquittés de ce genre de labeur pendant huit années, sans avoir encouru de graves reproches, la liberté leur est accordée, et généralement ils se font marchands. La quatrième catégorie est la plus nombreuse; les individus qui la composent sont employés presque exclusivement aux travaux de l'agriculture, et obtiennent aisément la liberté après un court temps d'épreuve; alors il leur est facile de devenir fermiers eux-mêmes, à la faveur des dons que leur fait le gouvernement en terres, en matériaux nécessaires à la construction de leurs maisons, en bestiaux, en instruments aratoires, et même en rations de vivres suffisantes pour nourrir eux et leurs familles jusqu'à ce qu'ils puissent vivre de leur travail.

Enfin, la cinquième catégorie ne contient que les vieillards ou les impotents. Ceux-là sont mis à la charge des centres de population, ou bien trouvent asile dans des établissements de bienfaisance entretenus aux frais de l'État, qui, en dédommagement, perçoit une partie du salaire des convicts travaillant, soit pour le gouvernement, soit pour les particuliers.

Jamais, ou bien rarement, ces exilés sont rassemblés sous les verrous, à moins qu'on n'ait à leur reprocher de nouveaux méfaits. Chacun d'entre eux, en arrivant à la colonie pénale, reçoit, en outre de la subsistance, une case de bois munie de l'ameublement nécessaire, où sa famille et lui sont logés et chauffés assez confortablement pour ne pas souffrir de l'intempérie des saisons, dans une contrée où l'hiver dure huit mois; puis, quand l'époque de la libération est arrivée, l'administration, ainsi que je l'ai déjà dit, vient libéralement à leur secours. Aussi voit-on généralement ces affranchis parvenir à une certaine aisance, élever de nombreuses familles, qui, héritant de la fortune de leurs chefs, restent fixées à tout jamais dans le pays. Toutefois ajoutons qu'il leur serait bien difficile d'obtenir l'autorisation d'en sortir, dans le cas assez rare, à ce qu'il paraît, où elles vou-

trésors. Il paraît qu'à une époque très-reculée, la population indigène, alors sans doute plus nombreuse qu'aujourd'hui, puisait à cette source de richesses; mais depuis longtemps, les traces en étaient perdues tout à fait. Ce ne fut qu'en 1774 que, par une circonstance fortuite, les gisements de Klutchefsk furent retrouvés, et aujourd'hui leur exploitation n'occupe pas moins, dit-on, de vingt mille travailleurs. Plus tard, d'autres terrains aurifères et des mines d'or furent découvertes. Cependant, le gouvernement de la métropole ne s'en occupa sérieusement que vers 1820; mais dès lors les progrès furent si rapides et les moyens d'exploitation si perfectionnés, que, malgré l'infériorité de ces gisements aurifères, comparés aux placers de Californie, la Russie retire chaque année à présent 50 000 kilogr. d'or de ses colonies sibériennes, y compris les mines ouvertes depuis quelques années dans les monts Altaï, qui séparent la Chine des possessions asiatiques du czar.

Quels beaux résultats, et qui le deviendront davantage encore d'années en années! La Russie seule, je le répète, pouvait accomplir une œuvre semblable, grâce à l'immense territoire qu'elle possède dans l'Asie septentrionale, au genre particulier de ses institutions sociales, enfin au pouvoir absolu qu'exerce le souverain sur ses sujets. Mais, d'un autre côté, quelle nation civilisée du globe voudrait acheter, à un semblable prix, la solution du problème de la déportation?

Note 2, page 148.

En effet, bien peu d'années après mon passage en Californie, le fort Ross fut abandonné par les Russes; et mon étonnement ne fut pas médiocre, lorsque, cherchant à connaître les causes de cet abandon, j'appris que l'affaire était décidée, suivant toute apparence, alors même que M. de Rottscheff, qui était bien loin de s'en douter, me faisait un si grand éloge de la compagnie au service de laquelle il se trouvait; éloge peut-être mérité à cette

époque, mais dont la suite des événements a beaucoup diminué le prix à mes yeux.

Les événements ont montré, à vrai dire, dans la manière de faire de cette compagnie, une faiblesse, un raccourci dans les vues sous le double rapport des intérêts de la métropole et des siens propres, un manque d'activité dans ses entreprises, d'autant plus difficiles à expliquer, qu'à cette époque, d'une part, elle venait d'obtenir, par la haute protection du souverain, le renouvellement de sa charte, ainsi que de nouveaux priviléges, entre autres le monopole du commerce de l'empire avec la Chine ; et de l'autre part elle recevait des officiers de la marine impériale russe, chargés de l'exploration des côtes N.-E. de la Tartarie, et d'y fonder des établissements, de beaux exemples de promptitude dans l'exécution ainsi que d'intelligence politique, en prenant ainsi des positions militaires et commerciales à la fois, bien importantes aujourd'hui.

Non loin, au sud de l'île Sitka sur laquelle est située la Nouvelle-Archangel, se trouve l'embouchure du Stratchin, fleuve qui prend sa source à une assez grande distance dans l'intérieur du continent, et dont les rives sont habitées par des tribus de sauvages faisant encore un trafic assez considérable de pelleteries. Depuis longtemps, la compagnie, pour s'assurer le monopole de ce trafic, entretenait sur ce point un bâtiment de guerre chargé d'empêcher les étrangers d'y venir partager ses profits.

En 1834, un navire appartenant à la compagnie de l'Hudson, paraît devant l'entrée du Stratchin ; le capitaine demande à remonter celui-ci, sous le prétexte d'aller fonder une colonie dans le haut pays, quoiqu'il ne pût douter, d'abord du peu de succès réservé à une pareille opération, tentée au milieu de populations nombreuses et féroces, bientôt ameutées contre le nouveau comptoir, puis de la difficulté insurmontable que le peu de profondeur des eaux du fleuve opposait au passage d'un navire un peu fort. Mais, ainsi que la suite l'a suffisamment démontré, ce capitaine n'avait pas d'autre mission que de soulever un conflit par lequel l'autorité russe serait mise dans l'alternative de subir

sorte de vedette pour la politique russe, dans ces contrées où s'accomplissent maintenant tant d'événements extraordinaires. Peut-être aussi que la crainte d'avoir, à un jour peu éloigné, des difficultés sérieuses avec les États-Unis, qui dès cette époque, prétendaient d'une manière non douteuse à l'envahissement prochain de ces deux anciennes possessions espagnoles, où ils devaient remplacer comme maîtres du sol, le faible gouvernement mexicain non encore reconnu jusqu'alors par le czar, peut-être, dis-je, cette considération décida-t-elle la compagnie russe à l'abandon de Ross, et au transport de tous les colons de cet établissement à la Nouvelle-Archangel. Mais, comment expliquer d'une manière satisfaisante pour la réputation de sagesse et de capacité que M. de Rottscheff avait faite devant moi à ses chefs, la dépendance où se sont mis ces derniers pour l'approvisionnement de leurs établissements au N. O., d'un pouvoir étranger, rival, et chez lequel ils ne doivent nécessairement s'attendre à trouver, dès les moindres débats, que de la jalousie et de mauvaises dispositions? Ajouterai-je que depuis cette époque les progrès de ces mêmes établissements semblent s'être ralentis sensiblement, quoique les événements qui ont eu lieu et s'accomplissent maintenant dans ce coin reculé du globe, devraient leur imprimer un mouvement rapide en avant? Mais non, de même que par le passé, toutes les affaires commerciales restent aux mains de la compagnie; elles ne se font que par elle et pour elle. Aussi, quoique les navires de toutes les nations et principalement les américains affluent à la Nouvelle-Archangel, pour y prendre du bois de construction et de mâture, dont l'usage commence à se répandre dans les arsenaux maritimes d'Angleterre et de France, cette colonie n'est guère plus prospère, à ce qu'il paraît, qu'en 1839. A quoi attribuer cet état de stagnation, ce régime administratif si peu à la hauteur de notre époque? On ne peut guère en jeter le blâme sur les hautes autorités locales, qui presque toutes appartiennent au corps de la marine impériale, où se trouvent beaucoup d'hommes distingués, dont plusieurs rendent en ce moment des services signalés à leur souve-

rain, dans l'archipel du Japon et au N. E. de l'Asie. On ne peut donc guère chercher la cause de l'état de choses dont je viens de parler, que dans la somnolence, si je puis m'exprimer ainsi, dans laquelle semble plongé le comité directeur à Saint-Pétersbourg; conséquence ordinaire des grands profits obtenus sans peine et sans risques, au moyen du monopole et sous l'égide d'un souverain absolu.

Ne faut-il pas aussi reconnaître dans cette lenteur à profiter des circonstances, dans cette fidélité à des principes commerciaux surannés, l'influence du caractère flegmatique, peu novateur des hommes d'État allemands en général, du moins de ceux parmi lesquels, à ce qu'il paraît, l'empereur de Russie choisit volontiers, et de préférence à ses compatriotes, les ministres, les conseillers, et les administrateurs d'un rang élevé, auxquels il accorde sa confiance et qu'il comble de ses faveurs. Or, au temps actuel où les événements marchent, courent même si vite, peut-être que le mélange à doses presque égales de l'esprit moscovite, si vif, si délié, et si amoureux du progrès à la fois, avec la prudence, la circonspection, le sérieux germaniques, produiraient les meilleurs résultats administratifs dans l'intérêt des vastes États du czar, y compris même les provinces qui avoisinent des deux côtés le détroit de Béringh, et dont l'immense éloignement de la métropole pourrait être la cause d'un oubli d'autant plus fâcheux pour la Russie, que, dans ce moment, l'attention de l'Europe entière se porte de plus en plus sur cette partie septentrionale de l'océan Pacifique.

Note 3, page 230.

Quoique j'aie représenté la Californie et l'Orégon comme marchant ensemble dans les voies de la civilisation et de la prospérité, il n'en existe pas moins entre elles une assez grande dissemblance sous ces deux rapports.

En effet, avant même la découverte des terrains aurifères, aux bords du Sacramento et du San-Joachim, la première de ces deux

patrie nouvelle, une source intarissable de richesses pour les populations maritimes.

On peut donc prédire, sans crainte de se tromper, un bel avenir à l'Orégon ; il aura marché sans doute moins vite, dans les voies de la prospérité, que sa voisine où l'or des Placers a enfanté des miracles en tous genres; mais ces Placers s'épuiseront un jour ; et alors les colons californiens, contraints d'échanger les travaux des mines contre ceux de l'agriculture, s'apercevront que les rives de la Colombie, quoique moins riches en métaux précieux que celles du Sacramento et du San-Joachim, leur sont préférables sous plusieurs rapports ; que le ciel peut y être moins doux, moins chaud qu'à Monterey et à San-Francisco, mais qu'il convient mieux à une race d'hommes vigoureux, énergiques, destinée, sans nul doute, à coloniser ces bords du nouveau monde, tout orageux qu'ils sont, comme elle l'a fait de l'autre côté de ce même continent.

Note 4, page 314.

Les événements dont le Mexique vient d'être le théâtre, et qui ont mis de nouveau le général Santa-Anña à la tête de la république, mais cette fois comme dictateur, sont-ils de nature à modifier ma façon de voir touchant l'avenir de cette ancienne colonie espagnole? Je ne le pense pas, et ne vois guère dans ces événements qu'une répétition, également malheureuse peut-être, de ce qui s'est passé aux mêmes lieux vers le commencement du siècle, lorsque Iturbide, arrivé aussi au timon des affaires par les mêmes moyens, se fit empereur, mais, abandonné bientôt de l'armée et de ses adhérents, succomba misérablement. Et pourtant ce n'était pas un homme ordinaire, ni comme militaire, ni comme administrateur; il appartenait à une famille riche et de haute lignée, et avait montré, dans les guerres de l'indépendance, non moins de courage et de désintéressement que de générosité. Puis, à cette époque, le Mexique n'était pas complétement ruiné comme il l'est aujourd'hui. Ses habitants, à peine échappés au joug

espagnol, n'avaient pas encore perdu toute tradition de gouvernement monarchique, de moralité politique et d'honneur national, ces seules et véritables bases de l'ordre social, comme de la prospérité publique dans tous les pays, quel que soit le genre de leurs institutions.

Or, comme je l'ai déjà dit, ces bases manquent complétement au Mexique aujourd'hui; et je crois qu'il sera bien difficile, sinon impossible, de les rétablir, à moins qu'un nouvel élément ne soit introduit dans la population, et un élément capable de la régénérer moralement et physiquement.

Comment le général Santa-Anna pourra-t-il accomplir cette régénération sans un semblable auxiliaire, auquel, du reste, il ne peut avoir recours, tant s'y opposent les préjugés de ses compatriotes contre les étrangers? Comment le pourrait-il, dis-je, avec un pays ruiné, des finances épuisées, écrasées même sous d'onéreux engagements pour l'avenir; avec une armée habituée à faire payer cher sa fidélité, toujours douteuse jusqu'à présent, à tous les concurrents au pouvoir; enfin, avec une société dont généralement les rangs élevés se sont toujours montrés inquiets, jaloux, soupçonneux envers les gouvernements qui se sont succédé à Mexico; tandis que les classes inférieures de toutes couleurs sont constamment disposées à faire cause commune avec les agitateurs?

Aussi le dictateur, comprenant que, pour lutter avec quelque chance de succès contre de pareils obstacles, il lui fallait avant tout de l'argent, s'est décidé à céder aux États-Unis, moyennant une dizaine de millions de piastres, dit-on, la vaste province que la république possédait encore aux confins de la Basse-Californie.

Sans doute que ce marché est, sous un certain point de vue, favorable au Mexique, puisqu'il obtient ainsi un subside si nécessaire pour ses finances épuisées, en échange d'un territoire inoccupé, presque désert, sans aucune utilité pour lui, tant au présent que dans l'avenir, et que convoitaient les Américains du Nord pour y faire passer le grand chemin de fer destiné à relier entre eux les États de l'Union situés sur les deux océans opposés.

Sud. Cependant cette navigation est longue, difficile, dangereuse même, et souvent parmi les navires, luttant contre les gros temps presque continuels à cette extrémité australe du nouveau continent, les uns disparaissent pour toujours, les autres se voient contraints, soit de revenir au point de départ où bon nombre sont condamnés comme mauvais, soit d'aller chercher aux îles Malouines un abri pour y réparer leurs avaries; et là ils rencontraient presque toujours des baleiniers que l'espérance d'une pêche aussi abondante que facile dans ce temps attirait fréquemment dans ces parages. De semblables faits ne pouvaient échapper à l'active sollicitude de nos voisins pour leur commerce maritime; aussi s'emparèrent-ils de cet archipel, il y a une vingtaine d'années environ, malgré les réclamations de la République argentine prétendant avoir hérité des droits de l'Espagne sur cette partie de l'Amérique, et y fondèrent une colonie à l'endroit même où se trouvaient encore les ruines de la nôtre.

Les commencements du nouvel établissement furent difficiles. A plusieurs reprises ses progrès furent arrêtés par les désordres auxquels se livrèrent les habitants peu satisfaits de leur sort sur ces terres isolées et peut-être aussi de la conduite de leurs chefs. Mais cet état de choses fâcheux n'eut qu'une courte durée, et, en 1837, si j'eusse conduit *l'Artémise* à la Baie française, j'y aurais trouvé toutes les ressources dont elle pouvait avoir besoin tant en vivres frais qu'en approvisionnements.

Les maîtres actuels des Malouines ne se sont pas contentés de l'occupation de toutes les îles du groupe; sous le prétexte de se procurer les bois de construction ainsi que le combustible si nécessaire, du reste, dans un pays qui en est complétement dépourvu, et où le climat est aussi tempétueux que froid; sous ce prétexte, dis-je, les Anglais ont pris possession de plusieurs points importants de la côte du continent voisin, qui leur offraient de bons havres, des terres fertiles et de superbes forêts à exploiter. En sorte qu'il n'est peut-être pas éloigné le jour où l'on verra la Grande-Bretagne diriger ses nombreux émigrants et même ses criminels vers les côtes de la Patagonie.

Tels sont les avantages que la France a laissé échapper; et, mon Dieu, elle en a laissé échapper de semblables dans bien d'autres contrées du globe! N'avions-nous pas également des titres à quelques possessions dans la Nouvelle-Hollande, au N. O. de l'Amérique, en Cochinchine ? à la Nouvelle-Zélande enfin, titres qui sont périmés, pour ainsi dire, et dont l'oubli n'a laissé à notre patrie ni marchés pour ses négociants, ni abri pour ses escadres, dans les contrées lointaines où se décident aujourd'hui tant de questions politiques et commerciales à la fois. Car pouvons-nous accorder quelque prix à des établissements où flottent il est vrai nos couleurs, mais que leur immense éloignement de la métropole et leur situation au milieu des puissantes colonies de nos rivaux condamnent d'avance à un joug étranger ?

Est-il possible aujourd'hui de réparer tant de fautes ? Cela est bien difficile, suivant moi, maintenant que toutes les parties les plus reculées du globe sont parfaitement connues, et même occupées par des nations puissantes, jalouses de leurs possessions. Il nous faut attendre que, dans cette transformation qui s'opère chaque année de plus en plus rapidement dans l'état social et politique des deux mondes, s'offrent de nouvelles chances d'agrandir notre territoire au delà des mers. Puissions-nous alors en profiter et surtout conserver ce que nous aurons acquis !

TABLE

DU TOME SIXIÈME.

TABLE DES PLANCHES

DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LA CAMPAGNE DE L'ARTÉMISE.

NOTA. Les chiffres romains indiquent le volume; les chiffres arabes indiquent la page.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

Y

Z

FIN DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.



